

DU TEMPOREL A L'INTEMPOREL

INTELLIGENCE TECHNIQUE ET CONSCIENCE PERSONNELLE

par René Fouéré

Editions LE CERCLE DU LIVRE Paris 1960

AVERTISSEMENT DE L'EDITEUR

En dehors des études et des articles qu'il a publiés et des pages que l'on va lire, l'auteur a conçu et presque entièrement écrit, sous le titre général DU TEMPOREL A L'INTEMPOREL, un ouvrage beaucoup plus étendu, encore à ce jour manuscrit et dont le présent essai constitue, en quelque sorte l'introduction et le premier tome¹.

Des volumes suivants, toujours inédits, il existe cependant, pour certaines de leurs parties, importantes, un petit nombre d'exemplaires ronéotypés, grâce à la généreuse attention de M. Jean Vigneau, immédiatement sensible, aujourd'hui comme hier, à la valeur des textes qui lui sont présentés. Qu'il veuille bien accepter ici le double témoignage de la profonde gratitude de l'auteur et de son éditeur.

* * *

L'un des caractères, essentiel pour nous, de l'ouvrage, c'est qu'il a été entrepris et mené à bien non pas contre mais en dehors de toute préoccupation purement métaphysique. L'auteur s'est attaché surtout à ce qui lui paraissait solidement vérifiable au regard de l'observation honnête et attentive à laquelle chacun d'entre nous peut soumettre les éléments de sa vie quotidienne.

L'auteur n'a pas cherché non plus à se faire l'arbitre de la querelle, toujours renaissante et, selon nous, stérile, qui oppose « matérialistes » et « spiritualistes ». Il suffit de décrire simplement les faits psychologiques, d'essayer de saisir leurs rapports et leurs prolongements les plus vraisemblables et les plus naturels, sans se livrer à des extrapolations dogmatiques et aventurées. Plutôt que de rassurer ou d'effrayer, l'auteur ne s'est proposé que d'être objectif.

A la lumière de ses réflexions propres, comme à celle des enseignements de Krishnamurti², librement examinés - car l'auteur s'il se reconnaît inspiré par la pensée et la vision psychologique du sage indien, telles qu'il estime les

¹ Comme les volumes qui paraîtront ultérieurement, celui-ci est complet en lui-même, et peut donc se lire isolément.

² Nombre de lecteurs connaissent déjà les œuvres du grand psychologue indien, ainsi que les excellentes études de René Fouéré, de Robert Linssen, d'André Niel et de Carlo Suarès. Mais, il sera pour beaucoup d'autres, une précieuse rencontre et, peut-être, une source d'étonnantes découvertes. A qui n'a pas abordé Krishnamurti, nous recommandons la lecture de son ouvrage assez récemment publié en France : La première et dernière liberté, avec une pénétrante préface d'Aldous Huxley. (Traduction Carlo Suarès. Editions Stock.) Indiquons enfin la réimpression de ses propos réunis sous le titre : De l'Education (Editions Delachaux et Niestlé).

avoir pu saisir, s'il a l'impression très vive d'une «proximité spirituelle», ne se constitue pas pour autant son disciple - René Fouéré a donc, peu à peu, composé cette vaste et profonde méditation écrite, dont on voudra bien trouver ici une vue générale analytique, selon l'ordre actuellement adopté, sous réserve de possibles remaniements, ainsi qu'il arrive à une pensée toujours en évolution, parce que vivante et non figée dans des dogmes, extérieurs ou personnels, quels qu'ils soient.

** * **

La matière de l'ouvrage devrait s'étendre sur sept volumes. Le premier - celui-ci - sous le titre « Intelligence technique et conscience personnelle » est surtout consacré à l'étude des facteurs d'ordre technique ou représentatif qui interviennent dans la formation du moi, c'est-à-dire dans le surgissement de la conscience que l'être humain prend ordinairement de soi et qu'en raison de son caractère, l'auteur appelle « conscience oppositionnelle de soi ».

Dans le deuxième volume, qui nous conduit « De l'acte incomplet à la conscience oppositionnelle de soi », ce sont, au contraire, les facteurs proprement psychologiques et d'ordre affectif, qui sont pris en considération. Ce volume renferme un exposé de la genèse du moi, à partir des actions manquées et des habitudes mémorielles, ou cicatricielles, qui se greffent sur les échecs ou les lésions psychologiques que constituent ces actions.

Il nous faut souligner que, traditionnellement, des ouvrages de psychologie étudient séparément les diverses facultés ou fonctions : perception, mémoire, imagination, attention, émotion, etc... mais ne s'attachent que fort peu à décrire le fonctionnement général du psychisme individuel. C'est, en somme, vouloir étudier minutieusement les rouages divers d'une machine, sans rechercher comment ils s'engrènent, ni à quelle fin ils concourent.

Dans le troisième tome : « La Conscience oppositionnelle de soi et son processus cyclique », l'auteur s'efforce au contraire de décrire le fonctionnement d'ensemble de la machinerie psychologique et d'en dégager la signification. Reconsidérant cette conscience oppositionnelle de soi dont il avait exposé le mode d'édification, il montre qu'elle est à l'origine d'un processus cyclique qui ne cesse de la recréer et de la consolider, c'est-à-dire de recréer et de consolider l'état de contradiction, donc de souffrance, sourde ou manifeste, dont elle est inséparable.

C'est ce processus cyclique qui représente le fonctionnement actuel du psychisme adulte. L'auteur fait apparaître l'impossibilité d'y mettre un terme, donc de mettre un terme à la souffrance dont il est solidaire, par le recours aux procédés classiques de perfectionnement individuel, préconisés par la plupart des «écoles de sagesse».

Dans le quatrième volume : « La connaissance libératrice », l'auteur envisage la possibilité d'une cessation spontanée du processus du moi. Elle serait consécutive à la prise de conscience par l'individu de l'absurdité douloureuse de son comportement total et de la vanité des efforts conventionnels qu'il accomplit pour sortir de cette absurdité. Une telle prise

de conscience est l'aboutissement d'une connaissance non plus morale mais fonctionnelle de soi qui, en parvenant à son paroxysme, devient libératrice.

Faire pressentir les «traits» de cette libération et en donner, fût-ce par des voies indirectes et en quelque sorte négatives une entre-vision, c'est l'objet des volumes suivants.

Le cinquième tome : « La libération ou la « néantisation » du moi « - suivi de : « Le problème du « penseur » et de la « pensée », traite de l'évanouissement du personnage intérieur qui était le produit de l'auto-représentation ; du passage de la conscience d'un « moi » - qui se détacherait de ses perceptions et de ses états pour se les attribuer ensuite - à la conscience pure et simple, à la conscience « non-personnificatrice » des états éprouvés. L'auteur étudie avec un soin particulier le problème de la réintégration, dans le flux de la pensée, d'un «penseur» qui s'en croyait distinct et se donnait l'illusion d'en modifier à sa guise les constituants.

Dans le sixième volume : « La libération ou l'expérience de l'intemporel », on considère le problème fondamental de l'existence, c'est-à-dire le problème du temps dans lequel se trouve inclus le problème de la mort. L'auteur s'efforce de faire pressentir comment la libération peut marquer l'avènement chez l'homme d'une conscience intemporelle de son propre devenir et lui ouvrir les portes d'une immortalité vivante qui n'a guère de commune mesure avec ce qu'on entend d'ordinaire par ce terme. Montrant comment la conscience affective du temps s'est formée et concrétisée au cours de l'évolution psychologique de l'individu, il suggère comment elle pourrait se défaire, et l'individu s'arracher à l'emprise du temps sans que le monde s'arrête et sans que lui-même cesse, pour autant, de changer. Sont ensuite examinés les paradoxes de la « condition » de l'homme libéré et les rapports entre le temps et l'éternité.

Ce volume s'achève par une étude sur le problème de Dieu, où l'auteur se livre à un examen systématique de questions auxquelles il n'avait fait auparavant que des allusions dispersées.

Il traite successivement de quelques aspects logiques du problème de Dieu et de la question, si passionnément débattue, de la personnalité ou de l'impersonnalité divine.

Puis, il présente quelques réflexions sur une possible signification métaphysique de la matière.

Un dernier volume, enfin, dans lequel il serait traité des rapports entre l'amour, tel qu'il est généralement conçu et vécu, et ce que l'on pourrait appeler « l'état d'amour » chez l'homme libéré. Un tel état, qui apparaît comme une sorte de perpétuelle irradiation sans objet privilégié, tendrait à transformer indescritiblement tous les rapports humains.

A FRANCINE

**“WE CANNOT DISPENSE WITH SUCH A MIND.
SUCH A MIND IS BORN OF TECHNIQUE.”**

KRISHNAMURTI.

**ORIGINES PLANETAIRES
SURGISSEMENT ET ASCENSION
EXTRAORDINAIRE DE L'ETRE HUMAIN**

Encore incandescente, la planète s'éteint dans une agonie physico-chimique, secouée de convulsions. Puis elle se revêt d'une croûte solide et les océans se déversent dans les creux de sa surface bosselée.

Surgissent alors des végétaux géants, dont le foisonnement s'apaise peu à peu, dont les dimensions progressivement déclinent.

Mais voici qu'une vie animale apparaît à son tour. D'abord timide et marine, elle donne graduellement naissance à des formes monstrueuses qui s'élancent à l'assaut des continents et s'aventurent même dans les airs. Comme, antérieurement, la flore, cette faune subit, avec le temps, une sorte de recul, mais la décroissance de la taille s'accompagne, cette fois, d'un perfectionnement de la structure.

Ce perfectionnement - qui affecte surtout l'organisation nerveuse et se traduit par un accroissement relatif de la masse cérébrale - devient particulièrement sensible chez l'homme, sorte de primate qui se tient normalement debout et qui, se distinguant sur ce point des espèces voisines, possède seul des mains dont le pouce soit opposable aux autres doigts.

Cet animal, qui s'adapte remarquablement aux changements extérieurs, invente le langage articulé et manifeste une aptitude sans précédent à la création et à l'utilisation d'instruments artificiels.

Capable d'organisation sociale, il poursuit inlassablement, durant des millénaires, son industrieux effort.

Il accroît d'âge en âge la complexité, la puissance efficace de ses outils et, par leur moyen, il conquiert et s'approprie graduellement, malgré sa taille modeste et l'infirmité relative de son être physique, toute la surface de la planète.

L'extension croissante de ses cultures, le réseau toujours plus ramifié de ses routes, les cités qu'il construit au carrefour des vallées, au bord des fleuves, ou sur les rivages maritimes, transforment insensiblement l'apparence des paysages primitifs.

Les espèces rivales ont été par lui détruites ou chassées, à moins qu'asservies à son vouloir, elles ne soient devenues les pourvoyeuses de ses besoins, les moyens de ses déplacements ou les puissants auxiliaires de ses travaux.

Ne se bornant plus à forger des outils d'un maniement simple et direct, il imagine des transformateurs de mouvement ou machines qui, insérées entre ses membres et des outils spéciaux qu'il s'agit d'actionner, lui permettent de mieux utiliser encore sa puissance musculaire.

Parallèlement, il parvient à réaliser des structures dans lesquelles peut s'introduire son organisme entier : constructions statiques qui lui servent d'habitat ; véhicules terrestres de plus en plus perfectionnés pour la traction desquels il recourt à la puissance des animaux qu'il a domestiqués; embarcations d'abord fragiles, mais qui, graduellement consolidées, agrandies, recouvertes de voiles, deviennent de lourds navires capables de traverser, avec leurs cargaisons, les mers les plus étendues.

Grâce à un progrès soudain de ses techniques, il se trouve enfin capable, en faisant actionner ses machines par des énergies inorganiques, de leur conférer un simulacre de vie propre. Il peut dès lors adjoindre ou substituer, soit à lui même, soit aux espèces animales qu'il avait asservies, des armées d'esclaves mécaniques infatigables sur lesquels il exerce un empire absolu.

Les énergies inorganiques qu'il sait capter pour son usage deviennent rapidement démesurées au regard de sa propre énergie naturelle. En les appliquant à des structures mobiles, parfois immenses, dans lesquelles il s'enferme et qu'il contrôle, il ne cesse de distancer dans les milieux les plus divers, sans avoir pour autant à modifier ses caractères corporels, toutes les possibilités animales.

Surmontant l'obstacle, qui paraissait décisif, de sa pesanteur, il envahit audacieusement l'espace aérien, s'y installe fermement et, laissant loin derrière lui les oiseaux les plus rapides, dépassant même la vitesse du son, il ambitionne d'échapper vivant à sa planète natale pour s'élancer vers les planètes voisines, à moins que ce ne soit vers le soleil ou les proches étoiles.

Enfonçant, à la lueur de ses mathématiques, une sorte de coin impondérable dans les profondeurs de la matière, il brise l'atome et, découvrant le secret des fissions nucléaires contagieuses, se rend maître d'une puissance telle qu'il pourra bientôt, s'il le désire, chasser de sa trajectoire naturelle, faire basculer ou voler en éclats le globe qui le porte, et au regard duquel il fait figure d'imperceptible parasite.

Il en arrive à un point où l'extinction même du soleil, ou la fuite massive de l'oxygène atmosphérique, ne sonneraient plus le glas de sa propre existence.

Il semble que la puissance des résultats accumulés de ses efforts techniques millénaires soit devenue capable de surmonter tous les obstacles, de faire reculer indéfiniment toutes les limites, et que son espèce ne soit plus menacée, dans son existence historique, que par les germes de violence qui subsistent en son propre sein.

Ces résultats auxquels l'homme est parvenu par la mise en oeuvre de ses techniques, font de lui la plus haute expression de la vie terrestre que l'observation sensible puisse découvrir.

Ainsi, d'une évolution cosmique et planétaire, géologique et biologique, s'étendant sur des durées qui bafouent, qui écrasent l'imagination la plus robuste, un être a surgi qui a manifesté graduellement des pouvoirs sans rapport avec ses dimensions apparentes ou avec son énergie musculaire propre : L'homme.

II

L'ARME MAJEURE DE L'ETRE HUMAIN : L'INSTRUMENT ARTIFICIEL.

QUELLES SONT LES CONDITIONS INTERIEURES DE LA CREATION TECHNIQUE?

1. - *Enquête sur les raisons de la toute-puissance humaine.*

Nous venons de retracer l'aventure de l'homme comme aurait pu le faire quelque habitant d'une autre planète, muni de télescopes assez puissants pour lui permettre de surprendre les activités humaines et d'enregistrer, depuis l'âge de la pierre taillée jusqu'à l'ère atomique, leurs résultats visibles et toujours grandissants, résultats dont certains : les explosions nucléaires, auraient même pu, dans des conditions favorables, être observés à l'oeil nu d'une planète voisine.

En somme, nous avons décrit, très sommairement, ce qui, de l'épopée humaine, se laisse voir de l'extérieur. Mais si nous voulons comprendre vraiment ce qui est advenu, il nous faut rechercher, au delà des particularités physiologiques immédiatement apparentes, les raisons intérieures et secrètes, les raisons invisibles et subtiles de cette insolente victoire de l'être humain sur tous ses adversaires, animés ou inanimés.

Comment s'explique sa prodigieuse fortune ? D'où lui vient sa supériorité grandiose sur les représentants mêmes des espèces les plus voisines ? Quel est le secret de sa puissance matérielle présente ? En d'autres termes, que peut-on trouver d'insolite dans les traits caractéristiques de son être intime ?

2. - *Insuffisance des facteurs physiologiques apparents.*

Certes, sa posture naturellement verticale et le fait que les pouces de ses mains soient opposables aux autres doigts constituaient des avantages précieux pour le fabricant d'outils qu'il allait devenir. Mais, si précieux que fussent ces avantages, ils n'étaient pas décisifs. Leur absence aurait pu gravement, et peut-être dangereusement, retarder ses progrès techniques, mais il n'apparaît pas qu'elle aurait pu les empêcher.

Il n'est que trop évident que, pour user du langage articulé, il faut disposer des organes vocaux appropriés. Mais un perroquet n'est pas un homme, et ni la structure du gosier humain, ni celle de la bouche humaine, n'expliquent la création du langage, création qui a paru aux Anciens si prodigieuse que, n'osant en faire une oeuvre de l'homme, ils ont vu en elle un présent des dieux!

3. - L'invention spontanée n'est pas un fait spécifiquement humain et ne suffit pas à rendre compte des réalisations techniques de l'homme.

Les chances de survie d'une espèce sont, d'évidence, en étroit rapport avec ses possibilités d'adaptation à des modifications du milieu, ou à des événements imprévisibles et soudains.

Or, s'adapter à de nouvelles circonstances, c'est inventer un comportement nouveau permettant de parer à la menace que constitueraient ces circonstances pour un être qui ne serait pas capable de modifier ses agissements coutumiers et instinctifs.

Des faits d'invention spontanée sont observables, en des circonstances critiques, chez des espèces animales qui, en temps ordinaire, semblent engourdies dans l'instinct, soumises implacablement à ses mécanismes. Le fait que l'homme soit capable d'invention spontanée ne constitue donc pas un trait original de sa nature,

Il est vrai que, chez lui, la faculté créatrice est devenue extraordinairement active. Ses manifestations sont quotidiennes, et l'on pourrait même dire, dans le cas de sujets particulièrement doués, incessantes.

Mais, si l'homme en était resté au stade de l'invention spontanée et consécutive à des événements extérieurs critiques, d'ordre naturel ou provoqués par des initiatives étrangères, il n'aurait jamais pu atteindre à la puissance qui est sienne et qui trouve son expression majeure dans ces créatures artificielles qu'il est parvenu à produire: ces engins qui, actionnés par des énergies parfois terrifiantes, obéissent aveuglément à sa volonté et constituent, pourrait-on dire, des prolongements occasionnels, métalliques et monstrueux, de son corps propre.

Si, en effet, l'invention spontanée est capable d'inspirer à un animal ou à un homme une démarche neuve qui, en le faisant utiliser autrement ses ressources vitales, ses possibilités motrices, le sauve d'un péril évident et immédiat, elle est, par contre, totalement impuissante à rendre compte de la création d'une locomotive, d'un transatlantique ou d'un avion, pour ne rien dire d'un moteur nucléaire ou d'une calculatrice électronique !

Quelles sont, dès lors, les conditions et fonctions requises pour la création de semblables appareils ? Si nous parvenons à le savoir, nous parviendrons du même coup à connaître certains traits spécifiques de l'être humain.

* * *

« All that is the everyday mind; the plain mind, where there are hints from the unconscious but where the whole process of consciousness is in the net of time...Such a mind is born of technique. »

Krishnamurti, conférence du 9 avril 1953, à Londres (Krishnamurti's talks 1953, London, p. 35).

III

LES STRUCTURES DE L'INTELLIGENCE TECHNIQUE

1.- Nécessité technique de l'espace intérieur.

La réalisation de structures matérielles aussi complexes que celles que nous venons de mentionner ne nécessite pas seulement des efforts longtemps poursuivis, une organisation minutieuse de concours hautement spécialisés, l'exploitation systématique de découvertes antérieures nombreuses, mais encore et surtout, comme sa condition préalable, une aptitude à former des projets, c'est-à-dire à se représenter ce qui n'existe pas encore matériellement sous sa forme propre et que l'on se propose de faire exister.

Or, l'aptitude à se représenter ce qui, au regard de la perception sensible, est encore formellement inexistant, la faculté de se donner une sorte de vision anticipée et hallucinatoire du futur, supposent la possession d'un « espace » intérieur intellectuel, qui sera le lieu de cette représentation, de cette vision.

2.- Caractères de l'espace intérieur. Images et concepts.

Cet espace, dans lequel apparaissent et viendront s'ordonner les éléments destinés à constituer la représentation finale, le « modèle » de l'objet à réaliser, sera nécessairement distinct, lors même qu'il paraîtra s'y superposer,

de l'espace « extérieur » que nous révèle la perception sensible, et qui ne peut être occupé que par des présences actuelles, des objets « réels ».

Un tel espace intérieur, offert à des présences fictives, « imaginées », resterait sans signification pratique, sans valeur technique efficace, s'il n'existait entre ses contenus, appelés « images » ou « concepts »¹, et ceux de

¹ Sous sa forme la plus simple, le « concept » est représentatif d'une qualité ou d'un caractère que l'on peut attribuer simultanément à une multiplicité d'objets ou d'êtres qui apparaissent, à d'autres égards, distincts et divers.

Mais, par un groupement de concepts élémentaires, effectué en observant certaines règles structurales, on peut former des concepts dont la complexité qualitative ou « compréhension » est très grande.

L'ensemble des êtres ou des objets auxquels peut convenir un certain concept est dit constituer la « classe » des êtres ou des objets ressortissant à ce concept.

Le concept est ainsi une sorte d'unité de composition dans le tableau que constitue notre représentation intellectuelle des choses. Etant commun à plusieurs choses, il n'appartient en propre à aucune et semble, de ce fait, exister en dehors des objets que, pourtant, il contribue, pour une part, à définir et à caractériser.

En dernière analyse, les caractères ou qualités que représente un concept renvoient, soit à certaines conduites qui peuvent s'appliquer indifféremment à tous les objets de la classe relative à ce concept, soit à des réactions uniformes que manifestent certains récepteurs sensoriels lorsque l'un quelconque des objets de cette classe pénètre dans le champ de perception.

Ces deux éventualités ne sont d'ailleurs pas essentiellement différentes : non seulement parce qu'une réaction sensorielle est déjà, comme l'a noté Janet, l'amorce d'une « conduite perceptive » (selon Janet, c'est l'absence, à l'occasion d'une perception, de toute amorce de conduite qui serait à l'origine du sentiment d'irréalité qu'éprouvent certains malades mentaux), mais encore parce que toute conduite (entendue comme un ensemble organisé de réponses motrices à un stimulus) se greffe sur une réaction ou un groupe de réactions sensorielles déclenchantes.

Si je cherche dans une pièce un objet blanc, c'est-à-dire provoquant la réaction sensorielle spécifiquement liée au concept de blancheur, tout objet que je percevrai provoquera de ma part des conduites d'approche et de capture. En conséquence, le concept de blancheur peut toujours servir à désigner ce qui, en certaines circonstances, déclenche des conduites particulières.

Le concept est donc ce qui se forme en nous lorsque nous prenons conscience que les réactions globalement différentes que nous avons à l'égard de certains objets comportent un élément commun.

L'« image » est une perception reviviscente, une sorte de réapparition atténuée d'une perception originale et qui comporte, en général, relativement à cette dernière, des lacunes et des déformations.

Mais, par extension, on peut aussi appeler « images » des associations conceptuelles dessinant des figures abstraites. Issu de l'analyse des images

l'espace extérieur, des corrélations précises, en même temps que réciproques. Il ne doit être, en effet, que le lieu de « représentations » servant d'intermédiaires entre des objets actuellement existants, actuellement perceptibles, et d'autres objets qui seront formés aux dépens des premiers et qui, au même titre qu'eux, entreront, le moment venu, dans le champ des perceptions sensorielles.

Il s'ensuit qu'une conscience apte à former des projets techniques est une conscience capable de faire correspondre aux objets sensibles des sortes de fantômes, des « images », qu'elle pourra délibérément évoquer, ordonner, transformer et engager dans de multiples combinaisons. De manière à obtenir, à partir d'elles et au terme des diverses « opérations mentales » auxquelles elle les aura soumises, les ensembles représentatifs constituant les modèles intellectuels des objets à produire.

Les « images » intégrées dans ces ensembles pourront être soit « concrètes » (ce sont alors des images proprement dites, reproduisant les apparences sensibles de l'objet), soit « abstraites » et d'un caractère conceptuel, schématique ou symbolique.

3.- Indépendance des images à l'égard du présent sensoriel. Rôle de l'attention volontaire.

Si ces fantômes plastiques, ces doubles mobiles et déformables ou ces symboles des objets réels, que constituent les images et les concepts, pouvaient être, à tout moment, recouverts par le flot des perceptions ou sensations actuelles, et si, dès lors, ils pouvaient disparaître soudainement du champ de la conscience, au cours des opérations auxquelles ils doivent être soumis, ces opérations deviendraient impraticables.

Tout devra donc se passer comme si ces hôtes, ces occupants de l'espace intellectuel, étaient dotés d'un pouvoir d'obsession suffisant pour que les informations sensorielles ou coenesthésiques recueillies pendant leur évocation (et qui sont relatives à des présences ou à des processus actuels) ne puissent faire échec à leur contemplation attentive.

Ce ne sont d'ailleurs pas seulement les images ou concepts, mais encore la notion des opérations mentales auxquelles elles sont soumises, et jusqu'à l'intention même d'effectuer ces opérations, qui peuvent être menacés et submergés par l'envahissement des impressions actuelles qui ne cessent de les transpercer.

Il est donc indispensable que cette notion et cette intention soient dotées de la même permanence, de la même aptitude à résister aux sollicitations

sensibles, le concept peut ainsi devenir à son tour une source d'images d'une autre sorte.

Dans l'univers des représentations intimes, concepts et images apparaissent comme des termes corrélatifs, les premiers réalisant la structuration logique des secondes, lesquelles peuvent correspondre soit à un objet particulier doté d'un contour propre, soit à un ensemble d'objets.

sensibles, que nous avons dû attribuer aux images et aux concepts eux-mêmes.

En fait, si l'on excepte les cas où les images s'imposent d'elles-mêmes à la conscience avec une force hallucinatoire, leur persistante visibilité résulte bien moins de leur pouvoir d'obsession intrinsèque, de leur aptitude à concurrencer victorieusement la vivacité normale des impressions sensorielles présentes, que du désintéressement de la conscience à l'égard de tout ce qui n'est pas elles. Leur lumière est faite, en quelque sorte, de l'obscurcissement, de l'affaiblissement de notre conscience actuelle du monde et de notre corps propre. En termes plus positifs, on peut parler d'une focalisation de la conscience, qui s'effectue en direction de ces images internes et les rend préférentiellement perceptibles, en dépit de leur caractère diaphane et de la pauvreté de leur éclat naturel.

Cette focalisation, qui constitue proprement l'attention, peut être, dans les conditions les plus favorables, spontanée. Mais nul projet d'envergure ne pourrait être mené jusqu'à son terme si elle n'était susceptible de devenir volontaire et délibérée. Elle implique alors un refoulement lucide, un effort conscient d'expulsion de tout ce qui pourrait détourner de la contemplation de l'image. Elle manifeste une volonté d'arrachement à la fascination dispersive du présent sensoriel et crée, entre la conscience et ce présent, une sorte de distance ou de recul.

4.- Facultés requises pour la production et la manipulation des images.

Pour que l'être humain puisse parvenir aux réalisations techniques dont il s'est montré historiquement capable, il ne suffit pas de lui octroyer la disposition de cet espace intellectuel dont nous venons de mentionner quelques traits essentiels, il faut encore le doter des facultés qui lui permettront, d'une part, d'introduire dans cet espace des contenus appropriés à ses desseins et, d'autre part, d'effectuer sur ces contenus les opérations sélectives, transformantes et combinatoires, au terme desquelles le modèle de l'objet à produire se trouvera constitué, ce modèle incluant d'ailleurs quelque prévision des moyens à mettre en oeuvre pour sa réalisation matérielle.

Quelles vont être ces facultés ?

5.- Caractères de l'action fabricatrice. Analyse et synthèse.

Nous avons souligné que l'espace intellectuel dans lequel se forment les projets techniques n'est que le lieu offert à des représentations qui constituent des intermédiaires entre deux moments d'une activité matérielle fabricatrice.

Or, si l'on fait abstraction de ces intermédiaires invisibles, comment se présente, objectivement, cette activité elle-même ?

Elle ne crée rien, substantiellement ; elle ne fait rien surgir *ex nihilo*, mais se borne, après leur avoir fait subir d'éventuels façonnements ou transformations, à regrouper autrement, à engager dans des liens nouveaux et systématiques, des existants primitifs qui se présentent rarement à l'état libre

et qu'en conséquence il lui faut, le plus souvent, dégager des associations matérielles dans lesquelles ils sont retenus.

En soumettant des corps « bruts », judicieusement choisis, à des traitements physiques ou chimiques appropriés, elle les « analyse », c'est-à-dire les fractionne, pour en extraire certains « éléments » dont elle fera, en les adaptant à la destination qu'elle leur assigne, en les recomposant selon ses vues propres, en les intégrant dans une « synthèse » originale, les matériaux de ses fabrications ultérieures, de ses constructions caractéristiques.

Une telle activité, qui détruit des liaisons préexistantes pour édifier, avec les fragments issus de cette destruction, des structures nouvelles, est donc, tour à tour, dissociatrice et unificatrice. Elle présente deux aspects complémentaires et contradictoires à la fois : deux aspects qui, d'ailleurs, font cercle, car les fractionnements mêmes qu'elle opère nécessitent l'emploi d'appareils qui sont eux-mêmes des créations, c'est-à-dire des synthèses préalables d'éléments issus de fractionnements antérieurs.

6.- Mémoire et intelligence.

Si l'on passe maintenant des choses mêmes aux images ou aux concepts des choses, sans perdre de vue la signification pratique de ces images et de ces concepts, on arrive, d'une part, à la notion d'une faculté évocatrice et sélective, capable de faire apparaître, exclusivement, certaines images, certains concepts ; et, d'autre part, à la notion d'une faculté discriminative et opératoire qui va fragmenter l'image des totalités sensibles pour en extraire, en « abstraire », des éléments caractéristiques qu'elle engagera dans des liens nouveaux ou dont elle saisira les « rapports » naturels jusque-là indiscernés.

La première de ces facultés n'est autre qu'une « mémoire » organisée, qui est prête à restituer, dès qu'il en sera besoin, les doubles ou images des objets, qui ont été classés, après « étiquetage », dans ses archives.

Une telle mémoire n'est plus seulement aptitude à « reconnaître », c'est-à-dire à utiliser, pour les fins propres de l'individu, les objets qui se présentent effectivement, mais encore capacité de les évoquer lorsqu'ils ont cessé d'être sensoriellement présents. Sous l'aspect précis où nous l'envisageons ici, sa fonction n'est plus d'orienter ou de déclencher l'action immédiate, face à un événement surgissant, mais de présenter des documents, en temps utile et dans un ordre requis, à un vouloir engagé dans un processus intérieur de recherche.

Nous passons ainsi d'une mémoire active, qui n'apparaît pas distinctement parce qu'elle est inséparable de l'action même, confondue avec la perception ou l'impulsion actuelles, à une mémoire identifiable et passive qui se met aux ordres de la « réflexion ».

La seconde des facultés mentionnées est, proprement, l'« intelligence ».

Par « intelligence », nous entendrons cette faculté qui, au lieu de saisir les objets comme des totalités sensibles, solitaires et d'un seul tenant, s'efforce, tout à la fois, d'en opérer la division intime et de les relier mutuellement.

Si l'on veut bien observer qu'un objet particulier peut jouer, dans la constitution d'un ensemble fortuit ou organisé, un rôle semblable à celui d'un élément distinct dans la constitution d'un objet donné, on pourra reconnaître que l'intelligence, ainsi définie, est bien la faculté qui nous est apparue comme devant reproduire, sur le plan des images et des concepts, les démarches contradictoires et complémentaires qui caractérisent l'activité technique sur le plan matériel.

Cette faculté aura pour fonction essentielle d'énoncer des jugements, c'est-à-dire de formuler des « rapports » : rapports entre objets sensibles pris dans leur totalité ; rapports, à l'intérieur d'un même objet, entre ses éléments constitutifs ; rapports, enfin, entre des éléments faisant partie intégrante d'objets distincts.

Ces « rapports », qui relient des « termes » préalablement distingués, et manifestent ainsi la double tendance, séparatrice et unificatrice, de l'intelligence, n'interviennent, en réalité, ni entre les objets mêmes, ni entre leurs éléments constitutifs, mais entre les représentations intellectuelles, les « concepts » de ces objets ou de ces éléments.

7.- Le réseau tentaculaire des concepts et des rapports.

Le concept d'un objet se trouvant lui-même constitué par l'ensemble des rapports entre les concepts de ses éléments, et le rapport d'objet à ensemble ne faisant que répéter analogiquement celui d'élément à objet, il s'ensuit qu'un concept quelconque n'existe et n'a de sens qu'en fonction d'autres concepts qui lui doivent eux-mêmes, réciproquement, une part de leur existence et de leur signification propres. En d'autres termes, chaque concept est pris et n'existe que dans un tissu de rapports, desquels il constitue tout à la fois l'origine et l'aboutissement.

L'ensemble des concepts et de leurs liaisons forme ainsi une sorte de système clos, en ce sens que l'on peut parcourir indéfiniment les circuits délimités par les liaisons entre concepts sans jamais aboutir à une solution de continuité : tous ces circuits sont fermés et se recoupent mutuellement. Chaque nouvel élément qui pénètre entre les mailles du réseau de rapports dont les concepts forment les noeuds se trouve instantanément saisi par des tentacules issus d'éléments préexistants.

Il importe de noter, en outre, que l'introduction dans l'espace intellectuel du « système de repérage » constitué par les concepts et leurs liaisons réalise une véritable « organisation » de cet espace. C'est là un point capital sur lequel nous aurons à revenir.

En résumé, nous pouvons dire que, dans cet espace intérieur où s'exercent ses activités et où elle fait surgir un univers de représentations symboliques et de concepts, l'intelligence tisse un réseau de rapports d'une croissante complexité, et maillé de telle sorte qu'à chaque objet sensible corresponde un

« nœud » du réseau. Dans ces conditions, un objet concret quelconque devient, symboliquement, le point de croisement de « lignes de rapports » partant d'autres objets, en même temps qu'il apparaît, dans son intimité, comme la synthèse des rapports entre ses constituants.

8.- *Substitution des opérations sur les symboles aux opérations sur les choses.*

Une sorte de toile arachnéenne, qui réalise du même coup une organisation effective de l'espace intérieur, se trouve ainsi superposée, invisiblement, à l'univers des présences extérieures et concrètes, univers dont elle constitue une interprétation relationnelle, une « connaissance » intellectuelle.

Dès lors, aux opérations matérielles sur les choses peuvent être substituées, dans une certaine mesure, des opérations intellectuelles sur les symboles des choses. En particulier, c'est en soumettant à de véritables essais mentaux des combinaisons diverses d'éléments choisis, et en ne retenant de ces combinaisons que celles qui se révèlent satisfaisantes, que l'on parvient graduellement à former les schèmes abstraits qui seront pris pour modèles des objets à produire.

9.- *Détachement du sujet de ses propres états, détachés eux-mêmes du présent sensoriel.*

Il est d'autre part évident que la construction du réseau idéal et arachnéen que nous venons de décrire serait inconcevable si la conscience du sujet chez qui elle s'effectue n'était dotée de la capacité de survoler ses propres perceptions des choses ; de se détacher paradoxalement de ses propres états; d'instituer à l'intérieur d'elle-même, au prix d'un étrange dédoublement de soi, un centre de perspective d'où il lui est possible de prendre, sur ses contenus intimes, une vue analogue à celle que le regard peut prendre sur les objets extérieurs.

Cette singulière aptitude, dont les graves conséquences humaines nous apparaîtront ultérieurement, était déjà impliquée dans la contemplation spontanée, vigile ou onirique, d'une image intérieure quelconque. Mais elle pouvait être alors fortuite, intermittente et, surtout inconsciente de soi. Elle ne parvient à la notion lucide d'elle-même qu'au moment où la différence de nature entre la perception directe et l'image mentale d'un objet se trouve clairement appréhendée.

Le sujet prend alors conscience de son propre arrachement au présent sensoriel. Il découvre qu'il a, pour ainsi dire, secrété, entre lui-même et les choses, un univers autonome d'images et de représentations.

Une telle prise de conscience est tardive et n'apparaît ni dans le rêve (qui constitue pourtant, à l'égard du sensible, un paroxysme de désintéressement), ni chez le tout jeune enfant, lequel, nous aurons à revenir sur ce point, met sur le même plan image et objet, souvenir du rêve et réalité.

10.- Importance centrale de l'intelligence qui se subordonne et pénètre, en les contaminant d'elle-même, toutes les autres facultés. Elle constitue le pivot de toute opération délibérée.

Sans l'intelligence, il serait impossible non seulement de créer, mais encore d'ordonner, d'associer judicieusement les concepts. De même que, sans son intervention, on échouerait à produire un objet projeté, puisque l'on ne saurait plus formuler ni saisir les rapports entre les éléments représentatifs inclus dans le modèle de cet objet et les matériaux qui devraient constituer les incarnations sensibles de ces éléments idéaux.

L'intelligence, qui s'alimente de toutes les autres facultés, les pénètre en retour, et est au principe de leur efficacité. Elle est toujours, à quelque degré, impliquée dans leur description qui, de ce fait, ne peut apparaître, en toute rigueur, comme spécifique. Il est, par exemple, aisé de découvrir, dans cette mémoire organisée que nous avons antérieurement considérée, des traits qui dénoncent l'intelligence et qu'elle a suscités.

Une telle faculté, qui imprime sa marque sur toutes les autres, et sans quoi la possession même d'un espace intérieur ouvert, comme celui du rêve, à des représentations des choses, perdrait toute signification et toute valeur techniques, est au centre de toutes les possibilités humaines.

Ce qui, dans l'ordre de l'instinct, était relation vitale et déclenchait un acte immédiat, devient avec elle l'objet d'une représentation immobile, détachée de toute initiative extérieure, de toute urgence ; un rapport « pensé », dont les termes, simultanément distingués et réunis, constituent le thème d'une contemplation intellectuelle sans traduction motrice instantanée.

Parce qu'elle est à l'origine de la notion de relation, de rapport, l'intelligence est le pivot de toute opération délibérée, car toute opération délibérée résulte de la mise en oeuvre d'une règle opératoire, laquelle se réduit à la formulation de rapports successifs entre des actes qui constituent eux-mêmes des mises en rapport d'objets spécifiés. Il s'ensuit qu'en passant maintenant à l'étude des facultés qui sont au principe des opérations portant sur les contenus de l'espace intellectuel, nous ne sortirons pas vraiment du domaine de l'intelligence, mais ne ferons que pénétrer plus avant dans le champ sans limites de ses applications et de ses spécialisations.

11.- Logique et pensée discursive.

Pour qu'une manipulation intentionnelle des concepts ou des images soit possible et, dans l'ordre technique, fructueuse, il faut que l'on dispose de règles précisant quels concepts ou images doivent être associés, de quelle manière, et après quelles transformations, si l'on veut que leur association devienne représentative d'un objet, physiquement réalisable, répondant aux exigences en vue desquelles on s'efforce de le produire. Il est, de surcroît, indispensable que l'on puisse suivre une image particulière, la « situer », au cours des déplacements qu'on lui fera subir.

L'ensemble des règles qui président à la manipulation des images ou définissent les opérations licites (c'est-à-dire techniquement valables)

auxquelles peuvent être soumis les concepts sont les produits d'une faculté «logique» et constituent ce que nous appelons la logique ou l'art du raisonnement.

Ces règles expriment, par exemple, ce que seront les rapports entre deux concepts extrêmes dont les rapports avec un concept intermédiaire sont supposés connus (syllogisme) ; ou encore elles permettent de dégager toutes les implications d'un concept donné.

Elles ouvrent la porte à une connaissance qui se développe de façon mécanique, automatique, dès que les règles en sont posées ; et qui est appelée « discursive » parce qu'elle se forme de proche en proche, soit en progressant d'un point à un autre du réseau conceptuel - selon ce que nous avons appelé des « lignes de rapport » - soit en dévidant, si l'on peut dire, les écheveaux de rapports auxquels se réduisent, en définitive, les concepts.

Certaines des règles constitutives de la logique ont été appliquées d'instinct, ont existé en acte avant toute formulation, mais, à mesure que les réalisations techniques devenaient plus précises et plus délicates, il a fallu donner à ces règles une forme explicite et toujours plus rigoureuse ; cependant que d'autres règles ont dû être délibérément dégagées d'un examen attentif des faits.

12.- Les deux aspects : spatial (ou formel) et temporel (ou causal), de la logique. Causalité et prévision technique.

On pourrait dire que la logique, envisagée ici comme servante de la technique, comme science générale des principes opératoires applicables aux concepts intervenant dans la formation des projets d'expériences, d'instruments ou de machines, présente un aspect « spatial » et un aspect « temporel ».

Sous son aspect « spatial », elle ne s'intéresse qu'aux propriétés formelles des concepts; aux rapports de convenance, d'incompatibilité ou d'implication mutuelle des éléments de leurs structures, ces structures étant tenues, conventionnellement, pour immuables.

Sous son aspect « temporel », elle constitue un instrument de prédiction des événements « futurs », ou de reconstitution, de rétrospection des événements « passés ». Elle fait connaître ce que seront, dans l'avenir, les résultats des rencontres ou associations d'objets que l'on provoquerait actuellement ; ou encore, elle annonce la figure que prendront les constellations fortuites et présentes d'objets naturels, à une phase ultérieure de leur évolution spontanée. Réciproquement, elle fait découvrir ce que durent être, dans le passé, les rencontres des choses pour que les apparences actuelles soient ce qu'elles sont.

En d'autres termes, envisagée sous ce biais « temporel », la logique constitue une science du devenir des rencontres des choses, que ces rencontres (supposées généralement transformantes et non pas simplement agrégatives) soient délibérément provoquées ou indépendantes de toute

intervention humaine. Une telle science est fondée sur la notion de «causalité ».

Cette notion rattache un « effet » à une « cause », c'est-à-dire un certain événement (une certaine constellation remarquable et significative de choses) à un autre événement « antérieur » bien défini, et permet ainsi, en reportant du présent vers le futur les rapports observés entre le passé et le présent, de prédire l'avenir, naturel ou provoqué.

En donnant prise à l'homme sur une certaine forme « mécanique » du temps, la notion de causalité le rend capable de prévoir, tout à la fois, les circonstances naturelles qui pourront menacer ou favoriser ses entreprises, et les effets réels futurs des combinaisons, qu'il se représente en imagination comme actuellement réalisées, entre objets déjà existants.

Elle est ainsi au principe des règles opératoires grâce auxquelles il peut savoir quels éléments il devra assembler, quels moyens il devra mettre en oeuvre, s'il veut atteindre la fin qu'il propose à ses efforts.

Sans cette notion, à laquelle toute prédiction, toute prévision techniques sont suspendues, la poursuite méthodique d'une fin, l'élaboration d'un projet quelconque, deviendraient absolument impensables ; si l'homme n'avait su s'y élever, la concevoir, il n'aurait jamais pu parvenir à l'extraordinaire pouvoir terrestre qui est sien, et son destin planétaire s'en serait trouvé terriblement humilié. Sa condition présente, s'il avait survécu, n'aurait guère dépassé celle des singes supérieurs.

13.- Réversibilité des opérations mentales.

On ne peut s'assurer de la validité d'une conclusion logique ou d'un modèle, ni contrôler qu'un objet en cours de fabrication ou tenu pour achevé (cet objet pouvant être aussi bien un dispositif d'expérience) est conforme à son projet, que si l'on est capable de refaire en imagination, et dans l'ordre inverse, toutes les opérations mentales ou matérielles qui ont conduit à l'état actuel du raisonnement, du modèle ou de l'objet.

Cette aptitude à remonter le cours du temps logique ou technique, cette réversibilité des opérations proprement intellectuelles, ou des représentations intellectuelles des opérations matérielles, constitue, au regard de Piaget, un des traits essentiels et tardifs de l'intelligence humaine, un équivalent de la possibilité, affirmée dans la théorie des groupes, de faire correspondre à toute « opération directe », affectant les constituants du groupe, une « opération inverse » ramenant ces êtres mathématiques à leur forme initiale.

Elle suppose un retour conscient vers le passé, une rétrospection qui est exclue du comportement dit « perceptif », lequel est toujours orienté vers le futur.

Sans elle non seulement l'emploi, mais encore l'édification d'une logique seraient inconcevables. Comment pourrait-on, en effet, étudier les structures de la pensée, et donc en fixer les normes idéales, si l'on ne pouvait repasser consciemment du terme d'un mouvement intellectuel à son origine, en retrouvant, dans leur ordre, toutes les étapes intermédiaires ?

Ce qui devait s'imposer comme règles des opérations présentes ou futures n'a pu qu'être déduit de l'examen rétrospectif des opérations passées qui se sont révélées efficaces, qui ont réussi.

14.- *Détachement critique de la conscience à l'égard de ses propres opérations. Activité normative.*

Nous avons déjà vu la conscience se détacher de ses propres états. Nous la voyons maintenant, avec l'élaboration des règles opératoires, se détacher de ses propres opérations pour les soumettre à un examen critique. C'est un nouveau degré franchi dans l'ascension vers la conscience réflexive de soi ; une nouvelle étape de cette « décentration » (Piaget), de ce dédoublement interne qui est la condition *sine qua non* de la connaissance et des conduites objectives.

C'est aussi l'apparition d'une activité normative et axiologique, qui formule des règles et porte des jugements de valeur. Certes, ces jugements ne concernent ici que la validité des opérations logiques, mais la fonction dont ils dépendent ne diffère pas essentiellement de celle qui est à la source des jugements de valeurs d'ordre moral, relatifs aux conduites humaines.

15.- *Organisation de l'espace représentatif. Création de cadres et de référentiels. Espace géométrique.*

La capacité de suivre, de situer une image particulière, au sein d'un ensemble d'images dans lequel elle se meut, ne va pas sans une organisation implicite de l'espace intellectuel, sans la constitution, au moins embryonnaire, de « cadres », relativement auxquels l'image mobile peut être repérée. Nous avons vu que l'introduction, dans l'espace intérieur, du système de repérage constitué par le réseau des concepts et de leurs liaisons, conduisait déjà à la notion d'un espace représentatif organisé.

Mais le type le plus achevé d'un espace organisé et pourvu de cadres de repérage est l'espace géométrique, avec ses « référentiels » constitués par des « directions » privilégiées, associées individuellement à des « unités de mesure » spécifiques à partir desquelles il devient possible de définir des « jauges ».

C'est à de semblables référentiels, dont la notion a été audacieusement généralisée (espace des vitesses de la théorie cinétique des gaz et, plus généralement, surfaces de caractéristiques ; multiplicités ponctuelles numériques à N dimensions ; et même espace des qualités morales, qui se constitue à partir d'une notion grossièrement quantitative des attributs moraux), que l'on rapporte les existants particuliers, idéaux ou sensibles, à la « forme », aux mouvements ou à l'histoire desquels s'intéresse l'esprit.

16.- *Importance technique de la fonction organisatrice.*

La tendance organisatrice dont témoigne la création de ces cadres, de ces référentiels, est un facteur d'une importance technique décisive.

L'observation fortuite et l'invention spontanée n'iraient pas loin si elles s'arrêtaient à elles-mêmes ; si l'on se bornait à enregistrer, naïvement et de façon disparate, leurs résultats. Ce qui confère toute leur valeur et leur signification aux observations ou inventions éparses, ce qui les rend véritablement fécondes, c'est le développement logique de leurs conséquences par les procédés « discursifs », c'est leur confrontation mutuelle, leur organisation méthodique, leur insertion dans un système de rapports déjà reconnus, qu'elles enrichissent et qui, en retour, les éclaire et les explique.

Ces dernières opérations, qui sont elles-mêmes impliquées dans la construction de ce réseau des concepts dont nous avons antérieurement parlé, ne peuvent être que le fait d'une activité « abstrayante », capable de discerner des caractères communs chez des objets apparemment fort dissemblables ; ou encore, ce qui revient au même, de discerner la persistance d'un certain caractère au cours des transformations successives d'un même objet.

Une telle activité, que nous avons déjà rencontrée comme constituant de l'intelligence, réduit les objets, par « analyse », à des sommes, à des listes de caractères « abstraits », de « concepts », dont chacun, pris isolément, peut convenir à un grand nombre d'objets et constitue, dès lors, une rubrique générale sous laquelle on peut ranger, en tant qu'ils présentent ce caractère, tous ces objets.

C'est dire qu'une possibilité de classification et de généralisation apparaît.

17.- Pensée créatrice et pensée discursive font cercle.

Des cadres généraux peuvent ainsi être formés, à l'intérieur desquels observations et inventions isolées recevront une place précise et significative.

D'être, de la sorte, accueillies et coordonnées dans un système général d'intégration construit à leur intention, elles acquerront une efficacité sans rapport avec celle qu'elles auraient pu avoir dans leur état initial de dispersion.

En outre, les obscurités ou lacunes qui se manifesteront au cours des tentatives que l'on fera pour les ordonner, après en avoir dégagé méthodiquement les conséquences, deviendront les stimulants, les prétextes d'observations et d'inventions nouvelles.

Ainsi, l'invention, par une méditation discursive sur ses propres résultats, recréera perpétuellement sa propre nécessité. Elle se suscitera elle-même, par l'intermédiaire d'une réflexion qui met en oeuvre les procédés logiques à l'intérieur des cadres d'un savoir organisé. De la sorte, son éveil ne sera plus exclusivement tributaire d'événements extérieurs, indépendants d'elle-même. Il deviendra, si l'on peut dire, sa propre cause, et ceci nous fait comprendre

pourquoi, chez l'homme, qui ne cesse d'en considérer et d'en prolonger méthodiquement les résultats, l'invention est si fréquente.

18.- *Appréciations injustes.*

On a souvent tendance à mépriser, à cause du caractère mécanique de leur emploi, l'ensemble des procédés logiques, pour vouer à l'invention, à la création, un culte ébloui. Mais, dans le processus historique du développement des sciences, invention et réflexion discursive ne cessent de faire cercle. La méthode, qui est application de règles découvertes par l'invention, ne cesse d'épauler cette dernière, dont elle est un produit respectable et hautement caractéristique.

Certes, la méthode n'existerait pas sans l'invention, mais, en retour, l'invention, sans la méthode, resterait techniquement impuissante.

L'intelligence, sainement comprise, n'est pas seulement intuition créatrice, elle est inextricablement invention et discours ; elle constitue un processus original et complexe dans lequel ces éléments, à la fois contradictoires et complémentaires, ne cessent de se succéder, de se susciter mutuellement et d'enchevêtrer leurs résultats.

19.- *Rôle du langage et des arts graphiques.*

Il convient de souligner le rôle immense du langage dans la genèse d'un savoir organisé.

Produit caractéristique de l'intelligence naissante et support de ses développements ultérieurs, n'est-il pas déjà, en soi, une symbolique cohérente, dotée d'une logique propre s'exprimant dans des règles précises ?

Ses symboles phonétiques et graphiques ne confèrent pas seulement aux concepts une manière d'existence concrète, une apparence sensible et identifiable. Ils ne permettent pas seulement de repérer les images mentales et de formuler les règles de leur manipulation. Ils sont encore les intermédiaires grâce auxquels les individus humains peuvent se communiquer mutuellement, et de façon précise, les contenus actuels de leurs espaces représentatifs, c'est-à-dire, littéralement, leurs conceptions.

En particulier, s'agissant d'opérations ou de fabrications techniques nécessitant le concours de centaines sinon de milliers d'individus spécialisés, ils sont ces instruments de transmission des consignes et des ordres sans lesquels des actions collectives, complexes et coordonnées, d'une telle ampleur, ne pourraient être entreprises ni même envisagées.

Le langage n'est-il pas, d'autre part, le principal moyen de conservation, de transmission historique du savoir humain ? N'est-ce pas grâce à lui que l'humanité entière ressemble, comme on l'a dit, à un homme qui apprendrait toujours et ne mourrait jamais ?

Dès lors, bien que tombé en un certain discrédit, qui, en bonne justice, n'aurait dû atteindre que ceux qui en firent, et continuent d'en faire, un usage aussi déplorable qu'inconsidéré, le langage, outil étonnant et d'une puissance presque magique, n'en constitue pas moins une invention prodigieuse et l'un

des traits essentiels de l'humanité. C'est seulement lorsque l'être humain commence à en acquérir la maîtrise qu'il se met à soudainement distancer les singes supérieurs, lesquels, jusque-là, pouvaient faire preuve d'une ingéniosité pratique, d'une habileté surpassant les siennes.

Le dessin, particulièrement sous la forme de l'épure, du schéma, peut être rattaché au langage et repose, comme lui, sur des conventions. Son rôle n'a cessé de croître, dans l'ordre technique, à mesure que les projets industriels devenaient plus vastes et plus complexes.

Représentation conceptuelle et langage (en y comprenant les arts graphiques) sont étroitement solidaires et se prêtent un mutuel appui, s'épaulent mutuellement. On pourrait dire qu'ils sont les deux visages d'un même effort et témoignent d'une même activité organisatrice.

Nous y insistons : ce n'est pas seulement parce que l'invention est chez lui beaucoup plus fréquente (et ce fait même, nous l'avons vu, est déjà tributaire des fonctions logiques, des procédés discursifs) que l'homme a pu acquérir sur l'animal une si écrasante supériorité. C'est encore et peut-être surtout parce qu'il a pu organiser ses observations et découvertes en un système suffisamment cohérent, et obtenir ainsi, par cette systématisation de ses connaissances, les puissants moyens nécessaires à l'exécution de ses audacieux projets.

20.- Importance historique de l'abstraction et de la classification.

Parce que l'on a abusé de l'abstraction et de la classification, comme l'on a abusé du langage qui constitue leur instrument de choix, elles ont été, de la part de certains, l'objet de violentes attaques et d'un grand mépris. On ne doit pourtant pas oublier que, sans elles, il n'est pas de science possible et qu'elles ont été, de la sorte, les conditions *sine qua non* des extraordinaires créations techniques qui ont fait, au sein de l'ordre dit « naturel », la toute-puissance humaine.

A leur insu, nombre de ceux qui les décrient leur doivent d'exister. Renoncer à leur emploi, et à celui de leurs résultats historiques, ce serait, sans nul doute, signer l'arrêt de mort, par inanition affreuse, de plus d'un milliard d'êtres humains ; ce serait provoquer une hécatombe au regard de laquelle celles causées par les guerres les plus meurtrières que le monde ait jusqu'ici connues, apparaîtraient bénignes et presque ridicules. Si l'abstraction et la classification ont pu fâcheusement renforcer le sens des divisions humaines, elles n'en ont pas moins été, dans l'ordre technique, précieusement fécondes, et l'on peut dire qu'elles y ont introduit un ferment de division créatrice.

21.- Capacité d'acquérir des comportements nouveaux.

Il est, enfin, évident que tous les projets techniques de l'homme seraient vains et irréalisables s'il n'avait la capacité de substituer à son comportement actuel, en un certain domaine, un comportement nouveau dont il conçoit

intellectuellement la nécessité technique et dont il sait d'avance formuler les normes.

C'est dire qu'il doit pouvoir remodeler ses activités coutumières, réaliser, entre ses gestes successifs, des coordinations nouvelles et préméditées, de manière à pouvoir accomplir les tâches neuves qu'implique, qu'exige, la mise en oeuvre de ses projets, l'exécution de ses desseins.

Ainsi, tout projet de création technique se doublera nécessairement d'un projet de comportement humain, en un certain domaine.

INTELLIGENCE TECHNIQUE ET REPRESENTATION DU MONDE

1.- Caractère incomplet de l'étude entreprise. Recherche de la signification proprement humaine des facultés inventoriées.

En recherchant quelle devait être, tant dans l'ordre intellectuel que dans celui du comportement, la structure d'un agent capable des réalisations techniques qui ont conféré à l'homme son insigne pouvoir, nous n'avons prétendu ni être complet ni faire oeuvre de spécialiste. Renonçant à l'analyse détaillée des faits sur lesquels se sont penchés et à propos desquels se sont illustrés les philosophes professionnels, nous nous sommes principalement attaché à mettre en lumière les points qui nous seraient utiles dans la suite.

Les fonctions mentales ou « idéomotrices » que nous avons successivement dégagées et reconnues, et qui constituent ensemble ce que l'on pourrait appeler l' « intelligence technique », peuvent passer pour caractéristiques de l'état humain adulte, supposé normal¹.

Ces fonctions, toutefois, se présentent à nous dans un ordre passablement dispersé qui est celui même dans lequel nous les avons inventoriées au cours d'une recherche dont le cheminement fut quelque peu arbitraire. Et, jusqu'ici, nous ne percevons entre elles qu'un lien évident, mais tout extérieur, celui, précisément, de participer ensemble à la genèse des produits de l'industrie humaine.

Ne pourrait-on leur découvrir des affinités naturelles plus intimes ? Ne serait-il pas possible de les grouper d'une manière plus intrinsèquement cohérente ? De les envisager sous un biais qui serait, dans l'ordre humain, plus révélateur ? N'auraient-elles pas, s'ajoutant à leur signification technique, une signification autre, directement psychologique ? Le fait de les attribuer à un sujet n'entraînerait-il pas, chez ce sujet, une disposition à adopter un certain, mode d'appréhension des choses et de lui-même ; à réaliser un certain type d'expérience vitale ?

¹ On peut distinguer une « intelligence pratique » ou « intelligence des situations », appelée encore « sensori-motrice » par Piaget, et une « intelligence conceptuelle ». Ce que nous appelons « intelligence technique », c'est en somme et surtout, l'intelligence conceptuelle, en tant qu'elle se consacre à l'étude des problèmes techniques. On pourrait lui opposer, toujours dans le cadre conceptuel, une intelligence générale ou philosophique orientée vers la connaissance pure et désintéressée, mais dont elle utilise pourtant à des fins techniques certains résultats. Il n'existe d'ailleurs pas, à notre sens, plusieurs intelligences mais simplement plusieurs niveaux de fonctionnement et plusieurs orientations d'une faculté unique qui est essentiellement une faculté supérieure d'adaptation.

Aux types sensori-moteur et conceptuel d'intelligence correspondent respectivement les espaces sensori-moteur et conceptuel.

Nous allons tenter de répondre affirmativement à ces questions.

2.- Primauté de l'espace intérieur.

Si nous reconsidérons l'ensemble des facultés que nous avons dû attribuer à l'être humain pour qu'il pût nous apparaître capable des exploits techniques qu'il a effectivement réalisés, nous sommes amenés à penser que la plus primitive, la plus indispensable de toutes, celle sans quoi les autres seraient dépourvues de tout point d'application et de toute efficacité, c'est la faculté de disposer d'un espace intérieur, dont nous avons dit qu'il reste distinct de l'espace sensible, même lorsqu'il paraît s'y superposer.

C'est dans cet espace intime que surgissent, se meuvent, se modifient et s'assemblent, comme autant de formes spectrales, tous les éléments figuratifs ou conceptuels qui, par transformation, sélection et combinaison, par organisation et cristallisation autour des axes idéaux que sont les fins poursuivies, donneront naissance aux modèles intellectuels des objets à produire.

3.- Espace et mémoire. Images et souvenirs.

Or, quelle est la nature de cet espace ? Ou, plus précisément, comme il n'est que le lieu idéal des présences qui s'y manifestent, la distance vide que nous introduisons entre elles pour les distinguer, quelles sont la nature et la source de ces présences ? Il n'y a, ici, qu'une réponse possible:

Ces présences, ces « images », tirent leur substance de la mémoire même : leurs matériaux constitutifs s'échappent de ses archives, de ses coffres.

Elles sont, lors de leur surgissement et avant toute déformation plastique, des restitutions authentiques, globales ou fragmentaires, de perceptions ou de représentations vigiles dûment enregistrées.

Il s'ensuit que l'espace intérieur n'est pas, comme nous avons jusqu'à présent paru le dire, un fait distinct de la mémoire, fruste ou organisée: il n'est qu'une vue délibérément prise sur certains des contenus de cette mémoire, ces contenus étant saisis en eux-mêmes, sans référence à la situation présente, et conservant le caractère extensif inhérent aux perceptions sensorielles dont ils constituent les traces.

A y regarder de près, cet espace interne apparaît donc plutôt comme la mémoire d'un espace sensible antérieurement perçu que comme un espace proprement dit ; encore que l'on pourrait inversement et réciproquement soutenir qu'il est l'espace propre de la mémoire, c'est-à-dire l'espace où les contenus de la mémoire peuvent se manifester comme tels, devenir présents à la conscience, non pas avec la force hallucinatoire et impérieuse des perceptions originales ou des images oniriques, mais avec une sorte de vivacité transparente qui les rend susceptibles de constituer les objets discrets et distincts d'une attention soutenue.

Bien que les images, les présences, qui hantent l'espace intérieur, soient tissées de la même étoffe que les souvenirs simples et puissent parfois

reproduire initialement les traits de l'un ou l'autre d'entre eux, elles ne se confondent pas généralement avec eux et n'en ont pas la relative stabilité spécifique. Elles apparaissent comme des espèces déformables, animées d'une vie propre et dont les métamorphoses mêmes peuvent donner lieu à des souvenirs originaux.

Dans le cas le plus général où l'image n'est pas, purement et simplement, le souvenir d'une perception externe ou d'une impression coenesthésique, on serait tenté de dire qu'une puissance indépendante, sorte de volonté¹ armée d'intelligence, a arraché aux dossiers de la mémoire les éléments qui allaient servir à former l'image et que, les asservissant à ses fins propres, elle les a groupés de manière à faire apparaître, précisément, cette image, cette constellation d'ombres dérobées à ces autres ombres que sont les souvenirs. Mais il n'est pas certain qu'une telle puissance, qui paraît disposer de la mémoire, n'en soit pas insidieusement servante, n'émane pas de ses couches profondes ; et l'on pourrait peut-être tout aussi bien dire que ce sont les contenus de la mémoire qui, émergeant au grand jour de la conscience, se sont mis à vivre d'une vie spontanée, à proliférer étrangement, se donnant eux-mêmes leur mouvement selon leur nature propre et en fonction du «champ psychique » créé par leur rassemblement même.

4.- L'invasion des souvenirs.

Quoi qu'il en soit de ces interprétations et que, d'autre part, la réflexion, les opérations mentales s'appliquent à des souvenirs intégralement restitués (aux déformations près qui se manifestent dans le jeu spontané de la mémoire) ou à des fragments plastiques, intentionnellement abstraits, délibérément détachés de souvenirs divers, nous sommes en présence d'un fait capital: l'intrusion fantomale des contenus de la mémoire dans le champ de la perception actuelle, ces contenus manifestant une activité originale, spontanée ou imposée.

Ainsi, un théâtre d'ombres ou de marionnettes; d'origine interne, vient concurrencer étrangement et chevaucher, en quelque sorte, le spectacle offert par le monde extérieur.

5.- Condition animale et condition humaine. Rêve et réalité.

Relativement à la condition de l'animal, telle que nous pouvons la pressentir, c'est une révolution.

¹ Cette volonté ne serait autre, d'ailleurs, que celle que nous avons vue se manifester dans l'attention délibérée, dans la suspension de l'intérêt accordé au présent sensoriel. Elle apparaît comme un facteur d'arrachement à ce présent et à ses fluctuations.

Chez l'animal, en effet, l'action, qui consiste en une série de déclenchements musculaires en rapport immédiat avec les circonstances présentes, est essentiellement instinctive¹, et tout nous incline à penser que la condition intérieure d'un être dont l'action est instinctive présente le même aspect que notre propre condition intérieure lorsque nous agissons de façon soudaine et irréfléchie, lorsque notre action est une réponse instantanée, imprémeditée, à une situation impérative.

Or, au cours d'une telle action impulsive, les contenus de notre mémoire qui sont en rapport avec cette action, et en expliquent le caractère, ne nous apparaissent pas isolément. La conscience que nous en avons n'est pas distincte et spécifique, mais enveloppée dans celle de l'acte qu'ils conditionnent ou déterminent.

Nous pouvons en inférer analogiquement que, chez l'animal, les contenus de la mémoire ne sont pas appréhendés comme tels, ne constituent pas des objets d'attention intime (à vrai dire, la notion de l'intime, en tant qu'opposé à l'externe, n'existe même pas chez l'animal), mais se dissimulent, en quelque sorte, dans le tissu de l'action. Incorporés totalement à l'action, la déterminant de l'intérieur, exerçant sur elle un contrôle direct et absolu, ils ne se tiennent pas à distance d'elle comme des guides qu'elle devrait prendre ou consulter, et qui, dès lors, devraient être préalablement sollicités.

En d'autres termes, bien que ces contenus colorent insidieusement toutes les perceptions de l'animal et constituent des facteurs d'explication de son comportement, ils n'ont pas, dans sa conscience, d'existence séparée, de localisation propre. Ils interviennent dans le déclenchement des actes, dans la détermination de leurs caractères extérieurs et de leur saveur intime, mais ne sont ni représentés ni pensés spécifiquement et distinctement. On pourrait dire que, sans pouvoir parvenir à l'état de précipité identifiable, ils existent «en suspension » dans la notion que se fait l'animal des circonstances qu'il rencontre et des actes qu'il accomplit.

Certes, dans le rêve de l'enfant ou de l'animal, les contenus de la mémoire peuvent apparaître distinctement, détachés de toute action effective, et manifester, dans un univers qui leur est propre, une activité originale dont les lois sont, du reste, bien moins d'ordre intellectuel que d'ordre affectif. Mais, bien que de même essence que l'espace interne dont nous avons maintes fois parlé, cet univers de souvenirs travestis en images oniriques n'est pas alors distingué, nous l'avons déjà noté, de l'univers objectif des perceptions vigiles. Il alterne avec lui sans lui être opposé, sans que l'un et l'autre soient simultanément saisis, avec leurs caractères spécifiques; dans une même expérience, où l'un viendrait, en quelque sorte, en surimpression sur le fond constitué par l'autre. Il y a simplement consécution, sans interférence et même sans ligne de démarcation précise.

Au contraire, dans l'état humain adulte, que nous venons d'étudier en fonction des exigences techniques auxquelles il doit satisfaire, il y a

¹ Nous ne distinguons pas ici entre les instincts purs et les habitudes acquises, qui conduisent au même type d'action.

débordement des archives de la mémoire, ou d'extraits plastiques de ces archives, dans le champ de l'action, c'est-à-dire, en termes plus précis, dans le champ exclusivement occupé, chez l'animal, par des perceptions sensibles qui sont en rapport avec l'action présente et auxquelles la matière des souvenirs se trouve invisiblement incorporée.

Cette matière afflue maintenant, pour s'y mouvoir, dans cet espace intérieur dont elle crée la notion spécifique, et il y a dès lors coexistence, dans le champ d'une même conscience, de perceptions actuelles (grossières de mémoires implicites) et de « souvenirs » qui, flottant sans lien apparent avec ces perceptions qu'ils concurrencent, sont identifiés comme tels et peuvent faire l'objet d'une attention distincte.

6.- Reconstitution « matérielle » du passé et conscience du passé en tant qu'opposé au présent.

La mémoire, ici, n'intervient plus seulement comme un modificateur anonyme, comme un ingrédient inobservable de l'action présente: elle apparaît comme un fait autonome et peut aboutir, en dehors de toute sollicitation extérieure immédiate, à une sorte de restitution formelle et précise, de reconstitution « matérielle », des circonstances « passées ».

Elle ne se borne pas, par exemple, à libérer aujourd'hui mes gestes de la retenue que leur imposait jadis un obstacle depuis quelque temps enlevé ; elle n'apparaît plus comme une sorte d'enregistrement musculaire simple de la disparition de cet obstacle. Elle est, en outre, capable de me fournir une image précise de l'objet disparu, de me le rendre à nouveau présent, en quelque manière, même si je n'ai pas besoin de cette « re-présentation » pour être en mesure d'agir correctement dans les conditions où je me trouve.

Une telle mémoire réalise donc, dans le « présent », une sorte de résurrection fantomale, de « matérialisation » diaphane du « passé ».

Il s'ensuit que la possession, par l'être humain, de cette mémoire ou, ce qui revient au même, de cet espace intérieur qui la suppose et sans lequel elle ne pourrait se manifester, entraîne, chez cet être, la faculté d'opposer au « présent » le « passé ». C'est-à-dire d'opposer, à un groupe d'impressions sensorielles, vives et originales, qu'il a le sentiment de subir - et rattache à des « causes » externes et permanentes, appelées « objets présents » -, une image « interne », qu'il dépend de lui-même de faire surgir et qui lui apparaît comme le reflet ou résidu intime d'un autre groupe de perceptions sensorielles, relatives à des objets non présents, ou à une disposition non présente des objets présents.

7.- Conscience du temps-durée. Rôle de la causalité. Projet et futur.

Avec cette opposition, le passé et le présent sont saisis comme tels ; et une conscience du « temps », de la « durée », une conscience « temporelle » de l'écoulement des choses commence à se former.

Elle se précisera par l'acquisition de la notion de causalité et se complétera par la notion d'un « futur » qui est au présent ce que le présent est au passé:

quelque chose est là qui n'y était pas tout à l'heure, donc quelque chose sera là qui ne s'y trouve pas encore.

A vrai dire, la notion de futur était déjà incluse dans celle même de projet, et il n'est donc pas surprenant que nous la retrouvions comme produit de l'activité spontanée des fonctions mentales qui concourent à l'élaboration formelle de tout projet.

Un projet, d'ordre technique, ne peut être conçu et apprécié qu'en fonction et en vue d'une fin qui, nous l'avons dit, constitue, en quelque sorte, l'axe idéal autour duquel il prend forme et cristallise.

Or, considérée à partir du présent, toute fin poursuivie (le terme «poursuivie» est, à cet égard, révélateur) apparaît comme un futur. C'est un état d'être ou de choses inexistant dont le besoin est actuellement et distinctement ressenti. Elle est visée par une intention consciente d'elle-même¹ mais provisoirement ignorante des moyens par lesquels elle se réalisera. L'élaboration du projet, à partir de cette intention, constitue le processus de découverte de ces moyens. Elle marque le passage d'une exigence affective à la conception d'une structure matérielle propre à satisfaire cette exigence.

Le projet, qui naît de l'appétition consciente d'une condition future, est donc une anticipation structurale, une anticipation formelle du futur. C'est dire qu'il ne peut être formé que par un sujet dont la conscience a pu accéder à une notion distinctive du futur, et même, ce qui plus est, à une notion de son propre futur. Car tout projet technique résulte d'une tentative faite par l'homme pour se conférer à lui-même un pouvoir qu'il n'a pas. Il implique donc, chez le sujet, à quelque degré, une conscience préalable de lui-même en tant que revêtu de ce pouvoir; une préfiguration de sa propre condition à venir, qui ne va pas sans une certaine conscience distincte de lui-même dans le présent.

8.- Le temps-paramètre et sa mesure.

Avec les trois notions de passé, de présent et de futur, liées entre elles par la causalité, et assujetties à un ordre de succession nécessaire qui se fonde sur la notion d'une irréversibilité générale du cours des choses, le « temps» de la psychologie adulte se trouve, en principe, constitué.

Au terme d'une élaboration ultérieure, on en viendra à désigner par «temps» ce quelque chose dont le mouvement, le « passage », est censé entraîner tous les mouvements concrets observables, déclencher tous les événements ; ce quelque chose qui, en passant lui-même, fait passer le monde. On en fera une sorte de changement-type, de nature idéale, universelle et irrésistible ; une

¹ Ce trait fait apparaître une opposition entre les conditions de l'activité formatrice de projets et celles de l'activité instinctive, cette dernière étant, selon la définition commune, spontanément adaptée à des fins dont le sujet n'a pas de notion explicite. Dans la mesure où la conscience animale correspond à une telle activité instinctive, elle se situe aux antipodes de la pensée humaine adulte qui est perpétuel enfantement de projets.

sorte de commun dénominateur auquel tous les changements internes ou externes, intellectuels ou sensibles, seront rapportés.

Ce changement-type sera lui-même symbolisé par le mouvement irréversible, le long de lignes portant des repères chiffrés, d'index attachés à certains dispositifs, naturels ou artificiels, dénommés « horloges ».

A chacun des repères chiffrés, qui sont appelés « dates » ou « moments », on fait correspondre un état instantané de la conscience individuelle et, par voie de conséquence, un aspect instantané des objets perçus ou susceptibles de l'être.

Les notions de passé, de présent et d'avenir peuvent ainsi être caractérisées de façon précise et l'on peut définir l'« intervalle de temps », ou « durée », qui s'est écoulé entre deux événements, comme la différence entre les valeurs numériques des repères correspondant à ces événements. C'est dire que l'on parvient à une « mesure » du temps qui, étant celle d'une longueur ou d'une distance angulaire parcourues par le mobile chronométrique passant d'un repère à l'autre, est, en fait, la mesure d'un espace.

En somme, avec la notion de temps, tous les mouvements observés apparaissent comme autant d'aspects ou de conséquences d'un mouvement idéal unique dont les vicissitudes sont lisibles sur les « cadrans » des horloges, le terme « cadran » pouvant devenir éventuellement coextensif à la totalité visible de l'univers stellaire.

9.- Référentiel et transition. Toutes les facultés humaines interviennent dans la psychogenèse du temps mesurable.

Quand nous disons que le temps « passe » ou s'« écoule », nous ne faisons d'ailleurs que projeter métaphoriquement sur le temps même les apparences sensibles des phénomènes qui, à notre jugement, lui servent tout à la fois de symbole et de mesure (passage de l'aiguille de l'horloge ou de l'ombre du style du cadran solaire sur des divisions graduées, écoulement de l'eau contenue dans le réservoir de la clepsydre antique). La notion de temps, particulièrement sous sa forme élaborée et mesurable qui fait intervenir les notions de nombre et d'unité de mesure, suppose la mise en oeuvre, dans l'espace représentatif, des plus hautes ressources de l'intelligence discursive. On peut donc dire que cette notion constitue à elle seule une synthèse de toutes les fonctions intellectuelles que nous avons isolément rencontrées, une sorte d'organisation spécifique de leurs rapports intimes. En d'autres termes, on peut voir en elle, tout à la fois, un produit caractéristique et un instrument de base de l'intelligence technique.

10.- Eclatement de l'instant et pénétration dans l'univers des durées. Durée, histoire et devenir.

En accédant à cette notion, à ce sens du temps, la conscience, qui était comme fascinée par le miroitement des perceptions actuelles et restait captive dans le cercle des instantanéités mouvantes, pénètre dans l'univers des durées.

Elle se déprend des données sensibles immédiates pour s'attacher - par l'intermédiaire des représentations qu'elle se fait des existants concrets, et qu'elle plaque invisiblement sur leur apparence naturelle - à la considération expresse d'objets spécifiés qui « durent », c'est-à-dire restent, à certains égards, semblables à eux-mêmes, pratiquement identifiables, pendant une certaine durée.

Ces objets « durent », mais aussi, pour la plupart, « deviennent » ; en ce sens qu'ils subissent, pendant même qu'ils conservent leurs caractères essentiels ou spécifiques, des changements portant sur d'autres caractères, tenus pour subordonnés ou secondaires, et qui ne servent pas de base à leur identification.

En somme, l'être « en devenir », c'est celui dont certains traits restent « stables » et « permanents », « reconnaissables », tandis que d'autres, successivement remplacés, présentent des fluctuations. Les moments auxquels ces changements, ces fluctuations, se manifestent deviennent autant de moments de ce que l'on appelle l'« histoire » ou le « devenir » de l'objet.

Les modifications subies par les êtres en devenir peuvent ne pas affecter seulement leurs caractères secondaires, mais encore, à plus ou moins brève échéance, les conditions mêmes de leur existence structurale et spécifique.

Dans le cas le plus général, ces êtres ont une « naissance », un commencement visible, suivi d'une « croissance », au cours de laquelle les prédéterminations et les richesses latentes incluses dans leur apparence germinale deviennent graduellement manifestes, pour atteindre, avec la « maturité », leur expression parfaite, la plénitude de leurs possibilités. Vient ensuite une période de « déclin », c'est-à-dire d'usure et de dégradation lente, conduisant à une « mort » qui est destruction du fonctionnement et des caractères spécifiques ; qui est abolition non pas matérielle mais formelle.

11.- Enrichissement temporel des objets. Dimension historique. La «réduction temporelle» et l'espace-temps de Minkowski.

Avec la conscience du temps surgit une vision en durée et en devenir dans laquelle les objets perçus, tout en restant ce qu'ils sont en effet, paraissent néanmoins s'enrichir de leur passé inévitable et de leur possible avenir. Une sorte de dimension historique vient s'ajouter à leurs dimensions visibles.

Se chargeant de significations qui dépassent la description simple et l'interprétation naïve de leur apparence immédiate, ils acquièrent, hors de l'instant, une extension théoriquement infinie.

Les particularités de leur surface ou celles de leur structure interne deviennent autant d'hiéroglyphes temporels qui, correctement traduits, témoignent d'une histoire qu'ils révèlent et dont ils laissent pressentir les prolongements futurs.

D'autre part, au regard d'une conscience qui s'est élevée à la notion du temps-durée, des présences qui auraient semblé auparavant sans rapport mutuels n'apparaissent plus que comme des aspects variables, et déconcertants, d'une même présence continue. Ainsi, ce que des perceptions

fortuites, fugitives et incoordonnées auraient pu faire prendre pour une succession d'être distincts est maintenant appréhendé comme l'ensemble des visages divers et successifs d'un être unique.

Cette réduction, d'un certain nombre d'existants apparents instantanés à des apparences variables d'existants réels moins nombreux, et qui « durent », trouve sa limite logique dans la conception, formulée par Minkowski et reprise par Einstein, qui fait de l'univers entier un solide de durée, géométriquement un hypersolide, dont le présent constituerait une section mobile pratiquée par un plan normal à un certain axe, dit «axe des temps», sur lequel la «dimension» historique, que nous n'imaginions plus haut qu'à titre symbolique, prend une signification concrète et reçoit une mesure effective.

Dans une telle conception (qui permettrait, s'il en était besoin, de ramener un commencement matériel absolu, équivalent sensible de la création *ex nihilo* des théologiens, à un certain déplacement d'une hypermatière dans un hyperspace), les discontinuités de l'expérience sensorielle n'apparaissent plus comme d'authentiques, de totales ruptures matérielles, mais comme des illusions sensibles greffées sur de simples altérations locales, intéressant la surface ou le profil d'une réalité mouvante et continue, réalité dont nos sens infirmes seraient incapables de percevoir comme telles, et sous leur forme propre, toutes les dimensions.

De cette conception à celle qui ramène le mouvement des choses à une interprétation subjective et illusoire des apparences créées par un certain mouvement propre de l'observateur, de la conscience, il n'y a évidemment qu'un pas qu'il est aisé de franchir.

12.- Equivalence logique entre multiplicité dans l'espace et unité dans le temps. La charnière logique entre l'espace et le temps.

Nous avons déjà noté, incidemment, que c'est la même fonction mentale qui intervient soit dans la perception d'un caractère commun à des existants distincts et simultanés, répartis dans l'espace; soit dans le constat de la persistance d'un certain caractère chez un existant unique présentant des apparences diverses et successives, dans le temps. Il s'agit toujours d'une comparaison qui porte, dans le premier cas, sur des objets divers présentement perçus et, dans le second, sur les représentations des états successifs d'un même objet.

La conception de Minkowski n'est qu'une extension à l'hyperespace de cette équivalence fonctionnelle, au regard de l'activité mentale et dans certaines conditions, entre multiplicité dans l'espace et unité dans le temps ; de cette possibilité d'une correspondance terme à terme entre une certaine série spatiale et une certaine série temporelle.

Une telle équivalence ou correspondance nous fait découvrir, entre les notions d'espace et de temps, des chemins privilégiés d'intime communication, et met à nu la charnière logique de leur mutuelle articulation.

En nous montrant que ces notions sont, à certains égards, interchangeables, elle nous conduit aux lisières du temporel et de l'intemporel. Elle est, en conséquence, susceptible d'applications importantes

et variées, dont l'une des plus remarquables consiste dans le fait qu'il est possible de trouver, à l'intérieur d'un ensemble d'individus en évolution (par exemple, l'ensemble des hommes ou celui des étoiles), une suite d'individus divers dont les apparences simultanées représentent, relativement à certains caractères, un équivalent des aspects successifs du devenir total d'un seul individu.

Il est à peine besoin de souligner l'importance psychologique d'un tel fait, dont la connaissance sert de fondement à la conception que l'être humain peut se former par avance des aspects majeurs de sa destinée personnelle.

13.- Pas de conscience du temps sans espace intérieur. Liaison entre espace et temps. Spatialisation congénitale du temps.

Pour que la conscience du temps pût surgir, il fallait que le passé pût être confronté avec le présent, et ce n'était possible qu'à la condition d'offrir à ce passé un espace dans lequel sa restitution formelle et actuelle pût s'opérer, sans néanmoins provoquer une complète oblitération des perceptions présentes. Il fallait donc qu'au sein de l'espace créé par ces perceptions, apparût un autre espace qui, doté d'une sorte de transparence aux informations sensorielles, s'y superposerait, sans le masquer entièrement. C'est dire que la conscience ne pouvait s'arracher à l'emprise du présent immédiat que pour autant qu'elle disposât d'un espace qui fût le lieu propre, et reconnu comme tel, de ses représentations et opérations intimes.

Ainsi, le passage de la conscience de l'instant à une conscience de la durée, c'est-à-dire la double extension, en direction du passé et de l'avenir, d'une conscience qui était comme blottie dans l'instant, devait s'accompagner nécessairement d'une extension corrélative de cette conscience dans un espace intime. En d'autres termes, si l'on représente la conscience « instantanée » par un point, la dilatation de ce point dans le sens de la durée, suivant l'axe des temps, ne pouvait se faire qu'au prix de sa dilatation simultanée dans un espace intellectuel qui, nous l'avons vu, est consubstantiel à la mémoire et dont on peut dire qu'ouvert aux reconstitutions du passé comme aux anticipations de l'avenir, il constitue, proprement l'« espace du temps ».

Si l'on observe qu'il devient, dès qu'on y introduit des référentiels illimités, le prototype même de cet espace des géomètres et des physiciens, à partir duquel on peut concevoir une métrique du temps, il apparaît que l'espace et le temps ne sont pas seulement liés dans les spéculations des savants modernes mais encore, et déjà, dans la psychogenèse de leurs notions respectives. La « spatialisation » du temps ne résulte pas seulement de sa contamination par le caractère spatial des procédés employés pour sa mesure, elle est, pourrait-on dire, congénitale.

14.- Espace intérieur et espace sensible. Encore l'espace-temps.

Reportons maintenant notre attention sur cet espace intérieur qui, nous venons de le voir, est inextricablement lié à la conscience du temps.

S'étendant sphériquement et à l'infini, à partir de n'importe quel point assignable, cet espace renferme idéalement, outre les êtres contenus dans le champ des perceptions actuelles, d'autres êtres qui ne sont pas encore sensoriellement perceptibles ou qui ont cessé de l'être.

Il s'oppose par tous ces traits à l'espace purement sensible qui, restant à chaque instant compris dans les limites du cône de vision ou dans celles du domaine que peuvent explorer les organes tactiles, ne peut inclure que des objets effectivement perçus, et appréhendés exclusivement sous leur forme actuelle.

Si l'on y réfléchit, on voit que l'espace intérieur et intellectuel résulte, en fait, d'une synthèse entre espace sensible et mémoire. C'est, en effet, la mémoire qui permet de passer, par une totalisation idéale et ordonnée, des perceptions successives et fragmentaires de l'espace réel à la notion d'un espace sphérique enveloppant et illimité¹. Et c'est encore elle qui remplit cet espace idéal des images de ce qui, au regard de la perception sensible, n'est pas encore ou n'est déjà plus.

Qu'est-ce à dire, sinon que, dans sa notion même, cet espace est déjà, avant la lettre, un « espace-temps » ?

15.- Espace et objet.

Un autre caractère de cet espace, c'est qu'il est rempli, non par des perceptions globales, qui ne seraient qu'une sorte de tissu continu d'impressions sensibles disparates et agglutinées, mais par des présences singulières et discrètes, lesquelles résultent de l'effritement des perceptions globales, totalitaires, en une poussière d'êtres ou d'objets, individuellement repérables, et sans aucun autre rapport immédiat que celui, tout extérieur, d'être plongés dans un même « milieu », qui est précisément l'espace considéré.

Chacun de ces êtres ou objets se détache distinctement du fond constitué par l'ensemble de tous les autres et peut être observé isolément.

On peut, intellectuellement, en faire le tour ; en sorte qu'envisagé synthétiquement, il apparaît comme enveloppé, enfermé dans sa « surface » ou son « contour ». Moyennant l'introduction de référentiels métriques, on peut lui associer des « mesures » spécifiques ou « dimensions », à partir desquelles son « aire » ou son « volume » peuvent être évalués.

On peut dire de l'objet, localisé dans l'espace que nous considérons, qu'il est tout à la fois le produit d'une analyse des perceptions globales et la synthèse de ses propres apparences multiples et successives². On notera

¹ C'est dans mes souvenirs que je puise la vision imaginaire de l'apparence des objets qui se trouvent derrière moi. C'est avec leur secours que je puis me forger la notion d'un espace total et immuable, transcendant à mes perceptions partielles et changeantes.

² Ce terme « successives » nous rend encore sensible l'intime liaison qui existe entre le temps et l'espace.

également qu'il n'est isolé de l'ensemble des autres objets que pour être mis en rapport avec un référentiel implicite ou explicite.

Ces dernières remarques, qui mettent en lumière des démarches contradictoires dont nous avons vu qu'elles sont caractéristiques de l'intelligence, soulignent le rôle majeur joué par cette dernière dans la genèse des deux notions corrélatives d'espace et d'objet.

En résumé, avec l'introduction de référentiels métriques, on arrive finalement à la notion d'un « espace » qui se déploie sans limite dans toutes les directions, et constitue une sorte de milieu transparent, impalpable, continu, où des « objets », qui sont assujettis à une localisation précise et dotés de dimensions propres, peuvent, idéalement, préexister et survivre à leur manifestation actuelle.

D'un tel espace, ni l'enfant en bas âge, pour lequel un objet cesse pratiquement d'exister dès qu'il sort du champ de la perception visuelle ou tactile, ni sans doute l'animal ne peuvent se former une notion authentique.

16.- Réduction spatiale. Elle utilise des processus temporels. Nous revenons toujours à l'espace-temps.

Nous avons vu comment, avec le surgissement des notions de temps et de continuité dans le temps, s'opérait une réduction logique faisant passer d'un certain nombre d'existants apparents à un nombre plus réduit d'existants «réels ». A cette réduction, d'ordre temporel (et qui n'a d'ailleurs qu'une signification rétrospective, puisque le sujet adulte est seul capable de s'élever aux notions d'unité distincte et de dénombrement), on peut en faire correspondre une autre qui s'opère dans l'espace, et résulte de la découverte de liens intimes et actuels entre des objets qui passaient à première vue pour isolés, et indépendants, et n'apparaissent plus dès lors que comme les composants divers d'un objet unique.

De ces deux réductions que nous avons successivement rencontrées : réduction temporelle et réduction spatiale, on peut bien dire qu'elles ne sont que des résultats distincts d'une démarche intellectuelle unique. Que l'on mette en rapport, en effet, deux ensembles simultanés d'impressions sensorielles présentes, caractérisant chacun un « objet » présent; ou que l'on mette en rapport un ensemble présent d'impressions sensorielles avec le souvenir d'un autre ensemble analogue antérieurement perçu (ce qui revient à relier un « objet » présent à un « objet » passé), c'est fort peu différent. Ce l'est même d'autant moins que, lorsque nous paraissions comparer deux objets présents, nous comparons en fait (sauf dans le cas où les objets sont géométriquement égaux et superposables) la perception précise de l'un d'eux avec le souvenir tout récent de la perception précise de l'autre, puisque la structure même de notre champ visuel (et, plus généralement, sensoriel) nous interdit la perception rigoureuse et simultanée de deux objets distincts.

Cette dernière observation, qui s'ajoute à d'autres que nous avons déjà eu l'occasion de formuler, rend encore plus sensible l'enchevêtrement original et

inextricable, la complète solidarité constitutionnelle des notions psychologiques de temps et d'espace. Cette solidarité est si intime qu'on ne peut même plus parler de deux notions fonctionnellement distinctes. Chacune d'elles n'est qu'un aspect caractéristique d'une notion unique, qui trouve son incarnation logique dans le concept scientifique d'« espace-temps ».

Cette conclusion doit-elle nous surprendre ? Certainement pas. Que sont l'espace et le temps conceptuels sinon les produits de désintégration logique de l'espace sensori-moteur primitif ? Or, cet espace était inséparablement positions et mouvements, c'est-à-dire espace et temps, puisque ces derniers ne sont que des interprétations des rapports statiques et des changements¹.

En s'élevant à la conception de l'espace-temps, les savants et philosophes contemporains n'ont donc fait qu'achever la démarche de l'intelligence opérant sur les données sensibles. Cette démarche, nécessairement analytique au départ, devait aboutir finalement à une synthèse des éléments dissociés qui, après que l'analyse en eût dégagé la structure, restituât, mais en la chargeant de significations et de possibilités nouvelles, l'unité sensible initiale.

17.- Premiers résultats de l'intervention de l'intelligence technique dans la conscience que l'être humain se forme du monde extérieur.

Au terme des réflexions qui précèdent, nous pouvons déjà répondre à quelques-unes des questions qui en furent à l'origine.

Nous voyons clairement qu'en dehors de toute application à des fins techniques précises, à des fabrications déterminées, les grandes fonctions mentales qui ont permis à l'homme de créer de véritables organismes artificiels, et qui constituent ensemble ce que nous avons appelé l'« intelligence technique », présentent une signification psychologique directe et spontanée.

En même temps qu'elles interviennent ensemble dans la genèse ou l'exécution de projets relatifs à des structures matérielles complexes, et

¹ Même la notion cinématique d'immobilité n'a pas, dans l'ordre sensible, d'équivalent psychologique. Serait-il immobile en soi, l'objet, dans la perception que j'en ai, dans les contenus successifs de mes observations instantanées, est altéré et, pourrait-t-on dire, « mobilisé » par mes mouvements propres (déplacements du corps, du regard) et par la contamination de mes états intérieurs sans cesse changeants. Sans détourner de lui mes regards, je perds et reprends conscience de lui tour à tour ; je le charge ou le dépouille graduellement de significations ; je m'intéresse successivement à ses particularités ; j'esquisse dans sa direction des actes imaginaires ; à l'intérieur de ses contours, j'inscris ou j'efface des présences étrangères. Son invariabilité conceptuelle est une construction abstraite ou une synthèse de mes comportements possibles à son égard, mais non une donnée sensible et psychologique immédiate.

parfois grandioses, elles engendrent, en effet, par association naturelle intime, les concepts conjugués d'espace et de temps, en lesquels on peut voir deux aspects d'un concept unique d'« espace-temps ».

Ces concepts, auxquels sont liés ceux d'objet et de devenir, ne fournissent pas seulement les cadres généraux, les référentiels à l'intérieur desquels surgissent les représentations et s'effectuent les opérations mentales, mais encore ils deviennent des conditions internes, déterminantes, de l'expérience adulte.

Ils imposent à la conscience du sujet une forme spécifique d'appréhension des objets et des événements du monde. Et cette forme, comparée à celle que nous pouvons attribuer à la conscience de l'enfant en très bas âge ou de l'animal, présente un caractère révolutionnaire, constitue une extraordinaire innovation qui transfigure indiciblement et totalement l'apparence instantanée, l'apparence immédiate des choses.

Tout est vu dans une perspective nouvelle, sous un éclairage nouveau. La matière des informations sensorielles, qui demeure inchangée, se réorganise étrangement, se charge de significations inattendues.

V

INTELLIGENCE TECHNIQUE ET CONSCIENCE PERSONNELLE

Nous avons dit quel bouleversement l'apparition des fonctions mentales requises par les exigences des techniques humaines entraînait dans la vision, par l'individu, de l'univers extérieur. Il nous reste à examiner maintenant quelles conséquences aura le surgissement de ces fonctions en ce qui concerne la notion que le sujet peut avoir de lui-même et de ses rapports avec cet univers dont nous l'avons vu prendre une conscience nouvelle.

1.- De la conscience syncrétique à la conscience adulte: le processus des dissociations psychologiques ou de la « décentration ».

On sait que la conscience que le tout jeune enfant a de lui-même est une conscience globale, caractérisée par le fait que les informations sensorielles relatives aux mouvements ou aux états du corps propre sont mises exactement sur le même plan que celles se rapportant à ce que nous appelons les objets externes.

Au regard de cette confusion primitive entre le moi et les choses, de ce syncrétisme spontané, aucune ligne de démarcation n'existe entre le sujet, qui n'a pas encore conscience d'exister séparément; spécifiquement, et son milieu.

Mais, peu à peu, une différenciation va s'opérer qui aura pour effet de détacher, en quelque sorte, le corps propre des objets environnants, tout en lui conférant un rôle privilégié.

2.- Dissociation entre corps et milieu.

Les constats obscurs et principaux dont la répétition alimente ce processus séparateur sont, rappelons-le, les suivants : la coloration affective marquée des sensations corporelles et coenesthésiques ; le contraste entre les variations soudaines qui peuvent affecter les sensations induites par les objets externes et la stabilité, au moins approximative, des sensations engendrées par la présence du corps dans le champ de ses propres organes sensoriels ; le fait que le sujet, en touchant son corps n'éprouve pas seulement la sensation. (que lui procurent ses contacts avec les objets extérieurs) de toucher quelque chose, mais encore celle d'être simultanément touché; la singulière dépendance des sensations d'origine externe à l'égard de certaines sensations d'origine interne (sensation d'ouvrir ou de fermer les yeux, de tourner la tête, etc.) ; le fait également que le corps propre constitue, dans l'espace moteur, un objet à distance nulle (inévitabile origine de tous les déplacements, de tous les trajets, il n'est le terme d'aucun ; on n'a jamais à se diriger vers lui).

De tels constats, il importe de le noter, ne suffisent pas à eux seuls à expliquer le processus de ségrégation qu'ils conditionnent- Il est, en effet, évident que les mêmes constats implicites font déjà partie de l'expérience sensible de l'animal et n'entraînent cependant pas, semble-t-il, les mêmes conséquences psychologiques. L'enfant lui-même, qui peut faire ces constats presque dès sa naissance, ne prend conscience que tardivement de leurs implications logiques.

Pour prendre tout leur sens, pour être vraiment des constats, ils supposent des comparaisons au moins embryonnaires, quelque chose qui ressemble à la saisie confuse d'un rapport et qui, dès lors, nous amène déjà aux confins de l'intelligence. Ils supposent aussi, de la part du sujet, une réflexion naissante sur ses propres états, ainsi que l'avènement d'une faculté de rappel des souvenirs reconnus comme tels et dotés d'une existence distincte. En outre, le fait que des constats, apparemment hétéroclites, puissent aboutir à la genèse d'une notion dont ils sont les dérivés logiques, ne se peut concevoir sans l'intervention d'une activité organisatrice, coordinatrice, d'une capacité de synthèse.

Mais rien ne prouve qu'au moment où l'enfant prend conscience d'exister séparément, d'être distinct d'autrui, il soit en mesure d'effectuer les opérations mentales qui viennent d'être envisagées. Son sentiment d'existence distincte, d'existence autonome, n'est pas la traduction affective d'une conclusion logique à laquelle il serait parvenu en faisant la synthèse des observations particulières qui justifient, au regard des psychologues et des philosophes, ce sentiment. Pas plus que la conscience que j'ai de la direction d'une source sonore ne provient de calculs mathématiques que j'aurais effectués à partir de mesures sur les différences de phase que présente l'onde sonore entre les points correspondant à l'une et l'autre de mes oreilles.

Le sentiment vécu précède de loin sa justification intellectuelle. D'ailleurs, la séparation de l'enfant d'avec autrui est déjà inscrite dans son comportement objectif bien avant qu'il n'en ait le sentiment distinct ; et ce

sentiment tardif n'est que la traduction affective de ce comportement préalable, et non le fruit d'un raisonnement logique fait en toute lucidité.

Il est clair, d'ailleurs, que le comportement, s'il est effectivement adapté, ne peut que reposer sur les mêmes fondements objectifs que le raisonnement intellectuel.

3.- Dissociation entre conscience et corps.

Au sentiment d'une séparation d'avec le milieu succède, plus tardivement, celui d'une séparation entre la conscience et le corps.

On admet généralement que ce dernier sentiment se greffe sur une seconde série de constats qui sont principalement les suivants :

Au même titre que les objets externes, le corps, en certaines circonstances, se comporte à l'égard de la volonté comme un élément résistant ou contraignant : il fait obstacle à ses vœux ou même lui impose, en lui faisant violence, des actes ou des conditions qu'elle juge indésirables, sinon intolérables.

Certaines sensations se rapportant au corps (particulièrement celles qui résultent des actions exercées sur lui-même par les organes mobiles d'exploration et de préhension dont il est pourvu) présentent des caractères extensifs et mécaniques qui conduisent à lui conférer une existence dans l'espace et à le traiter, à certains égards, comme un objet matériel. D'être ainsi assimilé aux constituants reconnus de l'espace matériel, il prend au regard de son observateur implicite (la « conscience ») un caractère externe.

Sur la base de ces constats, à la dissociation qui s'était opérée entre le sujet et son milieu, initialement confondus, vient maintenant s'en ajouter une autre qui se produit, cette fois, à l'intérieur du sujet lui-même (par « sujet », nous entendons, ici, non pas seulement le sujet conscient, mais le sujet total, l'individu psychorganique).

4.- Rôle de l'espace intérieur dans ces dissociations.

Les facteurs qui viennent d'être mentionnés, et que l'on rend communément responsables de cette seconde dissociation, sont assurément d'importance majeure, mais nous pensons que la notion d'un espace intérieur, en tant qu'elle s'oppose à celle de l'espace externe, joue un rôle considérable non seulement dans sa genèse, mais encore dans celle de la dissociation antérieure qui a dégagé le sujet de sa confusion primitive avec le milieu.

Théâtre d'images, où les fantômes du passé se mêlent aux anticipations incertaines de l'avenir ; lieu des opérations mentales discursives et des intuitions créatrices instantanées, l'espace intérieur se détache tout à la fois du milieu extérieur et de l'univers des sensations spécifiquement relatives au corps propre. Les processus qui s'y déroulent n'ont souvent, quant à leur signification, aucun rapport immédiat avec le présent du monde ou le présent fonctionnel du corps. En outre, ils ne sont pas, en général, notablement affectés, dans leurs développements logiques, par les changements extérieurs ou organiques qui surviennent au cours de ces développements.

Dans ces conditions, ils ne paraissent dépendre que du « sujet conscient », conçu comme distinct, non seulement du milieu extérieur, mais encore, dans une certaine mesure, des états et des activités corporels. Dès lors, l'espace intérieur, siège de ces processus, apparaît à ce sujet comme son lieu propre et le refuge de son expression authentique ; comme le domaine où ses vœux intimes ne rencontrent ni les obstacles du monde ni les résistances du corps. Tout ce qui est extérieur à cet espace est plus indocile à ses désirs et plus difficilement contrôlable.

Si l'on adopte ce point de vue, l'espace interne (qui est, rappelons-le, l'«espace du temps », le conservatoire de la durée consciente) devient le véhicule de la présence du sujet conscient et les caractères prêtés à ce dernier, caractères par lesquels on peut le définir, sont ceux de l'espace qu'il contrôle immédiatement et inconditionnellement.

5.- Dissociation entre sujet et espace intérieur, c'est-à-dire entre sujet et pensée.

Mais la notion de sujet est susceptible d'une nouvelle décantation, suggérée par le sentiment qu'a le sujet conscient, dans le contrôle de ses opérations mentales ou l'examen critique de ses conduites passées, de se détacher des contenus de son espace intérieur ; de créer entre eux et lui, du seul fait qu'il les contemple, qu'il en prend une conscience « réflexive », une sorte de distance vide par laquelle ils lui deviennent, à certains égards, extérieurs.

Au terme de cette décantation supplémentaire, le sujet se conçoit comme situé en dehors et au delà de cet espace intérieur qu'il contrôle et qui, cessant dès lors de lui être consubstantiel, ne lui apparaît plus que comme son domaine d'action privilégié, de « manifestation » spécifique.

Parvenu à ce sommet d'abstraction de lui-même; le sujet, devenu transcendant à son espace intérieur, perd tout caractère spatial, sinon temporel, et se réduit à une sorte de présence spirituelle qui serait tout à la fois principe de connaissance et source de volonté.

Si l'on fait de l'espace intérieur le lieu propre de la pensée, on pourra dire que la dissociation ultime qui vient d'être envisagée détache de la pensée une entité spirituelle qui assumera la fonction de penseur, c'est-à-dire de créateur et de contrôleur des pensées.

Cette dissociation crée une sorte de dédoublement du sujet conscient lui-même.

Finalement, en allant du plus objectif au plus subjectif, du plus extérieur au plus intérieur, on rencontrerait successivement : l'espace extérieur avec son contenu propre ; le corps ; l'espace intérieur ; et, en dernier lieu, un sujet qui serait, à la limite, pure conscience et pure volonté. Et le passage de l'un de

ces éléments à l'élément consécutif correspondrait à une coupure, à une dissociation psychologique.

Nous retiendrons des considérations qui précèdent l'intervention déjà manifeste de l'espace intérieur - condition *sine qua non* des opérations de l'intelligence technique - dans les processus oppositionnels qui conduisent le sujet à une conscience de plus en plus distincte, de plus en plus précise de lui-même. Par là une solidarité se laisse voir entre les conditions d'existence de l'activité technique et celles d'une conscience de soi qui, réduite initialement à n'être qu'un sentiment vif mais confus, devient graduellement plus lucide et finit par revêtir une forme intellectuelle spécifique.

Pas plus que la distinction entre sujet et milieu, la distinction vécue entre conscience et corps n'apparaît comme la traduction en langage affectif d'une conclusion intellectuelle préalable qui se dégagerait de raisonnements logiques prenant appui sur les constats énumérés.

Déjà, l'adulte qui n'est pas incliné vers la recherche psychologique n'a pas une conscience lucide des arguments dont il pourrait faire état pour justifier sa conviction pratique d'être distinct du milieu ou d'autrui.

Seule, peut-être, la distinction entre penseur et pensée, qui est la moins évidente, la plus incertaine et la plus tardive, pourrait s'alimenter ou se fortifier de considérations logiques. Dans la mesure où elle peut correspondre à la distinction théologique, et d'ailleurs assez obscure, entre conscience commune et « âme », elle constitue, pour nombre de gens, bien plus un article de foi que la conclusion logique de constats personnels.

6.- Intervention de l'intelligence technique dans la formation du concept précis d'existence distincte.

De même qu'il y a bien des degrés entre l'activité réflexe ou machinale et l'activité pleinement consciente de la structure de ses opérations, de même, aussi, il y a bien des étapes dans cette transformation que nous venons de mentionner et qui fait passer l'individu du sentiment fort mais fruste de son existence personnelle distincte à la notion précise, intellectuelle, de cette même existence. C'est dans la formation d'une telle notion finale que des fonctions, qui apparaissent à d'autres égards comme constitutives de l'intelligence technique, vont jouer un rôle prédominant.

7.- Caractère incomplet des dissociations mentionnées.

Nous avons vu par quelles dissociations successives l'individu était parvenu à sa présente notion de lui-même.

Or, ces dissociations, qui ne sont effectives qu'à certains égards et entre certaines limites, n'ont jamais le caractère de coupures totales. Des liens

subsistent entre les éléments fonctionnellement dissociés, même si leur persistance est méconnue ou, de parti-pris, passionnément reniée.

Le corps, par exemple, n'est pas et ne saurait être, sous peine de mort, complètement séparé du milieu physique ; et c'est d'ailleurs, au fond, ce que le sujet reconnaît lorsque, cessant de s'identifier totalement avec son corps, il le réintègre, pour une part, dans l'univers des objets.

De même l'indépendance de la conscience à l'égard du corps n'est réelle qu'entre certaines limites. S'il est vrai que des opérations mentales peuvent se poursuivre en dépit de changements externes ou organiques, il n'en est pas moins vrai qu'elles peuvent être gravement perturbées ou même suspendues par des stimuli sensoriels violents (bruits, chocs, etc.), ou par des modifications physiologiques normales ou anormales (sommeil, syncope, intoxication par des stupéfiants, états douloureux obsédants, états fébriles, etc.). D'autre part, en tant qu'ils sont affectés par les perceptions actuelles, les contenus de la conscience ne sont pas indépendants des déplacements du corps.

La permanence de la liaison entre conscience et corps est d'ailleurs nettement marquée dans le langage, qui est bien souvent le témoin ou le confident, auquel on ne prend pas garde ou auquel on se livre ingénument, des convictions profondes et millénaires de l'humanité. Ses formes peuvent être, en elles-mêmes, plus significatives, plus authentiquement révélatrices de notre intime notion de nous-mêmes, que tout ce que nous tentons d'exprimer et d'affirmer par leur moyen. Le plus farouche partisan de l'immatérialité de son moi répugne à dire : « J'ai fait se déplacer mon corps ; il est allé de telle rue à telle autre ; il avait chaud ; sa jambe a été blessée, etc. » Et tout en pestant contre les tyrannies ou les impropriétés, les imperfections du langage, il utilise le même pronom « je » pour désigner indifféremment une pure conscience et quelque chose qui se déplace, possède un lieu, rencontre des gens, boit, mange, se coupe et se brûle, etc.

Enfin, tout en se séparant à certains égards de sa pensée, le sujet ne peut s'empêcher de se sentir, en quelque mesure, défini par elle. Tout en la repoussant à distance, il en reste en un sens solidaire.

C'est grâce à l'existence de ces liaisons résiduelles que les fonctions et notions caractéristiques de l'intelligence technique vont intervenir dans la conscience que l'individu va prendre de lui-même.

8.- Retour sur la première dissociation ; ses conditions.

Ce que la première opération individualisante détache du milieu, ce n'est pas ce sujet « spirituel » dont la notion ne se formera que beaucoup plus tard, c'est l'individu biologique avec la conscience qui lui est associée, c'est le sujet total ou psychorganique, qui est à la fois, et inséparablement, conscience et corps.

A ce stade, l'enfant croit qu'il est son corps, que sa pensée ne diffère pas de sa parole, qu'elle se forme sur ses lèvres. A strictement parler, d'ailleurs, il n'est pas exact de dire qu'il « croit » être son corps, car, pour s'identifier à son

corps par un acte de foi conscient, il faudrait qu'il en eût d'abord une notion distincte. En réalité, il n'existe encore rien dans sa pensée qui corresponde à la distinction qu'établit l'adulte entre les termes « conscience » et « corps ». Le problème des rapports entre la conscience et le corps, entre l'esprit et la matière, ne se pose pas pour lui, parce qu'il n'a pas la notion, sans laquelle ce problème ne saurait être posé, d'une « incarnation » de sa conscience. Dans la totalité des impressions « conscientes » qu'il éprouve, la distinction ne s'est pas encore clairement opérée, pour lui, entre cet objet privilégié, cet objet «immédiat », que constitue son corps, et les autres objets du monde. En lui, la conscience, qui n'est pas spécifiquement considérée, n'a pas de lieu propre. Tout se passe comme si elle était diffuse dans tous les objets. Elle ne s'est pas encore concentrée, pour ainsi dire, dans le corps, et n'a pas été contaminée par le caractère objectif que nous attribuons à ce dernier en le situant dans un univers d'objets qui lui sont comparables.

Toutefois, le sentiment qu'a l'enfant de posséder une existence propre, séparée de celle d'autrui, s'enracine, pour une part, dans le fait que (pour parler le langage de l'adulte) le corps propre constitue, au sein de l'espace géométrique, une surface pratiquement close, un objet susceptible de déplacements autonomes et qui n'est relié par aucun lien visible et permanent à d'autres objets du milieu.

9.- Caractère incomplet de la seconde dissociation: le corps reste un objet singulier.

Un moment vient où, sur la base de constats dont nous avons fait mention, la conscience se détache du corps avec lequel elle s'était jusque-là, sans pouvoir s'en rendre compte, identifiée et confondue.

Mais ce détachement n'est pas complet et des « adhérences » subsistent.

Quelque effort que fasse le sujet conscient (et, par «sujet », nous entendons ici l'instance psychologique ultime, celle qui assume, en dernière analyse, les fonctions de connaisseur et d'acteur) pour s'attribuer une existence incorporelle et indépendante, pour se concevoir comme un « pur esprit », il garde un sentiment indélébile de ses attaches avec le corps propre. Il se sent lié à lui d'une manière spéciale et spécialement intime. Il ne peut pas s'en détacher comme il se détacherait des autres objets du monde; l'exiler comme eux, provisoirement ou définitivement, du champ total de ses perceptions. Il ne peut pas non plus aller vers lui, le rencontrer, s'en saisir.

Il lui est toujours présent, et c'est même la seule présence à laquelle il ne puisse échapper. Il est cet objet privilégié, cet « objet immédiat » (Schopenhauer) à travers lequel tous les autres sont connus et qui impose à cette connaissance une sorte de coloration liée à ses propres états.

Par ses caractères géométriques et physiques (nous parlons toujours le langage de l'adulte), il s'apparente aux objets extérieurs, mais il est, d'autre part, le seul objet dont certaines modifications internes sont directement (et parfois tyranniquement) perceptibles à la conscience.

Et, du fait que la conscience, impuissante à s'en arracher tout à fait, peut ainsi atteindre par l'intérieur ce corps, qui lui apparaît comme une surface de

séparation et d'échange entre elle-même et les autres objets du monde, elle se sent comme incluse en lui, emprisonnée dans ses limites matérielles et associée inéluctablement à son destin.

10. - Objectivation du sujet au sein de l'espace géométrique, c'est-à-dire à l'intérieur des cadres créés par l'intelligence technique.

Mais, dès lors que le sujet conscient n'a pu s'empêcher de se localiser, au moins de façon diffuse, à l'intérieur de cette sorte d'enveloppe sensible que lui paraît être son corps propre, il se trouve entraîné, avec ce corps propre, dans le monde des objets.

C'est-à-dire qu'il devient pour lui-même un objet.

Non pas dans l'univers de ses adaptations motrices instinctives (où n'existent que stimuli spécifiques et réactions appropriées, sans que rien ne corresponde encore, dans la conscience, aux notions intellectuelles d'espace et d'objet), mais dans cet espace représentatif illimité, dans cet espace géométrique pourvu de référentiels et doté d'unités de mesure, qui a été constitué par l'intelligence technique à partir des données sensori-motrices recueillies au cours de l'exploration effective de l'espace réel.

Car, même lorsqu'il cherche à se forger une conception de lui-même qui soit exclusive de toute préoccupation technique, le sujet ne peut extirper de son esprit les notions que l'intelligence technique y a introduites et enracinées. Il ne peut s'empêcher de penser à l'intérieur de ces notions. Quoi qu'il fasse, il en est, à son insu, contaminé.

En conséquence, dès qu'il reconnaît à son corps propre les caractères d'un objet, il ne peut s'empêcher d'introduire ce corps propre, devenu objet, à l'intérieur de l'espace géométrique, c'est-à-dire à l'intérieur de ce double abstrait de l'espace sensible, qui constitue, dans la vision technicienne du monde, le lieu propre des objets¹.

Dans l'espace réel, dans l'espace sensible des perceptions immédiates, le sujet ne saurait d'ailleurs, ni se voir à distance², ni se survoler lui-même. Il est par suite incapable de se saisir comme existant isolé par une expérience directe, unique et instantanée (pour qu'il en fût capable, il devrait, à la lettre, sortir de lui-même, ce qui est absurde). En conséquence, la notion intellectuelle précise de sa solitude spatiale; de son autonomie objective, ne

¹ En tant qu'il est utilisé à des fins techniques, l'espace conceptuel est appelé par Sartre « espace hodologique ». (Cf. *L'Être et de Néant*, page 386.)

² On objectera que le sujet peut s'observer à distance dans un miroir naturel ou artificiel. Ce n'est vrai qu'en apparence. Il n'a pas alors de son corps propre une vision directe et véritable, mais une vision « réfléchie », c'est-à-dire indirecte et inversée. Encore doit-il, pour l'interpréter correctement en elle, être parvenu à la compréhension du rapport « objet-image », ce qui suppose qu'il a déjà pu se former, dans l'espace géométrique, la notion d'objet. En sorte que, de toute manière, il situera son corps dans l'espace géométrique.

résultera pas d'une perception simple, mais constituera nécessairement la synthèse structurale des contenus de perceptions successives, dans les champs desquelles le corps propre se trouvait partiellement inclus. Une semblable synthèse, qui porte sur des souvenirs, ne pourra s'opérer que dans le lieu intellectuel propre à l'évocation de ces souvenirs, c'est-à-dire dans cet espace intérieur que nous avons antérieurement étudié et qui vient finalement s'identifier à l'espace géométrique.

Il s'ensuit que, de toute façon, le sujet ne pourra se saisir comme objet que dans l'espace géométrique. Ainsi, en tant qu'il sera amené à se donner, dans une certaine mesure, une existence objective, le sujet conscient s'introduira tout naturellement, on peut même dire fatalement, dans les cadres aménagés par l'intelligence technique à l'intention des objets communs. C'est dans de tels cadres que le sentiment fruste qu'il aura acquis de son existence individuelle séparée, viendra prendre une forme précise et caractérisable, trouvera son expression intellectuelle.

11.- *«Spatialisation» de la conscience et conscience de soi.*

On voit comment, du fait que la coupure entre conscience et corps n'est pas totale, et que la conscience reste, pour une part, identifiée au corps, c'est-à-dire à un certain domaine clos, localisé dans l'espace géométrique, elle se trouve, en quelque sorte, « spatialisée ».

Dès lors, en effet, qu'elle ne peut s'affranchir de tout lien intime avec le corps, ses états propres deviennent tributaires des conditions spatiales aux quelles il est soumis et l'on peut dire, en un sens, que, par son intermédiaire, elle se trouve elle-même incluse dans l'espace et se charge de caractères géométriques : tout se passe comme si, acquérant des dimensions et un lieu propre, elle se situait dans l'univers des choses et devenait, dans cet univers, un centre de perspective.

Par la porte ouverte du corps, l'espace s'est engouffré en elle et l'a envahie.

Mais là ne se limitent pas les conséquences de cette liaison, que l'on pourrait dire ombilicale, entre le sujet conscient et son corps propre objectivé.

En pénétrant, à la suite de ce corps propre, dans l'espace géométrique des techniciens (ou dans son équivalent imprécis: l'espace du sens commun), le sujet conscient ne va pas seulement, en effet, subir le genre de spatialisation dont nous avons parlé, il va encore, et du même coup, devenir, d'une certaine manière, présent à lui-même, et tomber sous son propre regard intérieur !

Alors qu'il était incapable, dans l'espace sensible, de se détacher de son corps réel, il peut maintenant se détacher, en imagination, de la représentation qu'il s'en fait, de l'objet en lequel, dans son espace intérieur, il l'a converti. Dès lors, en tant qu'il s'intéresse à l'image qu'il s'est formé de son corps dans cet espace, il a le sentiment d'observer à distance quelque chose qui, en un sens, n'est pas distinct de lui-même. C'est-à-dire qu'il a le sentiment étrange de parvenir à une sorte de contemplation intérieure, de contemplation réflexive de soi, comme s'il apercevait son corps dans un miroir invisible et insaisissable.

Cette amorce de conscience réflexive de soi, cette vision de soi-même en tant qu'objet isolé dans l'espace, tout en précisant l'opposition «sujet »- «milieu » (ou « moi »-« non-moi »), la fait apparaître comme un équivalent psychologique de l'antinomie « espace »- « objet ».

Elle est, d'autre part, en liaison évidente avec sa condition même de possibilité : cette existence d'un espace intérieur, qui nous est apparue, dans l'ordre technique, comme une absolue nécessité :

C'est parce que l'homme, en tant que créateur d'instruments artificiels complexes, devait avoir la capacité de se former, dans un espace interne, des images des objets communs qui fussent distinctes de leur perception simple, qu'il en est venu, en faisant de son corps propre, à certains égards, un objet, à se former une image de lui-même.

On pourrait dire que *l'homo sapiens* a pris conscience de lui-même à l'intérieur des cadres forgés, à des intentions techniques, par *l'homo faber*.

12.- Comparaison avec la condition animale. Usage empirique et connaissance conceptuelle de l'espace. L'image de notre corps.

Que le sujet puisse avoir une vision intérieure de lui-même dans laquelle il se trouve, à certains égards, identifié à un objet autonome et solitaire situé au cœur de l'espace commun ou géométrique (ce qui suppose acquises les notions, à usage technique, d'espace et d'objet), ce n'est pas seulement un événement qui nous apparaîtra ultérieurement d'une importance psychologique et sociale sans mesure, c'est encore, relativement à la condition intérieure que nous sommes tentés d'attribuer à l'animal, une prodigieuse innovation.

Certes, l'animal est adapté à l'étendue sensible, à l'étendue concrète, en ce sens que, d'instinct ou en vertu de réflexes acquis, il sait s'y mouvoir, s'y orienter, accomplir en elle tous les mouvements nécessaires à sa vie de relation.

Mais avoir cette connaissance, cet usage empirique de l'étendue, ce n'est aucunement s'en former une conception générale et abstraite.

Le chien qui chemine adroitement sur un terrain semé d'obstacles, non seulement ignore jusqu'aux rudiments de la géométrie classique, mais encore ne possède même pas cette notion commune et intuitive de l'espace qui est propre à l'homme adulte et dont dérivent, par analyse, les propositions géométriques.

Il n'a de ce corps qu'une notion sensori-motrice se traduisant, en particulier, par l'appropriation précise de ses gestes aux dimensions ou positions des objets que ses nécessités vitales le poussent à éviter ou à saisir. Encore est-il vraisemblable qu'il n'y a rien dans sa conscience d'animal qui corresponde à notre notion d'objets utiles ou dangereux, mais simplement des impressions sensorielles déclenchant, de sa part, des réactions musculaires automatiques.

Rien ne nous donne à penser qu'il imagine un espace dans lequel son corps serait situé et recevrait une mesure. Tout se passe, sans doute, comme si ses mouvements étaient conditionnés par cette mesure même, dont il n'a pas la

notion explicite. Ils la supposent, se déploient en fonction d'elle. On pourrait dire, usant d'une expression de Sartre, qu'ils l'existent.

La mesure, l'image de notre corps, se trouvent aussi perpétuellement impliquées dans nos gestes. Mais nous avons le pouvoir de nous les représenter, c'est-à-dire de dessiner sur un écran invisible, de localiser dans un espace abstrait, les contours, les trajectoires de notre corps et de nos membres ; de traduire en langage géométrique nos sensations musculaires, posturales ou motrices.

Cela implique une aptitude, qui se manifestait déjà dans le contrôle des opérations logiques, à détacher son acte de soi, à se voir à distance; à se regarder vivre, en quelque sorte, au lieu de simplement vivre.

Nous n'avons aucune raison d'attribuer à l'animal un tel type de conscience qui n'est, chez l'enfant lui-même, qu'une acquisition tardive.

En d'autres termes, tout nous donne à penser que, comme nous-mêmes d'ailleurs quand nous marchons de façon distraite, l'animal « existe » son corps sans parvenir à s'en former une image objective, une représentation intellectuelle. C'est-à-dire qu'il est incapable de le concevoir comme un volume, inséré dans un espace sans limites dont les occupants resteraient, en droit, idéalement et simultanément présents à sa conscience, avec toutes leurs possibilités et leurs rapports, même lorsqu'ils auraient cessé d'être par lui effectivement perçus, immédiatement appréhendés¹.

13.- Facteurs physico - sociaux d'objectivation: miroirs physiques et miroirs humains.

Nous avons mentionné les principaux constats, d'ordre purement intime, sur la base desquels le sujet conscient est fondé à s'attribuer, à certains égards, une existence objective.

Il convient toutefois d'ajouter que, s'il n'avait tendu de lui-même à se faire objet, il y aurait été poussé, pour ne pas dire acculé, par des suggestions plus extérieures, et pareillement impérieuses, dont les unes, d'ordre physique, sont liées à l'existence de miroirs, et les autres, d'ordre social, à l'existence d'autrui.

Les miroirs sont de singuliers objets dont il est difficile de surestimer l'importance psychologique. Dès que le rapport d'objet à image est saisi, ils fournissent de saisissantes illustrations externes des dédoublements intimes. Ce n'est pas par hasard que le caractère « réflexif » des phénomènes dont ils sont le siège a été attribué aux états dans lesquels la conscience prend une sorte de vite objective d'elle-même.

Janet a écrit, sur ce qu'il appelle la « conduite du portrait », des lignes pénétrantes et admirables. Elles pourraient, à bien des égards, s'appliquer à

¹ Nous savons que l'espace intérieur, et sa forme savante : l'espace géométrique, ne sont pas des espaces purs mais des «espaces-temps». Leurs occupants idéaux sont susceptibles de représenter indifféremment des objets qui sont, ne sont pas encore ou ne sont plus compris dans le champ des perceptions actuelles.

ce que l'on appellerait analogiquement la « conduite du miroir », le portrait n'étant en somme qu'une image spéculaire figée, obscurcie et dépouillée de tout relief stéréoscopique.

Comme le portrait, l'image spéculaire est ambiguë: elle n'est pas nous et pourtant elle est nous. Impalpable et insaisissable, occupant un espace illusoire, elle n'a aucune réalité matérielle intrinsèque et, cependant, comme en témoigne l'aventure du légendaire Narcisse, elle tend à susciter des réactions, des conduites qui ne s'adressent normalement qu'à des êtres ou à des objets réels.

Dans la vision subjective directe, le corps ne se révèle qu'incomplètement, sous des angles et avec un recul insuffisants.

Mais, dans la factice profondeur du miroir, il apparaît en entier. Il devient ostensiblement un objet parmi les autres, au même titre que les autres, dans le même espace reflété. Il s'inscrit à sa place dans le cortège des objets communs, et l'identité de sa condition et de la leur s'impose avec une sorte d'évidence matérielle.

La totalité de son contour, sa forme générale, deviennent perceptibles, comme si, à une inversion près qui échappe au premier examen, le sujet, sorti de lui-même, se contemplait de l'extérieur, devenait le témoin de sa présence et de son apparence propres dans l'univers des choses.

N'est-ce pas d'ailleurs à son miroir que le sujet demandera le secret du spectacle, inconnu de lui-même, qu'il est pour autrui ; la révélation des traits caractéristiques de l'objet externe auquel il s'est identifié ?

Créations de l'intelligence technique, les miroirs communs sont les instruments étranges d'une expérience banale et fantastique, dans laquelle l'organe de vision lui-même se fait objet. Par leur usage réitéré, la conviction que le sujet s'était, par d'autres voies, formé d'être un objet dans l'espace, reçoit une saisissante confirmation.

Aux suggestions qui émanent des miroirs physiques s'ajoutent, avons-nous dit, pour contraindre le sujet à s'objectiver, celles (singulièrement puissantes, sinon irrésistibles) qui proviennent de l'existence (et des initiatives) d'autrui¹.

Elles sont d'ailleurs de deux ordres.

Tout d'abord, dans l'espace d'autrui, chaque sujet apparaît comme un objet.

¹ Le terme « autrui » est un terme générique servant à désigner des êtres singuliers que le sujet rencontre sans cesse dans son espace usuel et qui, bien que différents les uns des autres et de lui-même, n'en sont pas moins infiniment plus apparentés entre eux et avec lui qu'avec les individus des autres règnes.

Il vit avec eux dans un état d'interaction et d'interdépendance constantes. Communiquant avec eux, il est extraordinairement sensible à toutes celles de leurs initiatives dont il est l'objet, et, en général, à tous leurs gestes. Mais, si fortement qu'il ait conscience de leur ressembler, il ne se confond néanmoins pas avec eux et les tient, en un sens, pour étrangers à lui-même.

Ce qu'autrui saisit de moi, sur-le-champ, ce n'est pas, en effet, ma pensée ni mes impressions intimes, auxquelles il n'a aucun accès direct ou immédiat : c'est mon corps, objet mouvant inclus dans son espace.

Me saisissant comme objet, il me traite en conséquence, et tend à m'imposer la notion qu'il se fait de moi. Il me décrit mon apparence objective, mes attitudes, ma position dans l'espace, mes mouvements.

Par l'intermédiaire du langage, l'une des grandes fonctions de l'intelligence technique, il fait surgir, dans mon espace intérieur, une vision, plus ou moins complète, du spectacle que je constitue à ses propres yeux. Avec des mots, signaux du code verbal que mon imagination retraduit, il me transmet des éléments, des traits caractéristiques de l'image de moi-même qui se forme sur l'écran de sa propre rétine.

Si l'on fait abstraction des jugements de valeur, des appréciations qu'il peut porter sur ma conduite morale ou mes aptitudes, il se comporte donc, à l'égard de mon apparence matérielle, comme une sorte de miroir psychophysiologique qui, à l'encontre des miroirs physiques, n'introduit pas d'inversion, car autrui ne perçoit pas mon reflet, mais mon corps même, dont il me révèle des aspects ou des particularités que, parfois, j'aurais peine à découvrir moi-même, fût-ce avec le secours de miroirs simples.

Ce miroir que constitue autrui, pour moi-même, est, dans l'ensemble, peu précis, puisque, dans le processus de retransmission, mes insuffisances ou mes distorsions imaginatives s'ajoutent aux erreurs d'observation ou de traduction verbale que peut commettre autrui. Mais il est, en revanche, terriblement persuasif. Il m'assène, en mots impérieux, l'image de moi-même qu'il me renvoie. Il me ramène impitoyablement au sentiment, parfois humiliant ou suppliciant, du spectacle extérieur que, fût-ce malgré moi, je ne cesse d'offrir.

Il n'a pas la passivité des miroirs simplement matériels, qui ne me rendent présent à moi-même que si et quand je désire les utiliser. Il lui arrive de m'arracher à mes imaginations ou à mes méditations intérieures pour m'infliger une conscience aiguë de mon existence corporelle, et donc spatiale, dont il est l'impertinent témoin.

Mais autrui n'est pas simplement un facteur de mon objectivation en raison des propos qu'il m'adresse et par lesquels il ne cesse de me décrire à moi-même comme un objet localisé dans son espace. Il l'est encore par le fait qu'il est mon « semblable », non pas seulement au sens moral du terme, mais en outre, et d'abord, au sens géométrique.

Entre ceux des constituants homologues de son corps et du mien que je puis simultanément percevoir, je découvre, en dépit de quelques variations dans les dimensions ou la forme, des similitudes si complètes et, relativement aux aspects organiques des représentants des autres règnes, si exclusives que, jointes au sentiment incoercible de présence consciente que me fait éprouver son regard, elles m'imposent la certitude, pratiquement inébranlable, qu'il est un autre moi-même, contemplé de l'extérieur, et que sa condition et la mienne sont, quant à l'essentiel, identiques et interchangeable.

Et puisque, dans le champ de mes perceptions, c'est-à-dire dans mon espace, il constitue, de toute évidence, un objet, je suis irrésistiblement

entraîné à en conclure que, réciproquement et systématiquement, j'apparais moi-même, dans son espace, comme un autre objet, dont il me donne, quand, en imagination, je me substitue à lui-même sous mon propre regard, une sorte de vision approximative directe, sous des angles qui me sont insolites¹.

En d'autres termes, la simple existence corporelle d'autrui, à l'intérieur de mon espace sensoriel, ne m'apporte pas seulement une puissante confirmation analogique de ma conviction que mon corps propre est un objet, elle me permet encore, au prix d'une substitution idéale de nos apparences mutuelles, de prendre de cet objet une connaissance plus intuitive et plus complète, de m'en former une représentation plus riche et plus cohérente.

Cette existence constitue donc une sorte de miroir passif de ma propre condition objective et spatiale.

Au total, autrui est pour moi-même : - miroir actif et obsédant, lorsque, par l'intermédiaire du langage (ou d'attitudes significatives équivalentes au langage), il me jette à la face, pour ainsi dire, en me contraignant à les endosser, ma nature et mes particularités d'objet - miroir passif, lorsque, par sa simple présence corporelle, il me donne une vision analogique, et plus complète, de ma propre apparence, en se faisant lui-même objet sous mes yeux.

Nous nous sommes délibérément astreint jusqu'à présent à limiter aux seuls aspects matériels de l'existence du sujet conscient la fonction de miroir collectif exercé par autrui. En fait, comme nous le verrons plus loin, autrui (c'est-à-dire la collection des «autrui») constitue un miroir de l'existence totale, psychologique et matérielle, du sujet conscient. C'est pourquoi Krishnamurti a pu décrire le processus de nos rapports avec autrui comme un processus de découverte de nous-même.

14.- L'individu face aux miroirs. Essai d'interprétation métaphysique.

¹ « Chaque homme que le hasard place sur notre route découvre à notre conscience ou fortifie en elle l'étrange notion d'un autre « nous-même ». Il impose à notre esprit le mystère d'autrui, de cette présence d'un être semblable à nous et qui n'est pas nous ; d'un être avec lequel nous pouvons communiquer mais sans coïncider jamais ; d'un être dont l'intimité nous est à la fois offerte et interdite ; d'un être qui est comme un reflet, une réplique de nous-même dans laquelle nous ne pourrions pas nous introduire. Il n'est pas absurde de considérer autrui comme une sorte de double mystérieux, créant une bouleversante « réflexion » de tous nos actes. Et nous sommes pour autrui le même dédoublement stupéfiant qu'il est pour nous... Il y a une sorte de symétrie dans l'étrangeté de ces présences mutuelles... Le mystère d'autrui, c'est notre intimité ; son apparence phénoménale, c'est notre propre extériorité. En d'autres termes, autrui, c'est notre intimité qui nous devient extérieure et notre extériorité qui nous devient intime. C'est un «retournement » de nous-même dans le miroir d'un hyperespace psychologique. » (Extraits d'un texte de l'auteur, antérieur à 1941.)

Si l'on observe que les êtres ou objets qui peuplent les règnes non humains de la nature constituent eux-mêmes des miroirs, beaucoup moins clairs et parfois même fort confus, de l'existence de l'individu humain dont ils objectivent des traits plus ou moins épars, on en vient à la conclusion, assez étrange, que, sans bien s'en rendre compte, l'individu vit, pour ainsi dire, au sein d'un univers de miroirs.

Une telle conclusion apparaîtrait peut-être moins singulière si, passant sur le plan métaphysique, on admettait que tout se passe comme si l'être s'était littéralement pulvérisé en existences particulières pour parvenir, en recomposant les reflets de son indivision essentielle que lui renvoient ces existences-miroirs, à se donner en spectacle à lui-même.

15.- « *Décentration* » et notion géométrique de distance.

Il est remarquable que le sujet, parti de sa propre conscience d'exister isolément, d'être un agent autonome, en vienne à attribuer à autrui une condition équivalente à la sienne. Tout se passe comme s'il en arrivait à se dire: « Si je suis séparé d'autrui, réciproquement autrui est séparé de moi et possède une existence qui lui est propre. »

Cette manière d'envisager les choses est une conséquence du fait que la notion de séparation, c'est-à-dire de distance dans l'espace, est commutative et ne définit, ne comporte aucun sens privilégié. Si A est distant de B, B est également distant de A. Il y a réciprocity complète, équivalence. Mais la notion même de cette équivalence suppose acquise la notion générale d'espace conceptuel. Elle n'a pas de sens relativement à cet espace moteur de la pensée syncrétique dans lequel le sujet, à son propre insu, fait constamment fonction d'origine implicite absolue.

En d'autres termes, le fait que le sujet accepte que la condition d'autrui soit équivalente à la sienne entraîne la création d'un centre de perspective qui n'est plus inclus dans le sujet lui-même, mais qui survole en quelque sorte et le sujet et autrui. Pour que la création, si singulière, d'un tel centre de perspective puisse avoir lieu, il faut que soit imaginé un espace symbolique dans lequel le sujet et autrui sont localisés et inclus au même titre, dans lequel ils sont également représentés.

Et l'on voit encore par là tout ce que dans leurs extensions, dans les symétries que le sujet y introduit, la conscience d'existence isolée, le sens de séparation d'avec autrui doivent à la notion objective et technicienne de l'espace.

16.- *Egoïsme biologique spontané et conscience distinctive de soi.*

En fait, ainsi que Piaget l'a noté, la construction de l'espace conceptuel (ou technique) et le processus de décentration qui conduit le sujet à accorder à autrui un statut existentiel équivalent au sien sont étroitement interdépendants et entremêlés. Cette remarque, et les réflexions qui

précédent, font apparaître un paradoxe auquel nous voudrions un instant nous arrêter car, humainement, il présente, nous semble-t-il, un grand intérêt.

Ce paradoxe, assez singulier, pourrait s'énoncer ainsi. « La notion d'espace conceptuel ou technique, en même temps qu'elle fournit à l'égoïsme individuel de puissants moyens de formulation et d'affirmation, lui inflige, à d'autres égards, une sorte de démenti. » Ou, encore, en tenant compte des rapports entre espace et conscience distincte de soi : « La conscience distincte de soi (c'est-à-dire le sens du « moi ») est tout à la fois une expression (qui nous apparaîtra, plus tard, terriblement dangereuse), une consécration de l'égoïsme individuel et une brèche ouverte dans sa coque primitive. »

Cela ressort nettement de l'examen de l'évolution du sujet.

Au stade infantile, le sujet est « égoïste » sans en être conscient, sans même pouvoir s'en former la notion.

Dans cet « égoïsme », biologique et spontané, il n'y a pas de conscience d'autrui en tant que tel, ni de conscience authentique de soi en tant que distinct d'autrui, mais un système d'exigences qui se satisfont en utilisant brutalement tous les moyens ou matériaux disponibles, sans que soit posée la question, d'ordre moral, de justifier, de légitimer cet usage. Du fait qu'il est inconscient de lui-même, et dès lors incapable d'apprécier la nature, la qualité des actes par lesquels il s'exprime, un tel égoïsme a quelque chose d'absolu et d'impitoyable au regard de la morale adulte. Il ignore autrui et les besoins d'autrui. C'est un système de réflexes montés, un mécanisme aveugle, dépourvu de toute conscience humaine, et agencé pour survivre à tout prix.

Le sujet devient ensuite consciemment égoïste et son égoïsme conscient n'est en somme que la prise de conscience, l'objectivation, sur la base d'une formulation du concept d'autrui, de l'égoïsme instinctif, de l'égoïsme de fait qui avait été sien jusque-là.

Ainsi, tout d'abord, par son comportement effectif, l'individu s'affirme biologiquement, au mépris implicite de tous les autres. Puis, il prend conscience de la position privilégiée qu'il s'était donné spontanément et qu'il continuera de s'attribuer relativement à autrui, reconnu maintenant comme tel.

A ce moment, le problème moral de l'égoïsme se trouve clairement et, pourrait-on dire, objectivement posé: en assumant consciemment le caractère égoïste de son comportement initial spontané, le sujet se détache, en un sens, du fait objectif que cet égoïsme en actes représentait. Et il y a, dans la notion de cet égoïsme devenu conscient, une sorte d'hommage implicite rendu à l'existence et à la personne d'autrui ; une reconnaissance de l'équivalence existentielle d'autrui et du sujet. C'est-à-dire que le sujet commence à descendre de son piédestal primitif insoupçonné, à se situer au niveau de l'autre dans la même arène. Il renonce, en un sens, à des pouvoirs souverains qu'il avait prétendu congénitalement exercer, alors qu'il n'en avait pas la notion. Il se découvre des égaux qu'il tentera certes d'asservir mais qu'aucun droit, qu'aucun décret ne subordonne à sa volonté.

Si donc la notion, la conscience distincte de soi peut fournir, en fait, à l'égoïsme primitif des formules et des armes (dont nous verrons qu'elles sont

d'une efficacité redoutable) elle n'en constitue pas moins, en droit, une atteinte grave à l'inconsciente légitimité qu'il s'attribuait. Le renforçant à l'extérieur, elle introduit en lui une fissure intime. Elle est d'une nature ambiguë.

En pénétrant dans un espace dont aucun point n'est, par essence, privilégié, le sujet, par le jeu des symétries et des réciprocitys, s'est, à certains égards, identifié à autrui.

17.- En pénétrant dans l'espace, le sujet s'engage aussi dans le temps.

Nous avons vu comment le sujet conscient, en raison du sentiment tenace qu'il garde de sa liaison intime avec son corps, en vient à se former une représentation objective de lui-même, à introduire dans son propre espace intérieur une image spéculaire de son être qui lui paraît analogue aux images « directes » qu'il se forme des objets communs et soumise, au même titre qu'elles, aux conditions spatiales étudiées par l'intelligence technique.

A l'égard de cette image, qui n'est qu'une organisation de ses propres états en fonction d'informations périphériques, qu'une représentation purement intime de sa propre extériorité, le sujet adoptera cette « conduite du miroir » qui, nous pensons l'avoir montré, n'est pas loin de se confondre avec ce que Janet appelle la « conduite du portrait. » C'est dire qu'en un sens, le sujet va s'identifier à elle et avoir, en l'évoquant, le sentiment de se contempler lui-même de l'extérieur. C'est dire, également, que réalisant en elle, et par elle, une sorte de synthèse entre l'intuition immédiate de sa propre intimité et une vision spéculaire de son apparence objective, il va en faire, dans sa représentation intime des choses, le substitut de sa propre présence dans l'univers extérieur. En conséquence, toutes les conditions auxquelles cette image, dans sa vision technique du monde, lui apparaîtra soumise, seront considérées par lui comme pesant sur sa propre existence réelle. Il estimera que le sort qu'il pourra attribuer à une telle image de lui-même constituera une image valable de son propre sort.

Or, nous l'avons maintes fois souligné, ni l'espace intérieur, ni cet espace géométrique avec lequel nous pouvons ici l'identifier, ne constituent des espaces purs, où ne pourraient se manifester que les contenus de perceptions effectives et présentes, mais, ce qui est indispensable aux opérations de l'intelligence technique, des « espaces-temps », où des représentations d'objets passés, présents ou à venir sont identiquement, et même simultanément, accueillies. De tels espaces-temps, nous l'avons dit, sont tout à la fois les produits et les fiefs des notions de causalité et de temps-durée. Tout ce qui existe en eux est soumis à l'empire de ces notions inséparables.

Il suit de là, et des considérations précédentes, qu'en se faisant pénétrer lui-même, en imagination, dans son propre espace intérieur, c'est-à-dire en réalisant une sorte de projection spatiale intime de sa conscience d'existence séparée, le sujet conscient va se situer du même coup dans le temps-durée des techniciens et des chronologistes. En se percevant dans l'espace, il va, *ipso facto*, s'envelopper dans le temps et donc se trouver pris, une fois de plus, dans les rêts tendus par l'intelligence technique.

Il va entrer lui-même dans cette vision en durée qu'il avait adoptée à l'égard des objets communs. Il va s'attribuer une continuité dans le temps et un devenir. Il aura un passé, un présent et un avenir. Une histoire. La causalité reliera les moments successifs de son existence. Il vivra dans la conscience et l'obsession du temps spatialisé¹.

L'arsenal, logique et matériel, des instruments de prévision forgés par l'intelligence technique, qui lui donnait une certaine prise sur l'avenir des choses, va maintenant lui donner une prise analogue sur son propre avenir, en tant que, par l'intermédiaire de l'image qu'il se fait de lui-même, il se conçoit comme une chose parmi les choses. Tout ce qui, dans son anticipation, dans son extrapolation «linéaires» du devenir du monde², lui apparaîtra susceptible d'affecter cette image spatio-temporelle de son être, il le ressentira comme destiné à affecter à plus ou moins brève échéance, son être même.

Ainsi, pour le meilleur et pour le pire, il se sentira jeté lui-même, bon gré mal gré, dans le système de prévision qu'en vertu d'une impérieuse nécessité technique, il avait dû construire à l'intention des choses. Sa pré-connaissance, en maintes occasions douloureuse ou terrifiante, de certains éléments de son propre avenir sera, dans l'ordre intime, l'inévitable rançon de ses triomphes extérieurs³.

¹ « Débordant le cercle de ce présent où s'enferme l'action instinctive [la conscience] pénètre dans une durée ouverte à ses projets comme à ses regrets, et s'aperçoit elle-même ainsi qu'un lien vivant entre un passé et un futur sans bornes. Dés lors, son présent n'est plus qu'un point ou une paroi sans épaisseur, glissant, d'un mouvement irréversible et incoercible sur l'axe infini de cette durée qui, pénétrée par elle, la pénètre en retour. Sur ce même axe, le long duquel elle s'est elle-même étendue, la vie individuelle prend la forme d'un segment dérisoire, limité, en arrière, par la naissance et, en avant, par la mort.

« Ainsi s'est effectué le passage de l'univers de la conscience pratiquement instantanée à celui de la soi-conscience, qui est conscience de durée. Désormais, quelles que pourront être ses évasions imaginaires, la conscience restera littéralement empalée par cet axe implacable, tant du moins qu'elle ne sera pas parvenue à transcender effectivement sa propre représentation d'elle-même. » (Extrait d'un texte de l'auteur paru dans le n° 7 de la *Revue Palladienne*, p. 380.)

² Cette anticipation n'est pas, en effet, une saisie, prophétique et intuitive, d'un avenir « naturel » préformé, et qui, tenu en réserve, pour ainsi dire, dans les limbes du temps, attendrait l'heure de sa manifestation en tant que présent sensoriel. Elle n'est qu'une reprojction en avant, par un acte intellectuel, des résultats du passé.

³ Signalant, toujours dans le texte paru au n° 7 de la *Revue Palladienne*, le rôle capital de l'invention dans l'évolution et le destin planétaire de l'humanité, nous ajoutions :

« Mais l'invention est inconcevable sans une certaine saisie du futur et cette saisie ne peut être limitée au domaine purement technique. En conséquence, dire que l'individu est capable d'inventer, c'est dire, du même coup, qu'il est

18.- *Autrui est, dans le temps, le même miroir qu'il était dans l'espace.*

Pour le sujet conscient, autrui paraît jouer dans l'ordre temporel, un rôle encore plus important que dans l'ordre spatial, bien qu'en fait il ne soit un témoin de l'histoire du sujet que parce qu'il est un témoin de son apparence objective. La raison en est que la mémoire du sujet comporte d'étranges lacunes.

Pour moi-même, mon commencement est un mystère insondable. Je n'ai aucun souvenir d'une apparition, d'une émergence soudaine de ma conscience; d'un moment d'être, radicalement premier, qui, succédant au néant, se sentirait surgir et, dès son aurore, prendrait conscience de sa manifeste nouveauté. Si je pouvais avoir un tel souvenir, c'est qu'à mon premier souffle, j'aurais déjà eu le sentiment, qui ne se formera que beaucoup plus tard, de mon existence distincte et personnelle.

Mais, pour autrui, je suis un objet dont le commencement visible peut être daté, peut s'inscrire à sa place dans ce que l'on a appelé les « cadres sociaux de la mémoire ». Cet objet a donc une « naissance », il passe par des transformations, il devient.

De ce devenir qu'il m'attribue, autrui, par le truchement toujours du langage, va chercher à m'en imposer la notion ; tout comme il s'était efforcé, par le même moyen, de me convaincre de ma réalité d'objet.

Le parallèle va d'ailleurs se poursuivre, car autrui est aussi en devenir, et sa condition va m'apparaître, à ce nouvel égard, comme l'objectivation de la mienne.

Il faut se souvenir ici qu'autrui est un être collectif et que son âge est nombreux.

Je trouverai donc, dans la collection des « autrui » des individus qui m'apparaîtront comme de vivantes illustrations, approximatives et exemplaires, de ce que j'ai été, de ce que je suis et de ce que je serai.

C'est une application psychologiquement très importante, puisqu'elle me rend possible une vision anticipée de mon avenir, de cette équivalence entre multiplicité dans l'espace et unité dans le temps dont nous avons dit qu'elle constituait une sorte de charnière logique entre les notions d'espace et de temps.

capable de prévoir et que, désormais, son présent va porter les fardeaux accablants de l'avenir et de la mort. C'est dire qu'il va subir la permanente obsession de toutes les menaces, réelles ou imaginaires, qui se dessinent, au regard d'une science toujours faillible, sur l'écran du futur.

« Ainsi, l'invention, arme prodigieuse aux mains de l'humanité, aura pour rançon et revers l'étranglement du présent par les angoisses de l'avenir à subir et de l'avenir à choisir. L'ombre de la mort sera suspendue sur la vie et l'homme ne connaîtra plus « cette immortalité de la brute qui ne sait pas qu'elle doit mourir. »

Dans le temps comme dans l'espace, nous voyons se manifester une influence d'autrui qui ne résulte pas seulement de ses actions délibérées et intentionnelles mais encore de sa présence simple. Le miroir qu'il représente à l'égard du sujet comporte, ici encore, deux faces inséparables : une face active et une face passive.

En définitive, c'est aussi bien par la pression et le témoignage incessant d'autrui que par la conscience directe qu'il a de ses transformations propres que le sujet se saisit comme un objet en devenir, se sent engagé dans un processus temporel.

Mais, de toute évidence, il ne peut se sentir engagé dans le temps que parce qu'il a pu, sortant des cercles de l'existence instantanée, s'en forger la notion. Et nous savons que s'il n'avait pu s'élever à cette notion, les créations techniques extraordinaires auxquelles est parvenu l'être humain auraient été irréalisables et impossibles.

19.- Les énormes conséquences de l'insertion consciente du sujet dans le temps seront, pour une part, étudiées ultérieurement.

Plus encore peut-être que le fait qu'il soit parvenu à une conscience spatiale de lui-même, le fait que l'être humain se soit trouvé, en conséquence, entraîné dans le temps, au même titre que les êtres naturels, ou que les créatures artificielles qu'il est parvenu à produire, constitue un événement inouï, aux conséquences démesurées.

Nous n'examinerons toutefois pas ici tous les aspects de cet événement.

D'abord, parce que nous nous sommes déjà longuement étendu sur la profonde opposition qui existe entre deux « visions » des choses dont l'une est enfermée dans l'instant et dont l'autre embrasse une durée infinie peuplée d'objets ou d'êtres en devenir.

Ensuite, parce qu'en traitant, ultérieurement, du « processus du moi », nous aurons l'occasion de dégager et de souligner maints effets importants, et même dramatiques, de cette inclusion de la conscience individuelle dans le temps des techniciens et des chronologistes.

Nous nous bornerons, pour l'heure, à indiquer quels enrichissements conceptuels va subir l'image que le sujet se forme de lui-même, et comment vont surgir les notions de choix, de valeur, de liberté et de responsabilité, à partir du moment où le sujet devient capable de se localiser dans l'espace-temps et de prévoir ce que seront pour lui-même, à plus ou moins brève échéance, les résultats de ses actes présents.

20.- Retour en arrière - Enrichissements conceptuels de l'image subjective résultant de l'insertion consciente du sujet, dans l'espace.

Avant de parler des enrichissements conceptuels de l'image du sujet qui sont provoquées par l'engagement de ce dernier dans le temps, nous ferons un bref retour en arrière pour évoquer ceux auxquels avait déjà donné lieu l'insertion consciente dans l'espace de ce même sujet.

Une fois parvenu à attribuer à son corps propre une existence dans l'espace, et donc à l'assimiler sur ce point aux objets communs, le sujet va faire entrer dans la description qu'il s'en fera, tous les concepts que l'intelligence technique utilise pour décrire et caractériser, géométriquement et physiquement, les objets communs : dimensions, surface, volume, densité, masse, couleur, température, etc.¹

Dès lors, subissant en cela le sort de ces objets communs, l'image sensible que le sujet s'était formée de ce corps (et donc de lui-même, en tant qu'il a conscience de ne pouvoir en être séparé) va se surcharger de notions intellectuelles, s'entourer d'un halo de précisions et de significations techniques.

Le contour, par exemple, de cette image ne sera plus seulement fait des réminiscences de contrastes d'impressions sensorielles relatives à des champs différemment colorés ou différemment éclairés. Ce sera, aussi, une ligne géométrique fermée, ayant une longueur, c'est-à-dire une mesure, et présentant des régions d'inégale courbure ou même, éventuellement, de courbure nulle. Cette ligne dessine une figure, une «forme», susceptibles de s'apparenter ou de s'opposer à d'autres formes et pouvant recevoir des qualifications esthétiques. Elle constitue, en outre, le profil d'une surface qui, elle-même, enveloppe un volume. On peut donc lui faire correspondre, en droit sinon en fait, une fonction analytique dont elle représente la traduction graphique.

De même, la couleur de telle ou telle région de cette image ne présentera pas seulement un caractère sensible. Elle aura un nom, entrera dans une classification et sera susceptible d'une localisation spectrale approximative. Si le sujet est physicien, il lui assignera, à quelques centaines d'angströms près, une longueur d'onde ; en même temps qu'il pourra s'efforcer d'en définir la brillance, la saturation, etc...

En conséquence, bien que conservant, à certains égards, un caractère sensible immédiat, dû aux éléments plastiques dont, à l'origine, elle était surtout constituée, cette image va se trouver contaminée de références techniques qui lui confèrent, simultanément, un caractère conceptuel.

On peut donc dire que, tout en subsistant, les éléments sensoriels primitifs de cette image vont subir une sorte de « conceptualisation ». Et cette conceptualisation sera définitive et irrémédiable, car, si l'on peut en faire momentanément abstraction, et revenir de la sorte à une considération naïve ou poétique de l'image subjective (comme d'ailleurs d'un objet quelconque), on ne saurait l'éliminer toujours.

Or, nous l'avons vu, c'est le propre de toute connaissance par concepts d'être relative, puisque les concepts n'existent que les uns par les autres et constituent les noeuds d'un réseau de rapports qui se trouve superposé aux présences sensibles et ne cesse de se refermer sur lui-même.

¹ Certains de ces concepts ont trait à des grandeurs qui échappent à la perception directe, à l'observation immédiate, et ne peuvent être mesurées qu'en terme d'opérations compliquées.

Si donc l'image du sujet, réduite à ses données plastiques, pouvait constituer une sorte d'absolu sensoriel, sa conceptualisation par l'intelligence technique va l'entraîner dans un univers de relativité¹.

En même temps qu'elle va la faire apparaître comme une synthèse de constituants divers dont chacun, possédant un nom et une définition, entre dans celle des catégories intellectuelles qui correspond à sa nature.

C'est dire que, par la conceptualisation de l'image qu'il se fait de lui-même en tant que «corps-objet», le sujet va se trouver intégré dans le système entier des classifications générales établies par l'intelligence technique, à l'intention des objets matériels intervenant dans ses fabrications.

C'est dire aussi que l'essentiel de son apparence physique va devenir susceptible d'une description, d'une caractérisation verbales.

Il est à peine besoin d'ajouter que cette intégration généralisée de l'individu dans les cadres de la pensée technique s'effectuera encore, pour une large part, avec le secours et sous la pression d'autrui, lequel ne peut manquer de tendre à spécifier, et donc du même coup à classer, l'objet qu'est, dans son espace (et, plus généralement, dans son système d'appréhension des choses), l'individu considéré.

21.- Enrichissements conceptuels de l'image subjective dus à l'insertion consciente du sujet dans le temps.

Nous venons de voir l'image du sujet s'enrichir d'éléments conceptuels, par l'addition desquels son caractère même se trouve, en définitive, profondément altéré.

L'enrichissement que nous avons observé était surtout relatif à l'aspect spatial de cette image, encore que la notion de temps intervenait, directement ou indirectement, dans la définition ou les méthodes de mesure expérimentales de certaines grandeurs ou spécifications physiques auxquelles nous avons fait allusion.

Refermant la parenthèse que nous avons ouverte, et revenant à la considération du temps, nous allons maintenant assister à un nouvel enrichissement conceptuel de l'image subjective.

¹ Dans la conscience infantile pré-réflexive, ou dans la conscience animale, un objet perçu n'était visuellement qu'une tache colorée qui ne se trouvait ni expressément distinguée des taches voisines comprises dans le champ de perception, ni expressément reliée, en conséquence, à aucune d'entre elles. Et parce qu'elle était l'objet d'un intérêt total, hypnotique, elle constituait une sorte de fait pur, de présence absolue.

Mais, sitôt qu'abstraite du fond par un acte intellectuel, cette tache devient surface, et prend un contour, dans cet espace conceptuel où, comme l'a noté Bachelard, point, ligne, surface et volume n'ont de sens que les uns par les autres, elle perd instantanément ce caractère de fait pur et se trouve précipitée dans des rapports.

Cet enrichissement, qui est complémentaire de celui que nous venons de décrire, résulte de l'insertion consciente du sujet dans ce temps spatialisé des techniciens et des chronologistes dont il est parvenu à se forger la notion et dont il a acquis la maîtrise.

22.- Organisation des réactions en «conduites»
- Signification des conduites - Caractérisation des conduites.

Sitôt que le sujet devient capable de se représenter simultanément ses réactions physiques ou intellectuelles successives, il peut observer qu'elles se groupent en chaînes caractéristiques, en séries distinctes dans chacune desquelles le déclenchement d'une certaine réaction initiale entraîne automatiquement, et de proche en proche, celui des réactions consécutives, jusqu'à ce que surgisse une réaction qui, du fait qu'elle n'en déclenche plus aucune autre, représente le terme de la série.

De ces séries, qui peuvent différer entre elles soit par la nature soit par l'ordre de succession des réactions qui les composent, nous dirons, indifféremment, qu'elles constituent des «actes » ou (en faisant un emprunt au vocabulaire de Janet) des « conduites », ce dernier mot étant pris, sauf indication contraire, dans un sens non pas moral ou social mais psychologique.

Le déclenchement, puis le déroulement intégral de l'une quelconque de ces conduites, s'accompagnent de transformations, de « changements », internes ou externes, qui font passer le sujet d'une certaine condition initiale à une certaine condition finale, laquelle représente, tout à la fois, le terme du déroulement mélodique des réactions incluses dans cette conduite et la « fin » visée par elle, le résultat qu'elle tendait à produire.

Condition initiale et condition finale sont toutes deux « significatives », c'est-à-dire que chacune présente une « signification » qui s'exprime par un concept défini.

Ce concept est celui d'une certaine « situation », d'un certain rapport entre le sujet et le milieu (ou entre les éléments constitutifs du sujet), qui est propre, soit à faire entrer en activité des tendances de ce sujet, et donc à déclencher de sa part des réactions motrices ou intellectuelles ; soit, au contraire, à remettre en sommeil ces tendances, et donc à faire cesser des réactions en cours.

Il s'ensuit que, du fait qu'elle est provoquée par une condition significative, toute conduite constitue l'expression motrice ou intellectuelle d'une tendance. Dès lors, les tendances et, plus généralement, tous les états affectifs ou émotifs qui en dérivent, peuvent être, à la fois, révélés et représentés par des conduites spécifiques.

Les conditions initiale et finale s'exprimant par des concepts définis, le passage de l'une à l'autre, le « changement » qui les relie, s'exprimera aussi par un concept défini (c'est-à-dire possédera lui-même une « signification »), puisque le rapport de deux concepts est encore un concept.

En définitive, une conduite particulière pourra être caractérisée soit par le type de structure fonctionnelle, d'organisation dynamique qui lui est propre,

soit par la nature des changements qu'entraîne son exécution, c'est-à-dire par sa « signification », laquelle renvoie à un concept.

Etant ainsi complètement caractérisée, rattachée à un ou des concepts précis, cette conduite pourra être désignée par une dénomination spécifique.

Dès lors, par analyse et comparaison de leurs structures et de leurs significations respectives, les conduites, repérées par leurs désignations conventionnelles, pourront être classées en catégories diverses.

Certaines conduites correspondent à l'accomplissement de fonctions physiologiques indispensables à l'équilibre, à la survie organique de l'individu ou de l'espèce. D'autres, manuelles ou intellectuelles, sont d'ordre technique et constituent des actes de production destinés à procurer à l'individu, directement ou par voie d'échange, les aliments ou les objets dont il a besoin. D'autres encore ont trait aux rapports affectifs, économiques, culturels ou sociaux que le sujet entretient avec ses semblables, rapports dans la notion desquels des objets peuvent intervenir¹. Presque toutes ces conduites sont plus ou moins coutumières et se répètent périodiquement, sinon quotidiennement, en restant à peu près identiques à elles-mêmes. Mais certaines d'entre elles, délibérément orientées vers des objectifs spéciaux et lointains, se modifient graduellement.

23.- Qualification conceptuelle du sujet à partir des conduites qui lui sont propres.

En tant qu'une conduite sera propre à un sujet, le concept spécifiquement associé à cette conduite entrera dans la définition de ce sujet², servira à le caractériser, à le « qualifier ». D'abord au regard d'autrui, puis à son propre regard, après qu'il se sera contemplé, de gré ou de force, dans le miroir d'autrui.

Il s'ensuit qu'à l'instigation d'autrui, la pénétration consciente du sujet dans ce temps spatialisé où ses réactions s'organisent en conduites significatives, va déterminer un nouvel enrichissement conceptuel de l'image que ce sujet se faisait jusqu'alors de lui-même.

Cette image va se charger: d' « intentions », qui s'expriment par des conduites et renvoient à des « fins » poursuivies; d'aptitudes physiques ou intellectuelles ; de dispositions morales ; de fonctions et de prérogatives techniques, économiques, culturelles ou sociales. Elle se verra, en même temps, attribuer des caractères ou des états affectifs dont les concepts seront liés à ceux des conduites qui, nous l'avons vu, les révèlent et les représentent.

¹ Par exemple, un rapport de possession entre un individu et un objet, rapport qui est d'essence sociale, se traduit par le fait que cet individu peut adopter à l'égard de cet objet des conduites que ses semblables s'interdisent, et qui prennent ainsi un caractère exclusif.

² Le concept d'une conduite qui n'est pas propre au sujet pourra entrer aussi, mais négativement, dans la définition du sujet, lequel sera caractérisé comme inapte ou réfractaire à cette conduite.

Tous ces nouveaux éléments de définition du sujet, tous ces traits supplémentaires ajoutés à son image sensible, déjà enrichie de significations spatiales et physiques d'ordre statique¹ se réfèrent à des actes, c'est-à-dire à des mouvements organisés, et sont, en conséquence, d'ordre dynamique.

Au même titre que les éléments d'ordre statique, ils manifestent un caractère de relativité qui est inhérent à leur nature conceptuelle².

24.- Cette qualification conduit à une classification des individus qui est la reproduction, dans l'ordre humain, de la classification technique des choses.

La possibilité de caractériser, et donc de classer en catégories, les conduites humaines ne fournit pas seulement au sujet des éléments additionnels de définition de soi, elle permet en outre de lui assigner une place précise dans un système de classification où les individus se trouvent répartis en fonction de leurs conduites coutumières respectives, et de tout ce que ces conduites révèlent de leurs aptitudes, de leurs dispositions intimes ou extérieures, de leur condition et de leurs fonctions sociales.

Si l'on se souvient qu'il était déjà devenu possible de classer le sujet d'après ses caractéristiques physiques et biologiques d'ordre « statique », on peut voir que, moyennant une synthèse des deux systèmes statique et dynamique de classification, le sujet pourra, en fonction tout à la fois de ses traits corporels et de son comportement usuel, être complètement désigné et se voir attribuer (c'est-à-dire aussi, par voie de conséquence, s'attribuer à lui-même) une position unique et spécifique sur l'échiquier total des concepts applicables aux individus humains à un moment historique donné.

C'est dire que, tout comme un objet naturel ou fabriqué, tout comme une espèce chimique, il sera, au jugement d'autrui et donc à son jugement propre, objectivement défini et du même coup classé (les deux opérations étant corrélatives et inséparables), d'après ses particularités physiques et l'ensemble de ses réactions.

Ainsi, après avoir consciemment pénétré dans les deux catégories fondamentales : le temps et l'espace, le sujet va pénétrer, de proche en proche, par une sorte d'entraînement logique et inévitable, dans toutes celles qui en dérivent et dont la pensée catégorielle fait usage pour parfaire la définition et la classification des choses.

Il nous avait fallu, dans l'ordre technique, doter le sujet de la faculté d'analyser et de classer les objets ou les événements.

¹ Il est aujourd'hui bien difficile d'établir en physique une ligne de démarcation entre ce qui est statique et ce qui est dynamique. Nous prenons ici le terme « statique » au sens que lui attribuait la mécanique classique.

² Prise en soi, c'est-à-dire dépouillée de tout élément réflexif, réduite à sa réalité sensori-motrice, une réaction à quelque chose d'absolu, c'est une sorte de déclenchement pur. Mais le concept de cette réaction, qui ne peut être formé que lorsque le sujet se détache de son geste et le situe dans un univers d'actions et de choses, présente un caractère inévitablement relatif.

Nous retrouvons maintenant, dans l'ordre des conduites humaines, un équivalent de cette aptitude. Devenu capable de survoler en imagination ses réactions motrices ou intellectuelles, et de prendre une vue d'ensemble de leurs aspects successifs, le sujet se met à analyser ses propres conduites, à en observer les caractères, les modalités et, par le groupement de ces conduites en familles homogènes et distinctes, à les faire entrer, et à pénétrer lui-même à leur suite, dans un système général de classification. Tout ce processus de spécification des conduites humaines, met en jeu exactement les mêmes fonctions : analytique, synthétique, logique et classificatrice, que nous avons déjà vues à l'oeuvre dans la réalisation des instruments artificiels et que nous avons groupées sous le nom d'intelligence technique. Nous voyons de la sorte que l'individu, cédant à une espèce de fatalité logique, en vient à s'appliquer à lui-même, c'est-à-dire à l'objet qu'il est devenu à son propre jugement, toutes les méthodes de spécification qu'il avait forgées à l'intention des objets naturels ou des produits de son industrie.

25.- L'espace des modèles de condition ou de conduite.

De même qu'il y avait, dans l'ordre technique, un espace des possibles, qui n'était autre que l'espace des projets, il y aura, dans l'ordre moral ou psychologique, un espace des possibles, qui est l'espace des modèles de condition ou de conduite.

Dans cet espace, l'individu ne forgera plus des projets de structures matérielles, d'instruments artificiels, mais des projets de lui-même. Il imaginera des conditions ou des conduites que, par le moyen d'autres conduites qui seront à mettre en oeuvre sur-le-champ et qui constitueront en quelque sorte des « conduites d'approche », il essaiera d'atteindre ou s'efforcera de se donner.

La similitude se poursuit donc entre les traitements que l'individu réserve aux objets et ceux qu'il se réserve à lui-même.

Sa conception de son être propre et de son devenir s'est étrangement calquée sur sa conception technique des choses. A beaucoup d'égards, il se considère, sinon comme un objet à produire- il existe déjà, en un sens, comme objet naturel organisé - du moins comme un objet à perfectionner et il est sans cesse occupé à en établir des modèles préalables, qu'il espère satisfaisants et auxquels il s'efforcera de le rendre identique. Ses morales conventionnelles ne sont, à y regarder de près, que des recettes de fabrication de soi, et elles n'ont même pas souci de déguiser, de dissimuler leur caractère industriel.

26.- Dans l'espace-temps, les conduites constituent des trajectoires.

Une conduite quelconque dessine, dans l'espace-temps, par association cinématique des gestes, des réactions élémentaires qui la forment, une trajectoire idéale, à laquelle on peut faire correspondre un schème caractéristique.

L'origine et l'extrémité de cette trajectoire idéale sont, respectivement, en rapport avec ce que nous avons appelé, plus haut, les conditions initiale et finale relatives à la conduite envisagée.

Or, ces conditions sont caractérisées chacune par une certaine constellation significative de circonstances externes et d'états internes simultanés.

Cette constellation est désignée par un repère chronologique. Elle possède, en outre, un centre de perspective qui n'est autre que le sujet lui-même et qui peut, en conséquence, être localisé dans l'espace. On peut donc lui faire correspondre et, par là, faire correspondre à la condition qu'elle représente, un certain point que nous dirons « conditionnel » ou « circonstanciel » de l'espace-temps.

En sorte que la trajectoire idéale, la trajectoire schématique dessinée par la conduite en question nous apparaîtra comme reliant, dans l'espace-temps, un système de trajectoires tendues entre des points circonstanciels (les relativistes diraient, avec Minkowski : entre des « points d'Univers »), ces trajectoires différant entre elles soit par leur tracé géométrique (ou plutôt hypergéométrique) soit par la nature des points circonstanciels qui leur servent d'origines et d'extrémités.

27.- L'alternative.

Entre son point circonstanciel présent et un but qu'il poursuit consciemment - et qu'il localise, dans son espace intérieur, en un point du futur - le sujet, différant provisoirement toute réponse consciente aux stimuli qui proviennent de son entourage immédiat, pourra, en général, imaginer plusieurs voies d'accès simultanées où il lui paraîtra « également possible » de s'engager, plusieurs trajectoires idéales représentant chacune, schématiquement, une certaine «conduite d'approche » réalisable. Et il s'agira pour lui de découvrir, au sein de cette vision intérieure qu'il s'est forgée de l'avenir probable du monde et de son propre avenir possible, le schéma le plus satisfaisant, la trajectoire la plus courte, c'est-à-dire la plus «économique », celle qui lui permettra d'atteindre avec un minimum d'efforts le but désiré¹.

Ainsi donc, dans sa représentation de l'espace-temps (qui n'est, dans le cas le plus général, qu'une représentation tri-dimensionnelle d'actions ou d'événements datés), son point circonstanciel présent lui apparaîtra comme une sorte de plaque tournante ou de point d'aiguillage, d'où partiraient des voies initialement divergentes mais susceptibles de converger ensuite vers l'objectif qu'il s'est assigné.

Ces voies, qu'il observe à la lumière de son expérience passée, ne sont pas jugées par lui également praticables, « équivalentes », et aucune impulsion

¹ Les mathématiciens diraient que cette trajectoire privilégiée représente un extremum.

irrésistible ne le contraignant à se précipiter instantanément dans l'une d'elles (c'est ce qui lui donne le sentiment qu'elles sont également « possibles », qu'aucune ne lui est « fatalement » imposée), un problème d'orientation touchant son action immédiate ou proche, un problème de « choix », entre ces voies simultanément offertes à ses « libres » initiatives, se posera pour lui ; problème qu'il s'efforcera de résoudre en recherchant laquelle de ces voies présente pour lui-même, autant qu'il en puisse juger¹, la plus grande « valeur » et doit, en conséquence, être préférée à toute autre, adoptée exclusivement.

28.- Surgissement et signification de la valeur.

Nous voyons ici surgir (surgissement déjà annoncé et dénoncé par l'emploi des termes « économique », « équivalentes » et « minimum » auquel nous avons spontanément recouru) la notion de la « valeur » d'un acte, c'est-à-dire de son aptitude plus ou moins grande à satisfaire les besoins individuels.

Qu'elle soit économique ou psychologique, la « valeur » est toujours, en effet, une mesure du caractère désirable des actes, des conditions ou des choses. Dire qu'une chose a de la valeur pour moi, c'est dire que, répondant à un désir que j'éprouve, elle est digne des efforts que je consentirais à faire pour l'atteindre. Et la hiérarchie dans les valeurs correspond à une hiérarchie dans les degrés d'urgence qu'il convient d'attribuer aux efforts visant les conduites, les conditions ou les choses auxquelles ces valeurs sont conférées².

C'est parce qu'il poursuit des fins que l'individu leur octroie des valeurs qui expriment et mesurent son désir de les atteindre. Mais, s'il poursuit des fins, c'est parce qu'il éprouve, dans le présent, le sentiment d'un manque, d'une incomplétude, d'un écart entre ce qu'il est et ce qu'il voudrait être.

Et un tel sentiment n'est que la prise de conscience d'une tendance dont la réalisation immédiate et spécifique est impossible, d'une tendance qui ne peut trouver dans l'instant d'expression motrice ou intellectuelle authentique.

¹ Deux facteurs s'opposent à une claire position du problème. D'une part, plus l'objectif poursuivi est distant et plus, en général, quelque ardeur que mette le sujet à le poursuivre, ses contours sont flous, sa définition défectueuse ; en sorte que les voies d'accès susceptibles d'y conduire ne peuvent plus être tracées avec certitude ni précision. D'autre part, ni l'avenir éloigné du monde, ni les possibilités futures du sujet (qui dépendent généralement en quelque mesure de cet avenir) ne sont connaissables en toute rigueur. On ne peut que les conjecturer, à partir d'indications toujours partielles, souvent partiales et, de toute manière, insuffisantes. Le coefficient même de probabilité qu'on peut leur attribuer demeure incertain.

² L'individu peut aussi accorder des valeurs à des conditions qu'il a déjà atteintes. Ces valeurs traduisent le sentiment qu'il a que, si ces conditions lui étaient retirées, il serait tenaillé par le désir de les retrouver et devrait se mettre ou se remettre à les poursuivre.

L'énergie affectée à cette tendance, et qui n'a provisoirement pas d'issue, est ressentie par le sujet comme une tension interne génératrice d'une attente : l'attente de circonstances résolutoires plus ou moins lointaines. Ce sont ces circonstances qui sont prises par l'individu comme terme de son action prochaine et situées par lui, non plus, comme la proie offerte aux réflexes de l'animal, dans l'espace sensori-moteur, mais dans le futur de l'espace-temps conceptuel.

Chez un tel individu, qui se situe lui-même dans un « espace-temps-causalité » dont il a l'usage, et où la prévision, la préfiguration sensible ou symbolique d'événements à venir sont possibles, le but de l'action à entreprendre n'est plus, en général, nous l'avons noté, un objet réel, inclus dans le champ actuel de perception, mais une condition d'être, souvent très distante dans le temps, sinon dans l'espace, et qui, présumée propre à satisfaire des besoins présentement ressentis, est conçue en imagination.

Cette condition d'être peut présenter un caractère partiel et provisoire, et constituer dès lors bien moins une fin véritable et ultime qu'un moyen en vue d'une fin plus haute, d'une fin unique et suprême, encore plus éloignée dans le temps, et qui correspondrait à la satisfaction absolue et définitive, à la perfection (c'est-à-dire, selon l'étymologie, à l'achèvement) de l'individu.

La valeur n'étant que le relief dont le désir est le moule et le creux, le positif exigé par sa négative nature, la condition correspondant à cette fin suprême, objet du plus profond, du plus permanent désir de l'individu, se voit attribuer une suprême valeur, une valeur qui est au principe de toutes les autres.

Les valeurs conférées aux êtres ou aux choses dont dépend cette condition et, par voie de conséquence, aux conduites susceptibles d'assurer la possession, le contrôle de ces êtres ou de ces choses (ce que nous avons appelé les « conduites d'approche »), n'existent qu'à titre second et dérivé: elles résultent d'une sorte de transfert de la valeur propre et fondamentale de cette condition sur les moyens qui peuvent concourir à sa réalisation.

La subordination originelle des valeurs prêtées aux conduites, aux êtres ou aux choses, à celle attribuée à une condition individuelle suprême, conduit à la notion d'une hiérarchie, d'une « échelle » des valeurs dont les barreaux, d'autant plus élevés en général que la réalisation des conditions qu'ils représentent apparaît plus éloignée dans le temps, s'étagent non dans l'espace mais dans la durée.

29.- Le sujet est à la source de toute «valorisation». Intervention d'autrui, en tant que miroir de la valeur.

Qu'il s'agisse de conditions, de conduites, d'êtres ou de choses, c'est toujours en fonction de ses tendances, de ses besoins, que l'individu attribue des valeurs. Il est donc la source implicite ou explicite, consciente ou inconsciente, de toute valeur¹, y compris celle qu'il se confère à lui-même ou

¹ Plus précisément : de toute « valorisation », le terme « valeurs » ayant servi, comme nous le disons plus loin, à désigner des notions idéales auxquelles on a traditionnellement attribué des valeurs éminentes.

qu'il accorde aux « valeurs » d'autrui, c'est-à-dire aux conduites, conditions ou choses dont autrui s'efforce de le persuader qu'elles présentent une valeur.

Si l'individu est valeur pour lui-même, c'est, à bien des égards, parce qu'il est valeur pour autrui.

Il voudrait être sa propre fin, c'est-à-dire la fin exclusive de ses propres actes, de ses propres efforts, mais, au regard d'autrui, et relativement aux fins que ce dernier poursuit, il est obstacle ou moyen, il présente, positivement ou négativement, un caractère instrumental. Et donc une valeur.

De cette valeur, autrui lui transmettra et même, dans une certaine mesure, lui imposera la notion, tant par l'inévitable intermédiaire du langage que par les attitudes qu'il adoptera à son égard.

Ainsi, à l'école d'autrui, et en fonction des normes idéales que ce dernier lui proposera et s'efforcera de lui faire admettre, il apprendra à s'apprécier lui-même, à porter sur soi des jugements de valeur, à comparer ce qu'il est à ce qu'il voudrait être (et qui se confond bien souvent avec ce qu'autrui, singulièrement ou collectivement, voudrait qu'il fût). Il se situera du même coup sur cette échelle de valeurs dont le sommet, nous l'avons dit, représente sa propre perfection, telle qu'il peut la concevoir, c'est-à-dire, pour une part, telle qu'autrui le pousse à la concevoir.

La notion, d'ailleurs fort instable, que l'individu possède de sa propre valeur résulte donc, dans une large mesure, du fait primordial, dont nous avons déjà souligné l'importance, qu'il apparaît comme un objet dans l'espace sensori-moteur et donc dans l'espace conceptuel d'autrui. Mais cette notion se trouvera reportée sur l'image que l'individu se forme de lui-même dans son propre espace intérieur : elle entrera dans la description conceptuelle de cette image, s'ajoutera à sa donnée simple en tant qu'attribut, contribuera à la caractériser.

Nous voyons se généraliser la fonction spéculaire d'autrui. Il nous était apparu comme un miroir du sujet dans l'espace, puis dans le temps. Il le reflète maintenant dans l'univers des valeurs.

30.- C'est de l'alternative que surgissent les notions et problèmes de liberté et de responsabilité.

Le problème du choix, créé par l'engagement du sujet dans le temps (ou, plus exactement, dans cet « espace-temps » des techniciens où peut intervenir une sorte d'extrapolation des conduites passées en direction du futur, qui rend possible une prévision, une pré-imagination des résultats que peut entraîner l'adoption ou la perpétuation de ces conduites) n'évoque pas seulement la notion de valeur, il soulève aussi un problème vaste et qui, en dépit des efforts séculaires entrepris pour l'élucider, reste, à notre sens¹,

¹ Cf., dans le n° 3 de la *Revue Palladienne*, notre article : « Sur la conception sartrienne de la liberté ».

Ainsi que nous l'avons écrit, à la page 171 du n° de juin-juillet 1946 de la revue belge *Spiritualité*, la seule liberté qui corresponde à une notion directe, à un sentiment vécu, et que nous tenions pour expérimentalement vérifiable

confus: le problème de la liberté. Les notions de valeur et de liberté sont du reste étroitement nouées dans la notion même de choix, où la valeur apparaît comme la boussole de la liberté.

Nous avons dit que le problème du choix se posait au moment où l'individu, anticipant ses « possibles », se trouvait, en imagination, devant des voies qui lui paraissaient simultanément offertes à ses « libres » initiatives. Rien ne lui imposant, en apparence, de prendre l'une plutôt que l'autre, il a conscience de lui-même comme d'une liberté qui, n'étant poussée à aucun acte précis, peut accomplir n'importe quel acte à son gré, et accomplira, finalement, celui qui, dans la balance de la valeur, lui paraîtra peser le plus lourd, mériter le plus de considération. Et même après avoir pris parti, et accompli en effet l'acte défini par cette option, il restera convaincu qu'il aurait aussi bien pu en accomplir un autre.

Il en restera convaincu... mais sa conviction pourra devenir parfois hésitante. Il lui arrivera de se demander si sa liberté d'agir était bien réelle, s'il avait effectivement le libre choix entre les conduites qui se présentaient à son esprit comme également possibles, si l'espèce de délibération à laquelle il avait procédé n'était pas une comédie qu'il se jouait à lui-même, si les valeurs finalement attribuées par lui à ces diverses conduites possibles, après d'apparents flottements, n'étaient pas simplement destinées à légitimer, à entériner, au regard de sa conscience, une décision qui, dans les profondeurs de son être, était déjà prise et présentait un caractère inéluctable.

Dès lors qu'il pourra se poser de telles questions, il se trouvera aux prises non seulement avec le problème de la liberté mais aussi avec celui de sa responsabilité personnelle :

Dans quelle mesure l'entité consciente à laquelle il s'identifie, et qui paraît librement choisir, peut-elle se considérer comme l'auteur de l'acte accompli et s'estimer comptable et justiciable de ses conséquences et de ses répercussions ?

31.- Il n'y a de valeur, de liberté et de responsabilité que pour un être engagé dans le temps.

De toute évidence, les notions et problèmes conjoints de la valeur, de la liberté et de la responsabilité, qui ne sont que des sous-produits de la notion et du problème du choix, n'ont de sens que pour un être qui se saisit comme un agent autonome, au sein d'une durée où se situent ses actes et les fins qu'ils visent, et qui peut se former de cette durée une représentation spatiale ouverte à des préfigurations plastiques ou symboliques de l'avenir.

En d'autres termes, valeur, liberté et responsabilité n'existent que dans le temps de la psychologie adulte¹. Pas plus que l'alternative, dont elles

(et par là indépendante, quant à son existence, de toute « démonstration » spéculative), C'est l'absence de contradiction intérieure.

¹ A la lumière de cette indication, il apparaît que ceux qui conçoivent l'éternité comme sans rapport avec le temps et qui, néanmoins, en font une valeur, commettent un véritable non-sens.

surgissent, elles ne sont concevables sans une prévision des résultats des conduites possibles, et donc sans une rétrospection des conduites passées.

Pour l'être dont l'activité est instinctive, le problème de la valeur ne peut pas se poser consciemment, étant donné que sa position objective, sa position de fait, ne diffère pas de sa solution, qu'elle entraîne automatiquement et irrésistiblement. L'attitude est prise, l'acte accompli, avant même que la question de son opportunité (donc de sa valeur) ait pu s'élever dans la conscience et faire l'objet d'un débat mettant le sujet aux prises avec lui-même ou, du moins, le constituant spectateur du conflit entre les expressions possibles de ses propres tendances.

A ce stade, il y a confusion de l'être, de l'acte, du choix et de la valeur. Cette dernière est incluse dans les déterminations internes de l'acte qui la réalise. Les stimuli une fois donnés, la réponse s'ensuit instantanément et inéluctablement.

Certes, vue du dehors, par un observateur doté du sens de la durée, cette réponse représente un choix parmi la totalité des réponses effectivement concevables, elle implique un certain type de valorisation positive ou négative des stimuli. Mais, pour l'être agissant, qui est totalement identifié à son acte et ne conçoit pas, ne se représente pas d'autres actes simultanément possibles, il n'y a ni valeur, ni liberté, ni assomption consciente d'une responsabilité.

Pour apprécier un acte, il faut, en effet, que, disposant d'une unité de mesure, d'une norme idéales, on le puisse comparer, en tant que réponse efficace à des circonstances données, à d'autres actes conçus comme également et simultanément réalisables. Et cette comparaison ne peut être faite que par un agent qui doit exister, en quelque sorte, en dehors de ses propres actes possibles, et donc apparaître comme une entité distincte et autonome.

Si cet agent ne pouvait se détacher ainsi de ses actes, s'il n'avait pas la capacité de se les représenter et de prévoir leurs effets, il n'y aurait pas pour lui de notion de valeur.

Ni pourrait-il se concevoir comme une liberté à laquelle des actes simultanément possibles seraient simultanément offerts, et qui aurait à choisir entre eux, à juger de leurs valeurs relatives.

La notion de liberté ne peut, en effet, surgir que, lorsque, se formant la représentation anticipée d'une multiplicité de conduites possibles, le sujet les situe, à distance de lui-même, comme des déterminations extérieures dont il pourrait revêtir à son gré sa nudité, sa disponibilité présentes.

On peut ajouter que, comme tout concept, le concept de liberté n'a pas d'existence isolée, et qu'il ne prend de sens que par opposition à celui de déterminisme, lequel ne se peut formuler que dans l'« espace-temps-causalité » des techniciens.

Un agent incapable de se détacher de ses actes, de créer entre eux et lui cette sorte de distance intérieure vide qui est caractéristique de la conscience réflexive de soi, n'aurait pas davantage la notion de responsabilité.

Car cette notion, qui ne parvient à sa plénitude qu'avec la conscience de l'irréversibilité du temps-durée¹, ne peut apparaître que chez un sujet qui s'attribue tout à la fois une existence distincte et une liberté, c'est-à-dire qui se sent détaché tout à la fois du monde et de ses propres actes.

32.- Avantages et inconvénients relatifs de l'activité réfléchie.

Il est aisé de voir dès à présent (nous aurons l'occasion d'y revenir plus tard) tout ce que l'on gagne et tout ce que l'on perd à cette inclusion de la conscience dans le temps, à ce passage de l'activité instinctive à l'activité «réfléchie » qui suppose la conscience du temps.

Cette activité réfléchie présente, relativement à l'activité instinctive enfermée dans le cercle de ses réponses uniques, une souplesse et une fécondité prodigieuses.

Elle nécessite et exploite un survol imaginaire des choses qui découvre, dans l'espace comme dans le temps, des étendues, toujours lacunaires sinon désertiques, mais parfois démesurées.

Faisant intervenir, dans ses opérations les plus concrètes, des distances et des durées qui, supérieurement ou inférieurement, n'ont presque plus de limites assignables, elle s'exerce dans un domaine qui est littéralement sans bornes, et l'on peut dire qu'à certains égards, son champ de vision symbolique est coextensif à l'univers entier.

Alors que l'activité instinctive, envoûtée par le proche et l'immédiat, hypnotiquement esclave d'un champ actuel de perception qui ne débouchait sur aucun espace intérieur, subissait, sans pouvoir s'en rendre compte, une sorte d'incarcération impitoyable dans un instant sans passé, sans avenir et sans profondeur.

C'est donc, sinon une liberté (au sens de libre arbitre), du moins, relativement à la fatalité bornée, à la myopie congénitale² qui sont propres à l'action instinctive, un élargissement extraordinaire, une fantastique libération.

Mais il y a un terne revers à cette éblouissante médaille: d'une part, en effet, l'immensité du champ embrassé par l'action réfléchie ne fournit pas seulement des possibilités grandioses, auxquelles ne pouvait prétendre l'action instinctive, elle est aussi, hélas ! révélatrice de menaces et de périls, qui

¹ Si l'on pouvait remonter dans le temps, défaire son acte et en défaire du même coup les conséquences, la notion commune de responsabilité se trouverait pratiquement détruite ; dépouillée, en tout cas, de son caractère angoissant. En un sens, il ne se passerait rien, parce que tout pourrait être repris et ramené à son point de départ.

² Des animaux présentent à l'égard de n'importe quel objet les mêmes réactions qu'à l'égard de leur proie spécifique, s'il a, par exemple, même odeur ou même température que cette proie. La tique du chien ne distingue pas entre l'animal chien et un flacon d'acide butyrique (voir l'article de Louis Bounoure dans le *Figaro Littéraire* du 11 avril 1959).

peuvent être sans remède, et relativement auxquels le sujet de l'action instinctive se trouvait maintenu dans une ignorance bienheureuse.

D'autre part, qu'elle fût ou non efficace, la réponse instinctive (même lorsque, procédant par essais et erreurs, elle pouvait paraître tâtonnante) n'introduisait aucun débat, aucun conflit à l'intérieur d'un sujet qui, contenant en soi, congénitalement impliqué dans la structure même de son organisation neuromusculaire, un « mode d'emploi » de ses ressources sensori-motrices, se trouvait spontanément adapté à des fins qu'il pouvait, au niveau conscient, se permettre d'ignorer.

Sorte de mécanisme monté, dans lequel la notion même d'une conscience centrale pouvait apparaître superflue et paradoxale, un tel sujet expérimentait la béate irresponsabilité de l'action automatique. Pas plus que les robots de la cybernétique, il ne se posait de problèmes moraux. Et moins encore de problèmes métaphysiques. Il vivait dans ce paradis pré-réflexif dont l'être humain adulte a conservé la nostalgie profonde.

Avec la réponse réfléchie et préméditée, la porte s'ouvre, au contraire, à tous les conflits comme à toutes les angoisses. Le sujet conscient ne trouve plus en lui-même d'élan moteur irrésistible, d'indication organique impérieuse sur la destination précise de ses moyens accrus. Il lui faut dès lors s'interroger anxieusement sur les fins qu'il devra se proposer. La valeur n'est plus subie ou agie : elle est à déterminer, à découvrir, par un effort conscient et aventureux.

Et la responsabilité apparaît, avec le cortège de ses tourments.

C'est dire qu'à propos d'actes qui ne cesseront de surmonter les échecs et les limitations de l'instinct, jailliront inépuisablement des gerbes de problèmes.

Cette prolifération intarissable des problèmes se trouvera alimentée par l'exhumation ostensible et la perpétuelle remise en question de tous les facteurs déterminants qui, se dissimulant dans les profondeurs de l'acte instinctif, constituaient les ressorts cachés de son déclenchement et de son accomplissement automatiques.

Bien qu'utilisant les mêmes données sensorielles et coenesthésiques qui interviennent dans l'élaboration de notre conscience de nous-même et du monde, le sujet de l'action instinctive se trouvait dans une condition qui est pour nous, en prenant ce terme dans toute sa rigueur étymologique, impensable¹.

¹ S'il était possible de dépouiller les mots du halo de leurs significations conceptuelles, pour ne retenir que leurs résonances sensorielles ou affectives, la moins mauvaise manière d'évoquer cette condition consisterait peut-être à la dépeindre comme une succession d'impressions sensorielles et de déferlements intérieurs, d'explosions corrélatives et incalculées. Mais «intérieurs», « incalculées » n'ont de sens que pour nous. Pour le sujet lui-même, tout n'est que remous d'une sensibilité à laquelle aucun caractère objectif ou subjectif ne saurait être attribué.

Au regard de l'expérience, de la conscience sensori-motrices qu'il pouvait avoir d'un espace-temps-causalité dont il ne possédait que l'usage, il n'existait, en effet, ni avant, ni maintenant, ni après, ni simultanéité, ni succession ; ni rétropections, ni anticipations imaginatives ; ni rapport, ni absence de rapport ; ni unité, ni multiplicité ; ni présence, ni absence ; ni extérieur, ni intérieur; ni dimensions, ni manque de dimensions ; ni choix, ni absence de choix; ni valeur, ni manque de valeur; ni ordre, ni désordre; ni contrainte, ni liberté ; ni responsabilité, ni irresponsabilité.

Aucune de ces notions, qui nous sont familières, n'existait pour lui, et, cependant, la plupart des réalités qui leur correspondent entraînent, sans qu'il pût s'en rendre compte, dans la structure intime de ses actes.

Tout se passait comme si le mécanisme interne de son être avait été agencé en fonction de tout ce qui se dissimule pour nous derrière ces notions. Mais le sujet était, en quelque sorte, trop identifié, trop collé à ses actes pour qu'il lui fût possible d'en discerner les structures, les significations, les conditions et les mobiles ; pour qu'il pût les analyser, les comparer mutuellement et en faire une classification.

C'est seulement à partir du moment où il parvient à s'en former une représentation spatio-temporelle, et à prendre ainsi, à leur égard, une manière de recul, qu'il devient capable d'en acquérir une conscience analytique et distincte, de considérer isolément les divers facteurs qui interviennent dans leur production et leur constitution.

Avec la dissociation, qui s'opère dans le temps, entre la conscience et les actes - dissociation qui vient compléter celle qui s'était opérée dans l'espace entre la conscience et le corps - nous allons donc assister à une généralisation du phénomène que nous avons déjà observé lorsque nous avons vu les contenus mémoriels, jusque-là blottis dans la structure des actes, envahir, sous forme de souvenirs distinctement identifiables, le champ de la conscience.

Toutes les notions, toutes les déterminations qui, au stade de l'activité instinctive, étaient implicitement contenues dans l'acte, et lui étaient, en apparence, consubstantielles, s'en détachent maintenant et, prenant une

Les états par lesquels nous passons lorsqu'une émotion violente (par exemple : la peur) nous jette dans une action machinale et précipitée, ne laissant presque aucune place à la réflexion, ni même à la simple formulation d'une pensée, peuvent aussi, dans une certaine mesure, en donner une idée.

On pourrait encore en observer une sorte d'équivalent à des moments (réveil graduel, fin d'anesthésie ou de syncope) où la sensibilité et les réflexes physiologiques sont déjà présents, sans que les étages supérieurs, les étages intellectuels du moi se soient remis à fonctionner.

Si riche en intensité que puisse être cette condition, elle constituerait pour nous qui la regardons de l'extérieur, si nous devons la supposer permanente, un confinement et un rétrécissement de vision inimaginables mais dont, bien entendu, le sujet lui-même n'aurait pas la moindre notion.

forme explicite, se mettent à exister en elles-mêmes et, pour ainsi dire, hors de lui.

En même temps qu'apparaît, entre l'acte et ses significations ou déterminations possibles, une sorte de tiers, d'instance intellectuelle, qui semble s'isoler tout à la fois de l'acte lui-même et de ses déterminations éventuelles, comme pour observer les rapports de l'un avec les autres et donner, après cette observation et en fonction d'elle, le signal de déclenchement d'un acte expressément choisi.

Mais ce ne sont pas seulement les notions déjà impliquées dans l'action instinctive qui viennent ainsi émerger au grand jour de la conscience et fournir au sujet les prétextes de débats intérieurs ; ce sont encore toutes celles, non impliquées dans cette action, qui rendent ces débats possibles¹.

Ces dernières sont neuves et caractéristiques de la conscience humaine adulte. Rien n'existait dans l'ordre instinctif qui, fût-ce à l'état implicite, pouvait leur être comparé. Ni rien dont on aurait pu les déduire.

Il n'y a pas, en effet, de moyen terme entre le choix et l'absence de choix. Pas plus qu'entre la précipitation aveugle dans un acte unique, qui n'est même pas représenté mais simplement accompli, et la contemplation méditative d'un éventail de conduites possibles qui s'orientent vers une même fin, distinctement perçue.

L'apparition des fonctions et notions qui permettent cette représentation intérieure d'un espace-temps-causalité où s'inscrivent des trajectoires-conduites que l'on peut à loisir observer, constitue donc un fait radicalement nouveau, et dont l'importance n'est pas moins extrême dans l'ordre technique que dans l'ordre psychologique. Car, sans elle, tout renouvellement cohérent et délibéré des conduites, donc tout perfectionnement actif et tout projet, seraient, dans chacun de ces ordres, inconcevables.

En dépit des corrections plus ou moins brutales que l'aveugle méthode des essais et erreurs pouvait y apporter, les démarches de l'activité instinctive restaient, dans une large mesure, routinières et stéréotypées. Ne pouvant s'arracher à la fascination des contenus improlongés du champ de perception actuel, elles ne pouvaient chercher leurs impératifs dans cette vue d'ensemble de la « situation » qui seule permet la découverte lucide de solutions, et donc de conduites vraiment neuves et originales, effectivement dictées par une contemplation intelligente de la structure organique des choses.

Que l'homme puisse être l'extraordinaire technicien qu'il est, et qu'il puisse se poser le problème de sa propre liberté, ce ne sont donc pas là deux possibilités distinctes, mais deux aspects d'une seule et même possibilité qui apparaît lorsque le sujet, créant une sorte de distance intérieure entre lui-même et son propre corps, puis entre lui-même et ses propres actes, parvient à ce dédoublement de soi dont l'expression la plus spectaculaire est le surgissement, dans son espace intérieur, de sa propre image.

¹ En créant la « situation » dans laquelle se posent, tout à la fois, les problèmes du choix, de la valeur, de la liberté et de la responsabilité.

C'est intentionnellement que nous avons écrit : « qu'il puisse se poser le problème de sa propre liberté ». Et non pas: « qu'il puisse atteindre à la liberté ». Nous n'entendons pas, en effet, prendre position dans le débat qui oppose à leurs adversaires les partisans du libre arbitre. Mais, que l'on tienne le libre arbitre pour réel ou illusoire, les conditions dans lesquelles se pose le problème de la liberté n'en ont pas moins une existence réelle. Leur énoncé fait intervenir des notions qui répondent à une expérience psychologique directe, à un sentiment vécu, et qui sont caractéristiquement propres à la conscience humaine.

33.- Nouvelle qualification des conduites, entraînant un nouvel enrichissement conceptuel de l'image du sujet.

Dès lors qu'interviendront les notions de valeur, de liberté et de responsabilité, les conduites ne seront plus seulement définies par leur structure dynamique propre (c'est-à-dire par leur schème moteur ou, s'agissant de conduites mentales, par leur schème opérationnel) et par la condition finale qu'elles permettent d'atteindre à partir d'une condition initiale donnée. Il deviendra en outre possible de faire entrer dans leur notion: une valeur, qui dépendra à la fois de la qualité des fins qu'elles visent et de leur degré d'appropriation à ces fins ; le fait qu'elles sont libres ou imposées ; le fait, encore, que leur auteur est ou non responsable de leur adoption et de leurs conséquences morales ou sociales.

Ce sera une sorte de qualification au second degré, de sur-détermination des conduites. Et cette qualification seconde des actes qu'il accomplit retombera sur le sujet agissant qui, d'abord au jugement spéculaire et contraignant d'autrui, puis au sien propre, se trouvera recouvert d'attributs nouveaux.

Il sera jugé, et se jugera lui-même, estimable ou méprisable, adroit ou stupide, libre ou contraint, responsable ou irresponsable.

En conséquence, l'image qu'il s'était formée de lui-même se compliquera d'un nouvel étage conceptuel créé par l'octroi de significations supplémentaires à un étage préexistant.

34.- L'image du sujet est, dans ses grandes lignes, achevée.

Au point où nous sommes maintenant parvenus, l'image du sujet est, dans ses grandes lignes, constituée et ne subira plus, désormais, de transformation radicale.

Certes, de nouveaux attributs conceptuels, d'origine spatiale ou spatio-temporelle, pourront s'y ajouter: non seulement ceux que nous avons provisoirement passés sous silence, mais encore ces attributs originaux qui renvoient à des complexes de notions, et que le sujet ne cesse de forger à sa propre intention, individuellement ou collectivement, en considérant sous des biais nouveaux, ou en faisant entrer dans des combinaisons insolites, des notions qu'il avait déjà acquises sur lui-même (c'est le processus de sur-détermination des conduites qui se poursuit).

Inversement, elle pourra se dépouiller de certains attributs, soit parce que le sujet subira avec le temps des changements physiologiques notables, soit parce qu'il modifiera (presque toujours en fonction des valeurs admises au moment historique et dans le milieu qui lui sont propres) ses conduites coutumières.

Mais si importantes ou si graves que pourront être, au sentiment du sujet, les adjonctions ou amputations qu'elle subira, elle ne s'en trouvera altérée, en général, ni dans ses traits principaux, ni surtout dans sa nature psychologique essentielle.

35.- Nature et structure de cette image.

Or, comment nous apparaît, finalement, cette image et quelle en est, pourrait-on dire, l'architecture ?

Nous avons vu qu'elle s'est constituée par addition de sédiments conceptuels pénétrants à un support qui était initialement composé d'éléments plastiques¹.

Ces éléments plastiques restent présents et peuvent être discernés mais, outre qu'ils ont déjà subi une conceptualisation que nous avons décrite, ils se trouvent littéralement débordés, écrasés par ces superstructures purement conceptuelles qui se sont édifiées sur eux, et qui, n'ayant pas, le plus souvent, de correspondants sensibles immédiats dans le champ de perception actuel, se réfèrent soit à des passés soit à des possibles.

On peut donc dire que tout se passe comme si, au stade où nous l'examinons, l'image subjective était tout entière de nature conceptuelle.

A peu près totalement dissociée du présent sensible, elle apparaît comme une sorte de synthèse intemporelle des attributs que le sujet a successivement assumés.

Sa substance constitutive est empruntée à un espace intrasubjectif qui fournit la matière de toutes les représentations, intellectuelles ou sensibles, d'êtres réels, symboliques ou imaginaires.

Elle pourra donc participer à toutes les métamorphoses et pénétrer dans toutes les expressions ou modalités de cet espace psychologique et protéiforme qui, ne cessant d'assumer tour à tour les natures profondément

¹ Rappelons que, par éléments « plastiques », nous entendons des éléments d'origine directement sensible, de simples réminiscences d'impressions sensorielles ou coenesthésiques, ces impressions étant prises en bloc, sans analyse préalable, et pures de toute contamination réflexive, de tout alliage conceptuel. C'est parce que ces éléments ne sont pas proprement des formes matérielles mais des reproductions de ces formes que nous les avons appelés « plastiques ».

diverses de ses contenus successifs, surpasse de loin en possibilités et en généralité l'espace-temps des techniciens¹.

C'est ainsi qu'au terme d'un processus de projection de son contour idéal, et d'assimilation, d'identification symboliques, elle en viendra à englober en elle-même le crédit extérieur ou les biens que le sujet « possède », alors que cette possession ne s'exprimait tout d'abord, en termes spatio-temporels, que par le fait que ledit sujet pouvait, sans rencontrer d'opposition de la part du milieu, adopter certaines conduites qui lui étaient spécifiquement propres.

On la verra également déborder, en quelque manière, les cadres stricts de l'espace-temps pour aller se projeter dans une sorte d'« espace des qualités », où les intensités et les différences qualitatives intervenant dans la caractérisation intellectuelle, morale ou sociale des conduites, se traduiront grossièrement en termes de quantité et de direction. Dans un tel espace symbolique, qui n'est pas sans analogie avec l'espace des vitesses de la théorie cinétique des gaz, le comportement du sujet s'exprimera par une sorte de représentation graphique confuse². Et les valeurs attribuées par autrui ou par le sujet lui-même à ses conduites propres y deviendront des altitudes, vaguement définies. (« Se conduire » a un peu le sens de conduire un véhicule; et les changements de conduite sont volontiers assimilés à des «changements de direction». Quand on dit d'un homme qu'il a, en un certain «domaine », un «haut» talent ou un «haut » mérite, on l'installe, en imagination, sur un sommet symbolique.)

Rendues possibles par la faculté qui est propre à l'espace intérieur d'assumer les significations les plus arbitraires, de se prêter docilement aux exigences représentatives les plus diverses, de telles extensions symboliques de l'image subjective ne sont, si remarquables qu'elles puissent apparaître, que des illustrations différentes de données qui étaient déjà incluses dans la forme proprement spatio-temporelle de cette image. Elles ne constituent en somme qu'un autre étage d'expression des contenus antérieurs de cette dernière forme, grâce auquel toutefois ce qui, dans l'image du sujet, est de nature dynamique et d'ordre temporel se trouve ramené à former une sorte de bloc idéal et, en moyenne, relativement stable, qui présente, dans l'univers des qualités, un contour plus ou moins analogue à celui que présente le corps dans l'univers des choses.

Par cet artifice de représentation, l'image, prise dans sa totalité, peut être assimilée à une masse compacte d'éléments qui, bien qu'hétérogènes, se trouvent rassemblés à l'intérieur d'une même enveloppe idéale, d'une même surface close et caractéristique.

¹ Si riche qu'en soit la notion, cet espace-temps, réservé en principe à la seule localisation des événements dits matériels, ne constitue qu'une spécialisation possible, qu'un aspect particulier et limité de l'espace intérieur.

² Le thème astrologique radical peut être considéré comme la projection plane, selon certaines conventions, d'une telle représentation graphique. Il constitue une remarquable tentative d'expression figurative des qualités.

36.- Importance des éléments plastiques.

Bien que les éléments plastiques primitifs de l'auto-représentation subjective aient été pénétrés à coeur et profondément altérés dans leur signification par les sédiments conceptuels qui sont venus les recouvrir, ils n'en constituent pas moins le noyau psychogénétique et l'infrastructure stable de cette auto-représentation stratifiée.

Conceptualisés ou non, ils traduisent, en effet, la conscience moyenne ou instantanée, coenesthésique, sensori-motrice ou intellectuelle, qu'a le sujet de l'existence, des états fonctionnels, des postures, des actes externes et de l'apparence objective de son corps propre.

Or, nous l'avons vu, c'est précisément la conscience de l'existence et de l'isolement spatial de ce corps propre, auquel il est intimement lié, qui a conduit le sujet au sentiment de son existence séparée, sentiment dont cette conscience ne cessera de constituer le rempart ultime.

En conséquence, la première image que le sujet ait pu se former de son existence séparée, c'est-à-dire de « lui-même » en tant que constitué par la conscience de son arrachement au bloc de l'existence totale, a été nécessairement celle de l'objet qui, après avoir rendu possible le sentiment de cette existence séparée, n'avait cessé de le nourrir en lui offrant une sorte de point d'application, constant et concret, une base sensible, localisable et précise. En d'autres termes, cette image initiale n'a pu être que celle de son corps propre.

Les éléments plastiques, représentatifs du corps propre, apparaissent donc, au coeur de cette sorte de perle de culture qu'est l'auto-représentation totale, comme ce noyau primitif de matière dure autour duquel s'est déposée, en couches successives la nacre des sédiments intellectuels. Sans ce noyau dense, les superstructures conceptuelles de cette auto-représentation n'auraient jamais pu s'édifier. Il est donc bien la condition *sine qua non* de leur psychogenèse.

En outre, ne renvoie-t-il pas au corps et, par son intermédiaire, à l'ordre sensible auquel le corps appartient ? Or, même si l'on professe que cet ordre sensible est impuissant à engendrer à lui seul les notions intellectuelles, on ne saurait du moins contester qu'il renferme les prétextes sans lesquels elles n'auraient pas surgi : c'est en effet, par une méditation sur les procès qui se déroulent au sein de cet ordre que ces notions ont pu être dégagées et formulées.

N'avons-nous pas vu, du reste, à propos des conduites, que nombre d'attributs conceptuels qui sont venus grossir l'image subjective initiale s'étaient constitués par une réflexion portant sur les aspects successifs, sur les trajectoires spatio-temporelles, des éléments strictement somatiques, c'est-à-dire plastiques, de cette image ?¹

¹ Plus généralement, on peut dire que la presque totalité des structures conceptuelles, qui chargent ou conceptualisent les éléments plastiques de l'image subjective, ne sont qu'une description savante des apparences

Par ce biais encore, les éléments plastiques de l'auto-représentation interviennent de façon décisive dans la psychogenèse des couches intellectuelles dont ils constituent le support, l'infrastructure.

Cette infrastructure, avons-nous dit, est stable. Ses matériaux constitutifs sont à la fois plus solides et plus solidement assemblés que ceux, singulièrement labiles, des étages conceptuels qu'ils supportent. Représentatifs de l'organisation corporelle, ils héritent de sa relative permanence, laquelle, selon la remarque du Bouddha, dépasse de loin celle de tout ce qui, dans l'homme, est d'ordre intellectuel ou affectif.

Bien qu'ils puissent être atteints par les lentes variations ou les brusques détériorations des organes dont ils sont, dans l'espace intra-subjectif, les reflets, ils ne subissent, en général, quant à l'essentiel aucune altération qui les rende totalement méconnaissables.

Ils sont liés à tout ce qui, chez l'individu, est le plus rebelle, non seulement à tout effort délibéré de transformation, mais encore, parfois (comme le tracé des sillons visibles sur les pulpes digitales), à l'assaut même du temps physiologique. C'est dire qu'ils apparaissent comme la contrepartie spéculaire des seules bases d'identification individuelle qui, en raison de leur caractère objectif, puissent passer, au regard du sujet lui-même comme au regard d'autrui, pour décisives et indiscutables.

Toujours parce qu'ils renvoient au corps, qui est l'organe d'insertion du sujet dans l'univers sensible, les éléments plastiques, les éléments nucléaires de l'image subjective représentent, symboliquement, le point où s'opère cette insertion, c'est-à-dire, tout à la fois, le centre de la perspective que la conscience prend sur le monde et le lieu de son impact avec le présent sensoriel¹.

objectives du sujet ou des allusions à ses agissements observables passés, présents ou possibles.

La notion intime de conduite (même de conduite intellectuelle), ou celle de disposition affective, ne cesse de se référer à des gestes réalisables. On peut toujours envisager sa traduction en termes d'attitudes, de mouvements, réels ou imaginés.

N'importe quoi d'intime (et c'est là ce qu'il y a de plus solide dans les vues parfois si outrancières et naïves d'un Watson) finit toujours, avec le temps, par trouver une expression posturale ou motrice caractéristique. Et se dénonce même, en permanence, avant toute réalisation évidente ou entre les moments de ses réalisations évidentes, par une sorte de manifestation larvée (qu'utilise, par exemple, la graphologie).

Fût-ce de la plus haute réalisation « spirituelle », des états mystiques les plus sublimés, nous attendons encore qu'ils puissent finalement trouver leur incarnation observable dans des conduites extérieures, dans un comportement spécifique. Autrement, nous pouvons toujours être tentés de les tenir pour illusoire.

¹ Ce présent est constitué par l'ensemble des stimuli qui, provenant des objets externes, excitent, à un instant donné, les récepteurs sensoriels de l'individu.

C'est par leur intermédiaire que le sujet se situe en imagination et, pourrait-on dire, s'emprisonne dans les référentiels de l'espace-temps des techniciens.

Ils figurent ce par quoi le monde et autrui ont prise sur lui, peuvent nourrir son être ou le détruire ; le canal toujours ouvert par lequel le temps et l'espace extérieurs ne cessent d'envahir son intimité.

Et, réciproquement, ils représentent ce par quoi il agit sur le monde ; ce qui, pour sa gloire ou son humiliation, pour son salut ou sa ruine, le rend présent au monde, fût-ce malgré lui ; ce qui, au regard d'un observateur sagace, peut trahir ses plus secrètes intentions.

On pourrait également dire que, ramenant à la conscience du sensible et de l'actuel un sujet qui, autrement, serait enclin à se perdre dans des rétropections ou des préfigurations imaginatives de lui-même, ces éléments ne constituent pas seulement l'infrastructure, mais encore le lest des constructions intellectuelles qui s'y accrochent, et qui, abandonnées à leur légèreté spécifique, s'en iraient à la dérive dans l'inefficace et dans l'irréel.

En résumé, en dépit d'une prolifération massive des éléments conceptuels - qui se traduit par l'incessante superposition, aux notions simples, de notions de plus en plus distantes, logiquement, d'origines somatiques au-dessus desquelles elles forment une sorte de brouillard spéculatif qui contribue à les masquer - il apparaît, en pénétrant du regard cette nébuleuse intellectuelle, que, sous une forme plus ou moins dissimulée, les éléments de l'image subjective qui représentent le corps et ses organes, continuent à jouer, dans l'économie de cette image, un rôle majeur, et que l'on pourrait qualifier de vertébral.

Ils sont le support et l'aliment de toutes ces floraisons flottantes et fragiles qui les recouvrent et qui, insinuant en eux leurs racines, les modifient en retour¹.

Toute secondaire que puisse paraître, d'ailleurs, cette modification en retour, cette «conceptualisation», elle n'est guère moins importante que le rôle que nous avons dû reconnaître, dans la «physiologie» de l'image subjective, aux éléments qu'elle affecte.

Car elle permet de lever l'obstacle qui aurait pu s'opposer à l'attribution d'une nature conceptuelle, non pas seulement aux superstructures intellectuelles, mais à la totalité de l'image subjective.

Or, si, comme nous l'avons dit, cette image est tout entière de nature conceptuelle, cela signifie qu'elle se trouve tout entière entachée de relativité. Et nous mettrons en lumière, dans un autre volume de cet ouvrage, les conséquences immenses - et, à certains égards, effroyables - qu'entraîne, dans l'ordre des conduites humaines, cette relativité.

37.- Signification de la distance sujet-image.

¹ Tout se passe comme si les éléments sensibles se trouvaient finalement investis par les notions intellectuelles qu'ils avaient contribué à faire surgir.

L'image du sujet apparaît comme à distance de ce sujet, en tant que ce dernier s'en constitue l'observateur.

Mais quelle est la nature de cette distance apparemment vide, indéfinissable et immesurable qui sépare du sujet-observateur cette représentation de lui-même qu'il « observe » et à laquelle, pourtant, il s'identifie ? En quoi consiste ce creux qui semble surgir à l'intérieur de l'être et que Gabriel Marcel décrirait comme un « manchon de néant » ?

Pour le savoir, il nous faut nous souvenir que l'espace intérieur dans lequel se forme l'auto-représentation du sujet n'est pas un espace pur mais un espace-temps, et que les matériaux constitutifs des présences qui se manifestent dans cet espace sont empruntés aux archives de la mémoire. En observant ce qu'il appelle sa propre image, le sujet observe donc, en fait, l'image de son propre passé. Et la « distance » qui le sépare de cette image est une distance dans le temps, mais qui n'est pas reconnue comme telle puisque l'image n'est pas considérée comme un souvenir, et passe même pour une illustration valable de la condition présente du sujet.

Ce qui, en toute rigueur, ne saurait être exact, car il n'y a pas de conscience (ou, mieux, de prise de conscience) de la conscience vive¹. Le présent surgissant ne peut pas être connu, c'est-à-dire faire l'objet d'une connaissance distinctive, d'une connaissance par concepts. Il ne peut être que vécu, « existé ». Seul le passé peut être connu, parce que seul il peut tomber sous les prises d'une démarche réflexive.

S'ensuit-il que la représentation que le sujet se fait de lui-même, au prix d'une identification implicite de son présent avec son passé, soit totalement inadéquate, totalement fautive ? Non, elle reste correcte, dans son ordre, et sous réserve d'inventaire des conventions sur lesquelles elle repose, dans la mesure où le sujet continue à vivre dans le présent l'essence de son passé, c'est-à-dire dans la mesure où son présent est une répétition pure et simple de son passé².

¹ Voir, en appendice, la note 1 (« Sur la conscience de la conscience »).

² On peut en déduire que, par le seul fait de s'identifier spontanément et volontiers à un certain élément de sa propre représentation de soi, le sujet contracte, du même coup, l'engagement implicite de perpétuer dans le présent et dans le proche avenir celles de ses conduites passées auxquelles renvoie cet élément.

En d'autres termes, dans la mesure où le sujet s'identifie de plein gré à l'image qu'il se forme de lui-même à un moment donné, il s'engage dans son propre passé et consent à le revivre, à le prolonger en actes.

A notre sens (et ce point de vue nous paraît passablement éloigné de celui de Sartre), il ne faut pas seulement considérer le fait que le sujet puisse tenir son passé à distance de lui-même, dans l'acte même de le contempler, il faut en outre tenir compte des réactions du sujet à l'égard de ce passé relativement auquel il vient de prendre une sorte de recul. En négligeant de les faire intervenir, on ne se donnerait qu'une description incomplète de cet acte contemplatif.

Dans les domaines qui correspondent à cette perpétuation identique des conduites, les constituants de l'image subjective ne sont plus seulement, ni spécifiquement, des souvenirs ou des symboles de souvenirs : ils sont également la représentation du présent et de l'actuel. On peut, en un sens, les qualifier d'intemporels.

38.- Nature industrielle de l'image subjective. Raison de son importance.

Nous avons suffisamment montré, au cours de notre étude, comment, investie dès sa naissance par les référentiels spatio-temporels des géomètres et des physiciens, l'image subjective devait se trouver logiquement attirée et fatalement précipitée dans tous les moules créés par l'intelligence technique à l'intention des objets communs, pour n'avoir pas présentement à insister sur ce point.

En raison du caractère même des procédés mis en oeuvre pour sa construction, cette image constitue une sorte de représentation industrielle de l'être humain. Elle suppose chez cet être, en tant qu'il se reconnaît en elle, une conscience de soi dont on peut dire qu'elle est d'ordre, non pas purement psychologique (« purement psychologique » signifierait ici : ressortissant à une « psychologie » qui se prétendrait sans rapport avec la technique), mais « techno-psychologique ».

Il nous resterait à envisager bien des aspects encore de l'image subjective¹. Mais, comme certains d'entre eux seront examinés en détail dans un autre volume de cet ouvrage et que d'autres sont étudiés dans un texte inséré à la fin du présent volume², nous n'en traiterons pas ici.

Si nous nous sommes déjà longuement attardé à décrire cette image, c'est parce qu'elle est d'une importance humaine prodigieuse.

Et ce qui lui confère cette importance, c'est le fait que, sans avoir même le souci de vérifier si les conventions implicites sur lesquelles sa construction repose ne sont pas entachées dans leur principe de quelque vice originel, l'individu, s'identifiant avec elle et la tenant pour une représentation correcte de son être, de sa réalité ultime, va s'en servir comme d'une mesure de lui-même, dans la formulation et l'appréciation de ses rapports avec le monde.

Nous avons parlé d'identification « spontanée ». Il existe, en effet, des identifications forcées : le sujet est alors contraint de s'identifier avec répugnance à une image de lui-même qui lui est renvoyée soit par les miroirs physiques soit par ces miroirs intellectuels et affectifs que sont les autres individus humains soit, à la fois, par ces deux espèces de miroirs.

De telles identifications, précisément parce que forcées, témoignent d'un conflit qui s'est installé dans la conscience du sujet entre ce qu'il voudrait être et ce qu'il est objectivement, à en juger d'après des témoignages spéculaires dont il est impuissant à contester la validité.

¹ Par exemple, celui qui, moyennant des artifices représentatifs que nous avons mentionnés, la fait apparaître, au regard de l'imagination géométrique, comme un domaine limité.

² Voir, en appendice, la note 2 (« Définitions »).

39.- *Ayant étudié le rôle de l'intelligence technique dans la création de la conscience personnelle, et complété ainsi les notions acquises au chapitre précédent, nous parvenons au terme de notre enquête.*

Nous avons déjà pu, au terme du chapitre précédent, répondre à un certain nombre des questions qui avaient été à l'origine de notre enquête. Nous sommes maintenant en mesure de formuler les réponses complémentaires. Elles peuvent, quant à l'essentiel, s'exprimer ainsi :

L'animal capable, dans l'ordre technique, des performances humaines est du même coup en mesure de se former à l'intérieur de son être une image de son être.

Cette image, construite par des procédés qui sont également ceux de l'intelligence technique, est inévitablement la proie des référentiels et des catégories que cette intelligence technique a créés pour la localisation spatio-temporelle et la classification logique des objets ou matériaux qu'elle utilise.

En tant que la conscience de cet animal technicien s'identifie à l'image de lui-même qui apparaît en lui-même, elle se trouve entraînée avec cette image à l'intérieur de ces mêmes référentiels et de ces mêmes catégories.

Elle se « spatialise », c'est-à-dire acquiert des dimensions, en même temps que, s'engageant dans le temps et la causalité, elle s'aperçoit, dans la perspective de son devenir propre, comme le produit d'un passé et la source d'un futur.

Sous son regard intérieur, ses actions s'enchaînent en conduites, dont elle devient responsable, et à propos desquelles elle se pose des problèmes de choix, de valeur et de liberté.

En d'autres termes, un animal technicien capable des performances humaines doit logiquement en arriver à prendre une conscience de lui-même présentant les mêmes caractères que la conscience de soi qui est propre à l'être humain.

A la vérité, pour parvenir à cette conclusion, nous avons admis qu'un tel animal, outre qu'il serait capable des prouesses techniques de l'homme, conserverait la notion tenace d'une liaison intime avec son corps propre.

Mais ce n'était pas là une hypothèse supplémentaire. Sans une liaison de ce genre, en effet, cet animal pourrait-il accomplir de telles prouesses ? Que serait une conscience formatrice de projets matériels si elle n'était pas en mesure de les réaliser matériellement ? Et comment pourrait-elle les réaliser s'il n'existait entre elle-même, qui doit les concevoir, et le corps, qui peut seul les exécuter - parce que, seul, il a des rapports directs avec l'univers sensible, une prise sur cet univers - un contact intime ? Et si ce contact est établi dans un sens (du sujet conscient vers le corps), il faut bien qu'il le soit aussi dans l'autre (du corps vers le sujet conscient), si l'on veut qu'un contrôle de l'action devienne possible.

40.- Objection possible. Ambitions exactes de l'auteur.

On sera peut-être tenté d'objecter qu'à certains égards, il se pourrait bien que ce fût l'intelligence technique qui dépendît de la forme présente de la conscience humaine, et non pas toujours l'inverse, comme nous avons, dans l'ensemble, paru le soutenir. Nous avons d'ailleurs prêté nous-même le flanc à cette critique, et très spontanément, en parlant, à la suite de Piaget, de l'intervention des facteurs sociaux dans la psychogenèse de l'espace conceptuel.

Nous tenons à souligner ici, très nettement, que nous n'avons aucunement la prétention de résoudre en pareille matière des problèmes d'antériorité ; de décider si les fonctions que nous avons désignées ensemble sous le nom d'intelligence technique se sont éveillées sous la pression des nécessités matérielles, des impératifs biologiques, et se sont ensuite développées à l'occasion des actes accomplis par l'homme pour assurer la survie de son espèce, ou si, au contraire, elles sont des sous-produits de la formation de sa conscience personnelle¹.

On pourrait se demander, par exemple, si la notion, dont la science fait un si grand usage, de la permanence de certains caractères, de certaines grandeurs physiques², à travers toutes les transformations d'un objet ou d'un système d'objets, n'a pas initialement résulté d'une sorte de projection analogique, sur les choses, du sentiment qu'a l'individu de conserver une certaine identité personnelle fondamentale en dépit de toutes ses fluctuations intérieures et de toutes les modifications posturales ou motrices de son corps propre.

En mathématiques, la notion de « variable » (c'est-à-dire d'une « grandeur » qui ne cesse d'assumer une même « fonction » logique, tout en prenant des valeurs diverses) pourrait avoir également une origine psychologique (le « Je » qui accomplit des fonctions permanentes, tout en passant par des états internes successivement différents, et qui est représenté par un symbole littéral invariable, n'est pas sans analogie avec une telle « variable ») ou psychosociale (la même « fonction » sociale est remplie par un individu intérieurement changeant ou par des individus successifs ; l'emploi social des termes « fonction » et « dépendance » est de loin antérieur à leur emploi mathématique).

De même, la notion de causalité ne résulterait-elle pas, pour une part, d'une réflexion sur les conditions de l'acte volontaire (qui est préformé dans

¹ Dans un texte publié dans le numéro d'avril-mai 1949 de la Revue Palladienne (texte auquel nous avons fait, directement ou sous forme de citations, quelques emprunts), nous avons d'ailleurs adopté un point de départ exactement symétrique de celui adopté ici. Considérant les structures de la conscience humaine comme un fait initialement donné, nous nous étions efforcés de montrer que ces structures contenaient en puissance toutes les fondations de l'intelligence technique.

² Qui ne sont pas nécessairement d'ordre sensible, c'est-à-dire du ressort de la perception immédiate, mais peuvent apparaître comme révélés par les résidus mathématiques invariables d'analyses portant sur des observations nombreuses. (Ex. : l'accélération dans le mouvement uniformément varié.)

l'imagination et conçu en vue de la production de certains effets), au lieu d'être seulement déduite de l'observation méditative de phénomènes physiques particulièrement significatifs et propres à la suggérer ?

Le détachement du sujet à l'égard de ses propres états de conscience nous est apparu comme une conséquence de la nécessité technique d'un contrôle des opérations mentales. Mais ne devrait-on pas le considérer, inversement, comme une application à la technique d'un détachement qui aurait été, à l'origine, purement psychologique ? Plus précisément: l'aptitude de l'individu au contrôle de ses opérations mentales ne serait-elle pas une particularisation technique de son aptitude à contrôler ses conduites personnelles, à s'imposer des disciplines morales ?¹

Il est bien difficile de trancher toutes ces questions (et donc celle, plus générale, dont elles dérivent et que nous avons d'abord posée) car, dans l'évolution psychologique de l'enfant, dont l'examen devrait nous apporter à cet égard quelque lumière, le processus de perfectionnement des aptitudes pratiques (c'est-à-dire d'élaboration de l'intelligence technique) et le processus d'édification de la conscience personnelle, bien que présentant des phases d'alternance, sont, dans l'ensemble, simultanés et ne cessent d'interférer l'un avec l'autre, d'enchevêtrer leurs résultats ; des fonctions issues de l'un sont reprises par l'autre, qui les adapte à ses fins propres. Et réciproquement.

Mais le fait que telle fonction mentale, qui nous était apparue comme une condition nécessaire de la création technique, se soit initialement développée, chez l'individu, en tant que base de départ ou en tant que corollaire de ses efforts d'édification de sa conscience personnelle, ne lui ôte rien, dans l'ordre technique, de son impérieuse nécessité, ne la rend pas moins indispensable à la réalisation d'instruments artificiels complexes. Et cette nécessité, parce qu'elle laisse subsister la notion d'un rapport intime entre les conditions d'existence de l'intelligence technique et les bases de la conscience personnelle, est le seul point qui nous intéresse réellement.

Ce que nous désirons établir, en effet, avec nos modestes moyens de non-spécialiste, c'est que la destinée planétaire de l'homme, et même sa survie si nombreuse, sont indissociables de la forme présente et commune de sa conscience personnelle ; c'est qu'il est impossible d'atteindre aux unes sans passer par l'autre.

Or, la destinée et la survie de l'homme sur la planète ont été et demeurent manifestement tributaires de ce que nous avons appelé l'intelligence technique. C'est le surgissement et la perpétuation, d'une génération à l'autre, de ce type d'intelligence qui sont, sans conteste possible, à la source de ses pouvoirs terrestres actuels, lesquels sont devenus vertigineux.

¹ La logique, envisagée sous un certain aspect, constitue, nous dit Piaget : « une morale de la pensée, imposée et sanctionnée par les autres ».

Il s'ensuit que, pour établir la proposition que nous avons en vue, il nous suffit de montrer que l'intelligence technique de l'homme et sa présente forme de conscience personnelle sont indissociables.

Nous n'avons à montrer que cela seul et rien de plus. Précisons que ce n'est pas le contenu de la conscience personnelle de l'homme qui, pour les besoins de notre propos, doit apparaître inévitablement lié à l'intelligence technique mais uniquement, en principe, la forme présente de cette conscience.

La liaison à démontrer peut intervenir de diverses manières : l'un des termes peut produire nécessairement l'autre ; ou l'un et l'autre peuvent apparaître comme deux aspects d'un troisième terme ; ou chacun d'eux peut se constituer pour une part aux dépens d'éléments empruntés à l'autre (production réciproque) ; il peut même y avoir (puisque, dans le cas de la conscience personnelle, la forme est seule en cause) conditionnement, contamination de l'un des termes par l'autre.

Et il est indifférent à notre objet que ce soit l'une plutôt que l'autre de ces éventualités qui se réalise pourvu que la liaison apparaisse, dans tous les cas, inévitable et insurmontable.

Nous n'avons donc pas à nous soucier de savoir si l'intelligence technique est venue d'abord et la conscience personnelle ensuite, ou inversement ; si l'une, constituée d'avance sous ses traits essentiels et prise en bloc, a conditionné l'autre, ou réciproquement.

Il est probable (et nous avons implicitement adopté ce point de vue au cours de notre étude) que, si l'on fait abstraction de quelques nuances qui peuvent se révéler importantes, la présente forme de conscience personnelle a historiquement précédé l'éclosion de l'intelligence technique¹.

Mais quel que fût, dans le temps, l'ordre relatif d'apparition de l'une et de l'autre, dès lors qu'elles devaient finalement coexister dans une même conscience, leur mutuelle contamination était inévitable. Un moment devait toujours venir où les efforts de l'individu pour se définir et se représenter lui-même s'exerceraient à l'intérieur des notions et des cadres que l'intelligence technique avait été contrainte de forger pour atteindre à l'efficacité stupéfiante dont nous sommes aujourd'hui les témoins.

Non seulement le fait qu'il soit difficile de savoir laquelle, de l'intelligence technique et de la forme présente de la conscience personnelle, a précédé l'autre, ne nuit pas à notre propos, mais encore il y contribue, parce qu'en estompant, en quelque sorte, la ligne de démarcation temporelle que l'on serait tenté d'établir entre l'une et l'autre, il laisse deviner, à travers les interférences de leurs développements, leur mutuelle pénétration.

Pour établir un lien entre elles, nous nous étions surtout efforcé, au début de ce chapitre, de rendre sensible l'inévitable contamination de la seconde par les notions forgées par la première, les deux étant contraintes de coexister dans la même conscience.

¹ Rappelons que ce que nous appelons « intelligence technique » ne doit pas être confondu avec l'intelligence pratique ou « intelligence des situations ».

Mais il résulte clairement des faits que nous avons évoqués en discutant de leur antériorité relative, qu'il existe entre elles des rapports autre ment intimes que ceux que pourrait créer une mutuelle contamination.

Perpétuellement entrelacées au cours de leur psychogenèse, reposant l'une et l'autre sur les mêmes assises fonctionnelles, utilisant diversement des notions identiques, adaptant chacune à ses fins propres les éléments constitutifs de l'autre, elles apparaissent à un tel point interdépendantes qu'on peut les qualifier d'inextricables et voir en elles, non deux réalités autonomes qui se pourraient concevoir l'une sans l'autre, mais deux faces inséparables, tournées, l'une vers l'intimité subjective, et l'autre vers le monde extérieur, d'une même réalité, d'un même bloc fonctionnel, dont chacune exprime différemment l'essence unique.

VI

CONSIDERATIONS ET OBSERVATIONS DIVERSES

La thèse que nous avons soutenue est simple et, pensons-nous, difficilement contestable quant à l'essentiel, même si les lacunes, les maladresses ou les erreurs de détail que peut comporter notre exposé inclinent le lecteur à se former une opinion contraire.

1.- Rapports avec les vues de Marx.

A certains égards, et par des voies qui - autant que nous puissions en juger - sont différentes, elle confirme, et semble-t-il généralise, des vues de Marx que, pourtant, elle n'adopte pas entièrement.

Marx soutenait, en effet, et c'est la thèse centrale du matérialisme dialectique, que les formes supérieures de la conscience humaine sont en rapport intime avec les formes techniques, économiques et sociales de la production.

C'est peut-être dire davantage que d'affirmer, comme nous le faisons, qu'au-delà ou en-deçà des superstructures idéologiques, sociales, religieuses ou politiques, qui apparaissent historiquement très variables, ce sont les fondements les plus essentiels et les plus permanents de la conscience individuelle qui se trouvent liés, non pas seulement à un « mode de production de la vie matérielle », et à « la structure économique de la société » qui en dépend, mais encore aux conditions nécessaires de toute création technique, à tout le système de fonctions et de notions sans lequel l'homme ne pourrait produire les outils, les instruments artificiels dont l'emploi est au principe de toute production économique quel qu'en soit le mode.

Mais notre thèse s'écarte de celle de Marx en ce que nous ne prétendons pas réduire les formes supérieures de la conscience à n'être que les sous-produits des conditions de l'activité matérielle, de la « praxis ». A la vérité, nous nous bornons à constater l'existence d'un rapport intime entre les formes fondamentales de la conscience humaine et les structures de l'intelligence technique, sans nous aventurer soit à subordonner complètement les

premières aux secondes (ce qui reviendrait à adopter la ligne de pensée de Marx), soit à opérer la subordination inverse (ce qui reviendrait à nous engager dans une perspective plus ou moins hégélienne).

Si nous nous efforcions, peut-être imprudemment, de préciser davantage notre position, nous serions tenté de dire que notre point de vue n'est ni celui de Marx, ni celui, opposé, d'Hegel, mais un point de vue intermédiaire.

Nous pensons qu'avec l'apparition de l'être humain sur la planète, nous assistons, dans l'ordre biologique, à l'entrée en activité d'un système de fonctions organo-psychiques qui donne naissance, d'une part, aux notions et procédés, représentatifs et opératoires, de l'intelligence technique et, d'autre part, aux formes les plus générales, les plus caractéristiques et les plus persistantes de la conscience humaine individuelle, dans la période historique. Quand nous disons de ce système qu'il est organopsychique, nous voulons surtout dire qu'il n'est ni spécifiquement organique, ni spécifiquement psychologique, mais apparaît tour à tour, au regard de l'analyse intellectuelle, sous l'un ou l'autre aspect.

Nous réservons ainsi entièrement la question de savoir s'il y a ou non, dans la conscience humaine, un élément qui n'est pas d'ordre matériel, si l'on entend par ordre matériel l'ordre sensible.

L'homme n'est sans doute pas en dehors de la nature, considérée dans sa totalité (et, sur ce point, nous ne pensons pas nous écarter beaucoup des vues exposées par Henri Lefebvre dans son remarquable ouvrage *Le matérialisme dialectique*), mais il témoigne d'un ordre qui n'est pas immédiatement perceptible dans la nature. S'il ne constitue pas en elle une présence réellement étrangère, il en révèle, à tout le moins, un aspect insolite, et qu'il semble seul incarner à un si haut degré.

2.- Retour sur les dissociations psychologiques qui sont à l'origine de la conscience personnelle. Etant donné ses desseins, l'auteur n'avait pas à décrire le mécanisme de ces dissociations ni à faire l'énumération complète de leurs facteurs présumés.

En évoquant les dissociations psychologiques successives à la faveur desquelles la conscience, après avoir détaché du milieu sensible un corps, auquel elle s'était du même coup identifiée, se sépare ensuite de ce corps propre et en vient, finalement, à se concevoir comme distincte des contenus mêmes qu'elle s'attribue, nous avons énuméré ou analysé quelques-uns des faits qui peuvent servir de fondement à ces dissociations, quelques-uns des facteurs susceptibles d'intervenir dans leur genèse et dans la spécification consciente, simultanée ou ultérieure, des fragments, à la fois antagonistes ou complémentaires, qu'elles faisaient apparaître. Mais nous n'avons prétendu ni décrire leur mécanisme interne, ni établir une liste complète des causes qui ont pu les provoquer ou des circonstances par lesquelles on pourrait rendre compte des caractères conférés, contradictoirement, aux termes qu'elles séparaient.

Etant donné que notre propos était bien plus de montrer des rapports d'influence ou de dépendance et des similitudes de structure entre deux

groupes de notions, que de rechercher les origines absolues des notions incluses dans ces groupes, une telle description, une telle énumération, ne présentaient pour nous aucun intérêt majeur.

Si, néanmoins, nous avons voulu y procéder, nous aurions dû aborder un des sujets psychologiques les plus controversés et les plus obscurs.

3.- Obscurités du problème de la genèse du moi.

Un sujet sur lequel, d'ailleurs, nul d'entre nous ne possède, ni ne peut espérer obtenir jamais, la moindre lumière directe. Car, si étrange, si irritant qu'il puisse nous paraître d'avoir à reconstituer, à partir d'enquêtes extérieures, dont les résultats sont d'une interprétation difficile et incertaine, les circonstances d'un événement qui s'est déroulé en nous-mêmes, il en est pourtant ainsi. Bien que chacun de nous ait été le théâtre vivant de toutes ces fissurations, de toutes ces ségrégations, du bloc de conscience-mémoire originel, qui conduisent au surgissement, corrélatif et graduel, des notions de moi et de non-moi, la naissance de son moi propre, au coeur de sa propre conscience, reste pour lui un fait mystérieux ; et même un fait enveloppé d'un mystère spécifiquement impénétrable à toute rétrospection, puisqu'au moment où ce fait survenait, il n'avait pas d'intime témoin qualifié.

Le processus de cet accouchement de soi ne pouvait être, en effet, surpris et enregistré de l'intérieur, car le seul observateur qui aurait pu être en mesure de le surprendre et de l'enregistrer, méthodiquement et objectivement, devait en être le résultat final, et donc n'était pas encore formé : il lui était logiquement impossible d'établir une chronologie précise et une description critique des événements mêmes dont il allait surgir.

En sorte que, s'agissant de ces événements, c'est-à-dire des découvertes, remous ou tensions internes qui furent à l'origine des dissociations mentionnées, nous en sommes réduits, particulièrement en ce qui concerne les phases initiales de l'évolution psychologique, à des conjectures plus ou moins aventureuses.

Si des incertitudes règnent quant aux circonstances qui ont provoqué l'éveil du sentiment d'existence séparée, la connaissance que nous avons des faits qui ont conduit le sujet à attribuer des caractères spécifiques, des contenus graduellement plus précis aux fragments que les dissociations psychologiques détachaient et opposaient l'un à l'autre, n'est guère plus précise et plus assurée.

Remarquons toutefois que, la construction de la conscience personnelle étant progressive et s'étendant sur de nombreuses années, les phases ultimes de cette construction, qui surviennent au moment où les fonctions intellectuelles sont déjà entrées en activité, peuvent éventuellement faire l'objet d'une auto-observation attentive et suffisamment exacte.

Bien d'autres facteurs, que ceux que nous avons cités, semblent susceptibles, par leur intervention précoce ou tardive, de donner naissance ou forme au sentiment qu'a le sujet adulte d'exister de façon distincte et caractérisable, d'être un centre solitaire de conscience et d'action spécifiques, et les psychologues n'ont cessé de se poser sur l'origine et les caractères de

ce sentiment des questions qui paraissent n'avoir reçu, jusqu'à présent, aucune réponse vraiment décisive.

La naissance du sentiment d'existence distincte est-elle consécutive à l'expérience d'une désadaptation, c'est-à-dire à l'échec de certaines conduites qui traduisaient en actes la confusion, existant dans la conscience du sujet, entre lui-même et les choses ? Est-elle liée à la conscience que prend le sujet d'être à l'origine de ses propres réactions motrices ? Résulte-t-elle de l'expérience de cette liaison complexe, entre l'activité subjective et ses retentissements sensoriels, que Baldwin désigne sous le nom de « réaction circulaire » ? Les jeux de réciprocité et d'alternance, auxquels se livrent les enfants, sont-ils de nature, comme le pense Henri Wallon, à la favoriser ?

D'autre part, le fait que cette existence distincte qu'il s'attribue apparaisse au sujet comme une existence personnelle et continue, qui resterait identique à elle-même à travers le temps¹, est-il la traduction consciente de la

¹ De même qu'en chimie, on commence par isoler une substance pour s'efforcer ensuite, par l'étude de ses propriétés, de s'en donner une définition précise et caractéristique, de même aussi, dans la construction de la conscience personnelle, il y a, en apparence, deux démarches psychologiques : la première qui conduit au sentiment d'existence distincte et la seconde par laquelle on s'efforce de caractériser l'existant isolé par la première.

Mais si l'on peut isoler une substance chimique, c'est précisément parce qu'elle possède des propriétés spécifiques et, analogiquement, nous pensons que les démarches psychologiques auxquelles nous venons de faire allusion ne sont pas entièrement indépendantes mais, dans une certaine mesure, corrélatives et enchevêtrées. A notre avis, le sentiment d'existence séparée, d'existence distincte, ne va pas sans envelopper, à défaut d'une connaissance précise, quelque pressentiment, quelque saisie confuse de l'existant autonome qu'il pose. Il renferme, pensons-nous, la nécessité logique d'une interrogation, à plus ou moins brève échéance, sur son propre centre, sur son propre siège ; d'une tentative, si vague soit-elle, pour caractériser ce noyau de conscience et d'action qu'il implique. Il renvoie vers sa source, tout à la fois logique et psychologique. Il l'indique, comme une ombre portée indiquerait la présence et le gisement d'un foyer de lumière. Dans son effort d'auto-explicitation, il conduit à le découvrir, à s'en former une représentation. En d'autres termes, ce sentiment ne va pas sans quelque ébauche d'un reflux vers son origine et son support ; d'une démarche par laquelle le sujet se retournerait sur soi pour prendre conscience de sa présence propre et, en quelque sorte, s'appréhender lui-même.

Le sentiment d'existence séparée et cet effort d'auto-appréhension, d'auto-caractérisation de soi, qui conduit à la conscience d'existence personnelle, identique et continue, sont, à notre sens, étroitement liés. Ils font cercle et se renforcent mutuellement, le second fournissant au premier une sorte de base, concrète et abstraite à la fois, qui le justifie et le consolide.

S'il en est effectivement ainsi, si la séparation d'avec le milieu et la construction de la conscience personnelle sont des faits interdépendants, des

spécificité, de la continuité et de l'identité approximative des impressions viscérales, coenesthétiques ? N'est-il pas plutôt le produit de la structure et de la permanence des rapports sociaux ? Ne se fonde-t-il pas, comme le voulait Maine de Biran et comme paraît l'admettre Krishnamurti, sur la conscience d'un effort volontaire, et sans cesse réitéré, contre des résistances qui, n'ayant pas leur source dans le sujet conscient, seraient imputables à une réalité extérieure à ce sujet ?¹

Nous sommes personnellement peu enclin à prendre parti en si délicate et si obscure matière, à répondre, de façon positive, négative ou nuancée, à ces questions, et à bien d'autres analogues, sur lesquelles des spécialistes, bien autrement qualifiés que nous-même, ne parviennent pas à s'accorder entièrement, sans doute parce que lesdites questions gravitent autour de cette notion que chacun de nous se fait de lui-même, c'est-à-dire d'une réalité qui lui est trop intime pour qu'il puisse en discerner clairement la nature, l'étendue et les contours exacts.

Nous nous bornerons à présenter, sans prétendre à leur donner le moindre caractère dogmatique, quelques remarques que certaines de ces questions nous suggèrent, à tort ou à raison, remarques qui ne sont pas sans parenté avec celles que nous avons faites au début du précédent chapitre, après avoir mentionné un certain nombre de facteurs susceptibles de provoquer la dissociation du continuum psychologique saisi par la conscience globale.

Ce qui, à notre sens, peut éveiller, chez un sujet, le sentiment de constituer un foyer conscient d'action autonome, c'est bien moins l'effort même, tel qu'il apparaîtrait à la conscience spontanée, que la notion, la représentation de l'effort, si obscures, si embryonnaires qu'on les suppose.

Dans l'action instinctive, dans l'action réflexe, l'effort se manifeste, pour ainsi dire, à l'état pur. C'est une sorte d'explosion intérieure, de projection d'énergie, qui n'a pas conscience de sa signification, laquelle ne peut être formulée que lorsque le sujet a commencé à décomposer le monde en objets et à établir, entre ces objets, des rapports.

Tandis que ce qui caractérise l'effort volontaire, c'est le fait qu'il s'accompagne de quelque connaissance de la fin qu'il poursuit. Et la

aspects complémentaires d'un processus total, les facteurs qui conduisent le sujet à se détacher du milieu et ceux qui lui fournissent des éléments de définition personnelle ne peuvent être, en toute rigueur, distingués.

¹ A la vérité, Maine de Biran pensait que le moi prenait conscience de lui-même en s'opposant au corps propre, se saisissait comme une force «hyperorganique» en conflit, dans l'effort moteur volontaire, avec l'inertie musculaire. Mais l'inertie musculaire nous renvoie à l'inertie matérielle en général et, donc, à ce monde de la « matière » qu'est l'univers sensible. A certains égards, l'opposition force hyperorganique - inertie musculaire n'est que la réitération, à un autre niveau, de l'opposition sujet-milieu. Cette dernière est seule envisagée par Krishnamurti, pour qui l'effort est celui du sujet total, de l'individu psychorganique, contre le milieu.

résistance qu'il rencontre, qu'il s'agisse de l'inertie musculaire ou de l'inertie matérielle en général, prend figure d'obstacle à cette fin, de contre-volonté, d'intervention hostile d'un agent « extérieur ». En d'autres termes, elle se présente comme un élément étranger au sujet et s'opposant à ses desseins, cependant qu'il se saisit lui-même comme l'opposé de cet opposé.

Dans tout le processus de l'effort spontané, instinctif, il n'y a, au contraire, qu'un enchevêtrement complexe de stimuli et de réactions motrices, qui sont vécus comme tels et non attribués à des entités antagonistes, à des présences en conflit.

De même, l'accomplissement pur et simple, automatique, d'un acte moteur ne nous paraît pas conduire le sujet à prendre conscience de soi comme d'une cause dont son acte, et les résultats de son acte, seraient les effets. Car il ne suppose pas cette disjonction préalable entre le sujet et l'acte qui permettrait au premier de s'attribuer le second et de se donner, à partir de cette attribution, une définition de soi.

Pour que le sujet se saisisse comme une cause, il faut, pensons-nous, qu'avant tout déclenchement objectif de l'acte moteur, il puisse, dans un espace interne, se former une représentation de cet acte et de ses effets. C'est seulement alors qu'il peut se concevoir comme renfermant en puissance cet acte et les effets qu'il en attend.

Se sentir cause, ce n'est pas simplement éprouver que l'on produit un acte, c'est sentir, en outre, qu'on a la capacité de le produire. Et cela exige qu'avant de le produire en fait, on ait pu s'en former une représentation préalable qui, chargée d'une sorte d'énergie latente, de « tension de réalisation », soit apparue comme un acte en suspens dont on pouvait, à tout moment, déclencher l'exécution. Au fond, se sentir cause, c'est se sentir volonté, et il n'y a pas de volonté sans quelque représentation de l'acte voulu. D'ailleurs, la notion de cause est inséparable de la notion de temps, qui, nous l'avons vu, ne peut se former que chez un être capable de représentations intellectuelles.

Le fait d'échouer objectivement n'est pas non plus la conscience d'échec, laquelle enveloppe, chez l'être humain adulte, la notion d'un dépassement possible, le pressentiment qu'une conduite différente aurait pu amener le résultat que l'on avait en vue, c'est-à-dire que l'on se représentait (nous retrouvons ici encore la notion de représentation) et que l'on n'a pas su produire. Tandis que, chez l'animal, l'échec se traduit soit par l'abandon de toute nouvelle tentative, soit (lorsque cet abandon est, dans l'ordre de l'instinct, inconcevable) par une agitation diffuse, incoordonnée et diversive dans laquelle s'épuise l'énergie des impulsions infructueuses.

Ainsi, les conduites animales peuvent être souvent, et parfois douloureusement, bafouées par l'expérience sans que ces échecs répétés, qui peuvent, par « essais et erreurs », amener des modifications utiles dans le comportement du sujet (habitudes acquises), soient, à vues humaines, de

nature à provoquer, chez l'animal, le surgissement d'une conscience personnelle.

La permanence, la stabilité relative globale des impressions coenesthésiques n'entraînant pas davantage, *ipso facto*, le sentiment de continuité et d'identité personnelles. Autrement, il faudrait attribuer ce sentiment à l'enfant, alors qu'il n'a même pas conscience d'exister distinctement, de se détacher du milieu.

Comment parler du sentiment de continuité et d'identité personnelle chez un être qui ne s'est pas encore saisi comme personne ? Pourtant, chez cet être, les impressions coenesthésiques ont déjà le caractère d'invariance approximative globale qu'elles présentent chez l'adulte. Les sentiments d'identité et de continuité ne vont pas, d'autre part, sans quelque possibilité de retour en arrière et de comparaison, c'est-à-dire sans quelque conscience du temps. Ils supposent quelque intuition, quelque représentation, de ce qui est censé persister en restant identique à lui-même.

Personne évoque personnage, et les rôles sociaux joués par l'individu contribuent assurément, dans une large mesure, à nourrir la conscience qu'il a de la structure et de la stabilité de son existence personnelle. Mais l'individu ne peut se saisir comme personnage assumant un rôle que s'il dispose des facultés intellectuelles qui lui permettent de se former une représentation de ce rôle et de se l'attribuer à lui-même.

Nous pensons, pour notre part, que la notion de continuité personnelle s'attache surtout à cet élément d'origine sociale, mais plus primitif et permanent que tout rôle social reconnu, à cet élément dont le rapport au moi est le plus direct et le plus simple possible : le nom personnel.

Le fait de s'entendre désigner toujours par les mêmes syllabes (tout comme le fait de se désigner soi-même, dans le dialogue extérieur ou intérieur, par un mot invariable : « je » ou « moi ») crée certainement une puissante suggestion d'identité et de continuité.

Ni la réaction circulaire de Baldwin, ni même, sans doute, les jeux d'alternance et de réciprocité qui ont retenu l'attention de Wallon, ne sont propres à l'espèce humaine. Mais il n'apparaît pas qu'ils entraînent chez les autres espèces les conséquences qu'on leur prête dans la nôtre.

Ainsi, les faits par lesquels on a cherché à expliquer la genèse du sentiment d'existence séparée, et les caractères prêtés à l'existant qu'il implique, se retrouvent, pour la plupart, dans l'expérience d'êtres dont rien ne nous donne à penser qu'ils soient jamais parvenus ni à éprouver ce sentiment ni à s'attribuer une existence, une définition personnelles¹.

¹ Nous n'avons aucune possibilité vérifiable de pénétrer dans la conscience d'un animal et donc de savoir si cet animal est ou non capable de parvenir à une conscience personnelle de soi. Mais, s'il est vrai - comme nous pensons l'avoir montré - qu'intelligence technique et conscience personnelle sont inséparables, nous pouvons trouver une sorte de preuve indirecte de l'absence de conscience personnelle chez l'animal dans le fait que, à l'intérieur des limites chronologiques de notre observation, nous ne découvrons, dans

Ces faits, d'autre part, ne paraissent prendre toute leur signification, et dès lors acquérir toute leur efficacité logique, tout leur pouvoir de dissociation et de spécification, qu'au regard d'une conscience qui, capable non seulement de se former des représentations mais encore d'opérer des distinctions et de saisir des rapports, est déjà parvenue au stade réflexif, ou sur le point de l'atteindre.

En sorte que la notion même de l'aptitude de quelques-uns d'entre eux à produire ou à promouvoir le sentiment d'existence distincte renfermerait une pétition de principe si ce « sentiment » s'accompagnait d'une connaissance précise de ses origines et de ses motivations, d'une claire définition de son objet.

Dans ce cas, en effet, il se trouverait dépendre de fonctions intellectuelles qui, autant que nous puissions en juger¹, n'entrent en activité qu'après que lui-même s'est manifesté, au moins sous sa forme la plus fruste : celle qu'il revêt chez un être qui, en tant que sujet, reste encore identifié à son corps propre.

Mais, à sa première manifestation, lors de la crise d'autonomie que traverse l'enfant vers sa troisième année, il apparaît comme une sorte de revendication affective violente, d'expulsion - sans nul souci de justification rationnelle ou d'élucidation préalable de soi - de tout ce qui faisant obstacle à la réalisation des désirs, apparaît comme étranger, et comme constituant, au dehors, un « autrui » que le sujet prend soudainement conscience de n'être pas. Ce qui ne lui permet de poser sa propre existence autonome que d'une façon toute implicite et négative : il sent qu'il n'est pas quelque chose, mais il ne sait pas, pour autant, ce qu'il est.

On ne saurait donc, à ce stade, considérer le sentiment d'existence distincte comme l'auto-affirmation d'un être qui, en découvrant et en se démontrant à lui-même sa propre existence active et isolée, se serait, avant toute revendication, consciemment posé, en s'attribuant, du même coup, des caractères susceptibles de le définir et de l'identifier à son propre regard.

Eprouvé par un sujet qui n'a encore de lui-même qu'une conscience implicite et nébuleuse, ce sentiment ne peut être, à sa naissance, que l'expression affective d'une totalisation, d'une organisation inconscientes d'impressions réitérées, et non le produit d'un raisonnement logique².

son comportement, aucune transformation révolutionnaire trahissant l'activité d'une intelligence technique comparable à la nôtre.

¹ Il convient de réserver la possibilité d'un décalage entre la compréhension réelle, la compréhension intime, que l'enfant peut avoir du monde, et ce qu'il est capable d'exprimer de cette compréhension avec des mots dont il ne possède qu'un usage rudimentaire et défectueux. Ses facultés intellectuelles peuvent être, à certains égards, supérieures à ce que nous pouvons en soupçonner d'après ses propos. Il ne faut toutefois pas s'exagérer la portée de cette remarque. Le fait même que l'enfant ait positivement recours au raisonnement « transductif » prouve, par exemple, sans conteste, qu'il n'est réellement pas capable de raisonnement logique.

² Un enfant de 10 mois, observé par Preyer, s'absorbait dans le manège consistant à frapper alternativement sur une table et sur sa propre tête.

Mais, s'il est certain que, selon l'heureuse formule de Malapert, « nous ne nous découvrons pas au bout d'un syllogisme », il n'en est pas moins vrai que le passage du « moi-nébuleuse », auquel nous venons de faire allusion, à ce moi, assez nettement délimité et caractérisé, que nous rencontrons chez l'adulte ne s'opère qu'à la faveur d'un développement intellectuel qui s'étend sur des années et conduit des formes les plus humbles de la fonction représentative à ses formes les plus élevées, qui sont aussi les plus abstraites.

Et nous pensons que la conscience d'exister distinctement en tant que personne, conscience qui finira par se cristalliser dans les moules qui lui seront offerts par l'intelligence technique, ne commence à s'éveiller ou, tout au moins, à se préciser qu'au moment où se manifeste chez le sujet une aptitude, si faible soit-elle originellement, à se représenter des actes encore inaccomplis, à former, sinon des projets, du moins des ébauches de projets. Ce qui suppose, ou entraîne, la suspension de l'activité instinctive, c'est-à-dire l'apparition d'un délai entre les stimuli qui s'exercent à un moment donné, et une réponse motrice à ces stimuli, qui, partiellement élaborée et préméditée, est déjà volontaire et n'a plus un caractère simplement réflexe. S'il en est effectivement ainsi, on peut dire que la conscience d'existence distincte et personnelle est liée, peut-être dès son apparition et en tout cas lorsqu'elle doit prendre une forme plus précise, au surgissement des fonctions

Cet enfant n'était pas en mesure d'interpréter objectivement son expérience; de saisir, avec toutes ses implications logiques, la distinction entre des contacts simples et des contacts doubles. Il n'est même pas sûr qu'il pût, comme le dit Preyer, se rendre compte « que c'est autre chose de se frapper soi-même, sur sa tête résistante, ou bien de frapper sur un objet extérieur et dur quelconque ».

Toutefois, les sensations alternantes provoquées par ses gestes successifs devaient, pensons-nous, s'organiser entre elles, et être perçues par lui comme une sorte de rythme à deux temps. Et, tout comme un rythme musical (ou, plus généralement, sensoriel) sollicite notre intérêt, et nous fait éprouver un sentiment que nous sommes incapables d'expliquer rationnellement, ce rythme à deux temps devait retenir l'attention de l'enfant et faire surgir dans sa conscience une tonalité affective, particulière et séduisante, à laquelle il ne savait faire correspondre aucune notion distincte.

Dès lors qu'elle se trouvait ainsi dépourvue de toute traduction conceptuelle, cette tonalité affective ne pouvait évidemment conduire le sujet à une connaissance claire et distincte, à une conscience intellectuelle de soi.

Mais il n'est pas interdit de penser qu'en s'agrégeant à toutes celles qui seraient induites par d'autres expériences auxquelles nous prêtons la même signification psychologique, elle n'en contribuerait pas moins, à sa manière, à faire naître chez le sujet, au terme d'un obscur travail de synthèse, le sentiment à la fois intense et confus de son existence séparée.

représentatives, lesquelles sont particulièrement, spécifiquement actives durant ce délai, cet intervalle qui sépare les stimuli de la réponse motrice finale.

Or, ce surgissement ne s'explique, à notre sens, ni par l'action de sensations organiques préexistantes ni par les circonstances déjà expérimentées de la vie de relation, puisque ces sensations et ces circonstances interviennent aussi bien chez l'enfant en bas âge ou chez l'animal: le fait, par exemple, qu'un enfant se sente entravé dans son activité motrice par un obstacle matériel, ou l'opposition d'autrui, ne le conduit pas, pour autant, à s'attribuer sur-le-champ une existence distincte et personnelle.

La conscience personnelle n'est pas liée, pensons-nous, à des faits en soi, à des circonstances vécues, mais à une certaine et nouvelle manière d'accueillir ces faits ou ces circonstances préexistants.

Un fait ne peut être, par lui-même, la cause d'une aptitude du sujet à envisager ce fait autrement. Et si, comme nous le pensons, le passage de la conscience syncrétique, de la conscience globale; à une conscience personnelle précise correspond au passage du simplement vécu au représenté, aucune expérience particulière n'est susceptible de le provoquer. Il ne peut être que consécutif à l'entrée en activité et au développement graduel de l'appareil psycho-physiologique de la représentation. Certaines circonstances privilégiées peuvent, il est vrai, être l'occasion du fonctionnement initial de cet appareil, et fournir ultérieurement à son activité une matière précieuse et significative, mais elles ne sauraient à elles seules en édifier les structures.

En résumé, il est remarquable que certains des faits allégués pour rendre compte du sentiment d'existence séparée, d'existence personnelle¹, soient expérimentés par l'enfant presque dès sa naissance et qu'il ne parvienne néanmoins que très tardivement à en tirer parti. Cette circonstance, de même que l'impuissance apparente des animaux à extraire d'expériences semblables aux nôtres des fruits équivalents, nous inclinent personnellement à penser que si les faits en question sont incontestablement de nature à alimenter le sentiment d'existence séparée et à favoriser son apparition, ils ne sont pas cependant capables, à eux seuls, de le créer. S'ils peuvent en être les prétextes, les conditions, ils n'en sont pas les causes². En d'autres termes, les

¹ Si nous mentionnons toujours ensemble le sentiment d'existence séparée et la conscience d'existence personnelle, c'est parce que le premier, qui est au principe de la seconde, ne cesse de lui être sous-jacent : le « je » ne se pose qu'en s'opposant, et toute affirmation, toute conscience positives de soi enveloppent la négation, le rejet de quelqu'un ou de quelque chose d'autre.

² *Pour autant que l'on puisse parler de causes en psychologie. Les faits psychologiques sont les résultantes manifestes de processus fort complexes dans lesquels interviennent des « actions en retour » (des phénomènes de feed-back diraient les cybernéticiens) et qui, dès lors, apparaissent bien plus comme des circuits fermés d'actions élémentaires que comme des développements rectilignes engendrés par une cause unique et univoque. Dans de tels circuits, ce qui pouvait apparaître comme cause devient l'effet de son effet et, à partir du moment où une circulation d'énergie s'est établie à*

circonstances, les événements internes, nous paraissent ici moins importants que l'évolution qui aboutit à la genèse d'une sorte d'instrument d'optique intellectuelle qui permet au sujet de prendre une nouvelle conscience de ces circonstances et de ces événements qui lui étaient depuis longtemps familiers.

Il semble que le sentiment d'existence séparée ne parvienne à sa plénitude, à la notion claire et précise de l'existant autonome qui en constitue tout à la fois le sujet et l'objet, qu'au moment où la conscience réflexive est elle-même parvenue à sa maturité. Il nous paraît dès lors raisonnable d'admettre qu'à l'origine commune de la conscience réflexive et de la conscience personnelle, il faut placer des aptitudes fonctionnelles qui sont spécifiquement, exclusivement propres à l'être humain et qui, comme le soutiennent Paul Guillaume et Henri Wallon, ne s'établissent qu'au fur et à mesure que le développement anatomo-physiologique de l'appareil nerveux le permet.

4.- Les terribles conséquences qu'entraîne le type présent de conscience humaine lui valent d'être voué par d'aucuns au mépris et à la malédiction.

On peut démontrer que le type de conscience individuelle qui est aujourd'hui commun à la presque totalité des êtres humains est inévitablement de nature à susciter, chez le sujet lui-même, des contradictions violentes, des tensions intolérables et, dans les rapports humains, d'après compétitions, susceptibles d'entraîner non seulement des brutalités d'ordre privé mais encore des conflits collectifs qui, mettant aux prises des centaines de millions d'hommes pourvus d'armements terrifiants, pourraient bien aboutir, à brève échéance, à une auto-destruction totale de l'humanité.

On comprend, dès lors, que maints esprits, épouvantés des résultats passés, présents ou possibles de cette forme de conscience, en soient venus à la mépriser et à la maudire, sans bien se rendre compte que leurs réactions mêmes à son égard, quoique destinées, en apparence, à la discréditer et à la détruire, en restent insidieusement tributaires et contribuent ainsi à la consolider¹.

l'intérieur du circuit, il n'y a plus à proprement parler, ni cause ni effet, mais un fonctionnement cyclique qui se poursuit aussi longtemps qu'il est en mesure d'effectuer les prélèvements d'énergie nécessaires à son entretien. Nous reviendrons longuement, dans un autre ouvrage, sur ces notions d'un intérêt capital.

¹ On ne saurait trop insister sur le fait que toute action dirigée contre la conscience commune, la conscience « oppositionnelle » de soi, émane de cette conscience même et donc, à sa manière, en exprime l'essence, en reflète la structure.

Il s'ensuit qu'une telle action présente un caractère ambigu et demeure, quant à l'essentiel, inefficace, si importants, si décisifs que puissent paraître ses résultats formels.

5.- Efforts d'appréciation objective de l'auteur. La compréhension exacte est seule libératrice.

Nous avons cru devoir, pour notre part, adopter une attitude entièrement différente.

Etant convaincu¹ que l'on ne peut se libérer d'une emprise néfaste qu'en prenant une conscience exacte et tranquille de ce qui est à la source de cet asservissement dangereux, nous avons estimé qu'au lieu de mépriser ou de maudire, mieux valait tenter de comprendre.

Or, on ne saurait rien comprendre sans amour, pas même le moi. Et l'on pourrait dire de ce dernier que c'est notre égoïste rancune contre lui qui l'endurcit et l'empêche de se dénouer. En le déclarant haïssable, Pascal s'en interdisait l'intelligence ; et François de Sales a vu, sur ce point, beaucoup plus profond que l'auteur des *Pensées*, lorsque, dans son *Introduction à la vie dévote*, il a écrit l'admirable chapitre IX, intitulé « *De la douceur envers nous-mêmes* ».

Nous nous sommes donc efforcé d'examiner sans passion, avec une sorte d'affectueuse objectivité, cette conscience d'eux-mêmes, si volontiers agressive et si souvent redoutable, que les hommes possèdent ; ce « moi » qu'ils détestent en mots (surtout quand il se manifeste chez le voisin et les menace) mais qu'ils chérissent en fait sans parfois oser se l'avouer, et qu'ouvertement ou insidieusement, ils veulent défendre à tout prix.

Nous avons donc cherché à comprendre sa structure, ce qu'il signifiait, à quoi était liée, historiquement et biologiquement, son apparition.

Soucieux de lui rendre pleine justice, au lieu de simplement l'accabler, de ne retenir que ses forfaits exécrables, nous avons tenté, en le situant dans la perspective générale de l'évolution de la vie sur la planète, de faire leur part à ses mérites et à sa grandeur éventuels.

6.- La forme présente de la conscience humaine est la rançon de l'extraordinaire destinée et de la toute-puissance planétaire de l'humanité.

Et il nous est apparu² qu'il existe, entre le genre de conscience qui est propre à l'individu humain et l'intelligence technique que ce même individu manifeste, une solidarité originelle inextricable.

Dès lors, tous les griefs, si justifiés soient-ils, que l'on peut articuler contre la forme présente de la conscience humaine ne sauraient masquer le fait qu'elle constitue la rançon naturelle, et initialement inévitable, de l'extraordinaire destinée et de la toute-puissance planétaire actuelle de

¹ Il n'est que juste de dire que nous sommes profondément redevables à Krishnamurti de nous avoir affermi dans cette conviction.

² Nous pensons que cela apparaîtra aussi à tous ceux qui considéreront nos arguments avec une attentive honnêteté, sans s'exagérer l'importance finale des lacunes, des maladresses ou des erreurs de détail que peut comporter, au regard des spécialistes, notre exposé.

l'humanité, lesquelles, sans le surgissement de l'intelligence technique liée à cette forme de conscience, eussent été inconcevables.

Si donc, sans nous dissimuler ce qu'elle peut avoir d'indésirable ou même d'atroce dans ses conséquences humaines, nous tenons compte de cette signification historique de son apparition, nous serons enclins, sans renoncer pour autant à nous affranchir de ses limitations meurtrières, à la considérer avec plus d'équité et plus d'indulgence, c'est-à-dire, finalement, avec plus d'intelligence. Et, à mesure que nous la comprendrons davantage, que sa structure intime et sa signification nous deviendront plus apparentes, nous en discernons mieux les illusions et les pièges, et nous serons moins soumis à son redoutable pouvoir, moins exposés, aussi, à la renforcer en nous-mêmes dans notre effort brutal et inconsideré pour la combattre et la réduire.

Nous ajouterons que, pour être tout à fait équitable à son égard, il convient de faire observer que s'il est vrai qu'elle a pu et peut encore inspirer des actes d'une horreur sans nom, ce n'est pourtant pas elle qui a inauguré le règne de la violence.

Bien avant qu'elle pût intervenir, le monde était déjà, et n'a cessé d'être depuis, un lieu de compétition sanglante et de carnage.

Dans tout le règne animal (et même dans le règne végétal, puisqu'il existe des plantes carnivores, perfidement agressives), ne cessent d'être perpétrés des actes dont l'implacable cruauté ne doit absolument rien à cette conscience. On découvre même, chez les animaux, des férocités qui paraissent aussi gratuites que celles auxquelles s'abandonne trop souvent notre espèce, mais nous remarquons peu ces violences, car nous n'en sommes pas, en général, menacés. Nous les considérons même avec sympathie lorsqu'elles nous sont profitables.

En caressant l'échine de nos chats domestiques, nous songeons assez peu au genre de traitement qu'ils feraient volontiers subir aux souris ou aux oiseaux qui, d'aventure, tomberaient sous leurs griffes.

L'univers reste bien, dans son ensemble, quelque notion que nous puissions nous faire de sa destination, cette effroyable mangerie dont parlait, je crois, Schopenhauer. Et ce n'est certes pas de l'apparition de la forme présente de la conscience humaine que date l'existence, sur la planète, d'un cortège d'horreurs dont l'intégrale contemplation ferait basculer dans l'épouvante et la folie un spectateur qui n'aurait pas besoin d'être doté d'une sensibilité exceptionnelle. L'homme le plus sage ne subsiste qu'en écumant, si l'on peut dire, les individus de quelque autre règne. Et, à tort ou à raison, les moins étourdis d'entre nous se sont effrayés de l'impitoyable nécessité biologique qui s'exprime par l'alternative : manger l'autre ou être, soi-même, mangé.

On peut encore faire observer, à la décharge de la conscience humaine, qu'elle est capable de s'émouvoir des conséquences pour l'autre (que cet autre soit une plante, un animal ou un être humain) de ses propres agissements, et de s'efforcer de les rendre moins cruels ou moins dangereux. On ne saurait attendre de l'animal, dont nous avons dit qu'il vit dans « la bête irresponsabilité de l'action automatique », un pareil souci, ni une pareille tentative d'autocritique et de réforme.

Et nombre de gens qui reprochent à la conscience commune son aptitude à émettre des jugements critiques ne s'aperçoivent pas que leurs reproches sont eux-mêmes tributaires de cette aptitude.

Reprenant à notre compte un propos d'Aurobindo Ghose, cité par Robert Linssen: « L'ego fut une aide, l'ego est l'entrave », nous dirions volontiers :

« Si l'ego est devenu une entrave terrible, si, trop souvent, il nous étrangle et nous déchire, nous vaut de profondes angoisses et d'innombrables meurtrissures, s'il peut faire courir à notre espèce un danger mortel, il n'en a pas moins constitué, relativement à l'incarcération dans l'instantané et le proche qui caractérisait la vie instinctive, un prodigieux élargissement du champ de vision et d'action du sujet, un affranchissement extraordinaire. Si, d'ailleurs, il nous enfièvre, c'est parce qu'il est la prise de conscience même de l'exiguïté de notre être apparent. Et il ne peut percevoir sa propre limitation sans une aptitude à se dépasser qui dénonce en lui une sorte d'illimitation potentielle. »

D'aucuns trouveront surprenant, et même révoltant, que nous parlions de la conscience de soi comme d'une libération, car ils se sont accoutumés à désigner par le terme «libération» un état qui leur apparaît comme l'antithèse même et la complète négation de la conscience de soi. Mais la notion de libération est, comme toute autre, relative, et le surgissement de la conscience de soi a bien représenté, dans son ordre, une libération dont nous nous sommes efforcé, dans le chapitre précédent, de rendre sensible la grandeur. Toutefois, nous ne pouvons nous former de cette libération qu'une notion intellectuelle et rétrospective, puisque nous n'avions et ne pouvions avoir, lorsqu'elle survint, aucune conscience préalable du confinement spatio-temporel qui, alors, était nôtre.

7.- Il n'y a pas opposition mais étroite corrélation entre le progrès technique et la «stagnation» morale.

S'il est vrai, comme nous pensons l'avoir montré, qu'intelligence technique et conscience individuelle sont inséparables, constituent les deux faces impossibles à isoler absolument d'un même bloc fonctionnel, il n'y a, entre le présent état de la conscience humaine (envisagé tant sur le plan psychologique que sur les plans moral et social) et les vertigineux progrès de la technique qu'une différence illusoire. L'opposition qu'il est de mode d'introduire entre le premier et les seconds est purement verbale et résulte d'un examen insuffisant de leurs rapports, d'une méconnaissance de l'essentielle identité de leurs origines.

Ce qui contenait en germe non pas seulement la prodigieuse extension actuelle des développements techniques mais jusqu'à la simple possibilité de tout développement technique, contenait également la source des conflits incessants et des brutalités effroyables qui se manifestent dans les relations humaines.

Les réalisations techniques stupéfiantes, auxquelles nous assistons, et les violences à l'échelle planétaire, dont nous sommes aussi les témoins, ne sont pas deux groupes de faits distincts qui existeraient chacun à son niveau

propre, et n'auraient aucune communication entre eux, mais deux aspects solidaires d'un même fait. Il n'y a pas opposition mais corrélation étroite entre la «stagnation» morale et le progrès technique. Si l'homme est engagé dans une lutte frénétique, dans un conflit sanglant avec lui-même qu'aucune nécessité alimentaire ne justifie, c'est parce qu'il s'est forgé de soi une conscience technique, une conscience industrielle.

A l'instar de ses techniques, sa cruauté s'est, depuis les origines, perfectionnée ; elle s'est ornée de raffinements, elle a pris des formes subtilement perfides, mais elle n'a cessé d'engendrer les mêmes résultats évidents. Tant que l'arbre de sa conscience n'aura pas subi une modification structurale profonde, il continuera, par des voies diversement trompeuses, de porter inévitablement des fruits amers.

On notera que conflits humains et progrès techniques se développent, les uns et les autres, à partir d'un nombre restreint de notions fondamentales, et que maints progrès techniques représentaient, dans l'esprit de leurs auteurs, des perfectionnements délibérément apportés à une action «morale» qui se proposait d'assurer le triomphe de conceptions «supérieures» par l'anéantissement physique des représentants «dégradés» de l'espèce humaine.

Au regard d'une morale fondée sur la notion de conflit (et c'est, sous une forme évidente ou subtile, le cas de toutes nos prétendues «morales»), un progrès dans la technique du combat peut bien passer pour un progrès moral; et les techniciens se trouvent promus à la fonction d'assurer, matériellement, le triomphe de la dignité et de la moralité humaines.

Il convient de faire observer, en outre, que la création des instruments techniques a plus d'un rapport avec la stratégie militaire ou politique, avec la technique des conflits personnels. Il s'agit toujours de combattre ou de limiter une action par une autre action ; de mettre en concurrence deux lois physiques, dont les effets sont, dans un certain domaine, contradictoires, pour que subsiste seul le résultat utile.

8.- «Solutions» naïves et dangereuses. L'avenir reste mystérieux.

Ceux qui s'imaginent que l'humanité doit choisir entre périr, en poursuivant à la cadence actuelle son effort technique, et survivre, en renonçant à cet effort ou en le ralentissant, s'abusent, nous semble-t-il, étrangement. Ils veulent éluder le problème bien plus qu'ils ne sont ambitieux de vraiment le résoudre.

Pour qu'il fût possible de tarir, par les moyens qu'ils préconisent, les sources de la violence présente (et nous ne pensons pas seulement à cette violence spectaculaire que la guerre constitue), il faudrait bien plus que freiner le progrès technique, il faudrait renoncer à l'usage de tout ce que l'homme a créé en fait d'instruments depuis ses origines terrestres. Il faudrait ramener l'humanité à la condition de ces espèces animales naturellement paisibles

dont les représentants sont inoffensifs non seulement à l'égard de leurs congénères mais encore à l'égard des représentants des autres espèces animales. Une telle régression, qui pourrait conduire, non seulement à la suppression par inanition d'un milliard d'êtres humains mais encore à la totale destruction de l'humanité par des espèces animales moins pacifiques, serait absurde, et la solution réelle doit être recherchée dans une tout autre voie.

Il ne faut pas nous dissimuler, d'ailleurs, qu'en dépit des illusions de notre étourderie coutumière, l'existence de notre espèce est une aventure. Rien ne nous est garanti ni dans l'ordre biologique ni dans l'ordre astronomique.

Nos informations eschatologiques sont surtout d'origine légendaire et nous n'avons aucune connaissance certaine du destin de la planète qui nous sert à la fois de nourrice et d'habitat.

Risquera-t-elle de se trouver prise dans le brasier d'un Soleil que sa transformation en «nova» aura démesurément dilaté ?

Si l'humanité peut survivre jusque-là, elle n'échappera sans doute à la destruction par le feu que si elle est devenue capable de déloger la Terre de son orbite naturelle.

Mais, sans évoquer une menace aussi prodigieusement éloignée, on peut imaginer d'autres périls qui pourraient être singulièrement plus rapprochés. Rien ne nous prouve que cette collision avec une autre planète, qui a servi de thème d'inspiration à un romancier et fourni la matière du film qu'on a tiré de son roman, ne surviendra pas en effet, et que ce qui survivra de l'homme et de ses oeuvres ne devra pas son salut à une fuite nécessitant le recours à des engins de navigation interplanétaire.

Une telle collision pourrait survenir demain, et il est même piquant de penser que, traqués par une peur affreuse, ceux-là mêmes qui s'irritent aujourd'hui de l'incessante accélération des progrès techniques ne seraient pas alors les derniers à reprocher aux ingénieurs et aux constructeurs d'astronefs de n'avoir pas créé assez d'engins et de ne les avoir pas aménagés de façon suffisamment confortable !

Il pourrait même advenir, tout étant si contradictoire et si paradoxal, que le salut massif de l'humanité, en de si extraordinaires circonstances, fût rendu possible grâce à des progrès techniques accomplis à l'occasion d'une de ces guerres meurtrières durant lesquelles on accorde généreusement aux laboratoires des crédits inusités.

En dehors de toute menace de collision, la planète pourrait être envahie, comme dans *La guerre des mondes* de Wells, par des êtres d'origine extra-terrestre pourvus d'armes terribles. Cette hypothèse n'est pas absurde, et elle est même venue hanter quelques esprits depuis que se multiplient des observations dignes de foi relatives à des disques volants animés de vitesses et capables d'accélération dépassant de loin les possibilités présentes de la technique humaine connue. Si une telle invasion se produisait effectivement, toutes les chances de libre survie de l'espèce seraient encore suspendues à l'importance de ses réalisations techniques, au génie de ses savants et à l'étendue de leurs connaissances.

Il est bien aventureux, s'agissant de sujets si vastes et si complexes, de vouloir jouer au prophète. Serait-il prédéterminé, l'avenir, même aux regards

humains les plus pénétrants, reste, dans l'ensemble, mystérieux. Les extrapolations logiques les plus plausibles sont toujours risquées : on oublie quelque donnée ou on ne soupçonne pas l'importance de ses développements futurs ; ou, inversement, on lui prête une importance excessive. D'autre part, la faculté supranormale qui a permis à certains sujets de saisir parfois d'authentiques lambeaux de l'avenir est aussi intermittente que faillible.

Dès lors, nul ne peut dire, à coup sûr, si la bombe à hydrogène sonnera le glas de l'humanité ou si, au contraire, en portant leurs possibilités à un paroxysme insupportable, elle ne marquera pas la fin de ces exterminations collectives qui, sans jamais anéantir l'espèce, en souillaient périodiquement la face.

Pour l'heure, les progrès techniques font survivre beaucoup plus d'êtres humains qu'ils n'en tuent, et, si une profonde réforme des structures économiques n'intervient, cela soulèvera, à brève échéance, des problèmes démographiques terribles.

Mais, lors même que les êtres humains renonceraient à se massacrer en série, il ne s'ensuivrait pas qu'ils cesseraient pour autant de se torturer mutuellement sous des formes moins spectaculaires, de s'infliger, dans le privé, des violences multiples, de cuisantes meurtrissures.

9.- Le présent dilemme de l'humanité. Est-il sans issue ?

Apparemment, nous sommes devant un dilemme : poursuivre l'effort technique présent ou renoncer à l'emploi des techniques conduit à des conséquences différemment mais également catastrophiques.

N'y a-t-il pas d'issue à ce dilemme ? Ne serait-il pas possible de conserver à l'homme la pleine possession de son intelligence technique, et des pouvoirs extraordinaires qu'elle lui confère, tout en extirpant de sa conscience les éléments indésirables qui sont au principe de son comportement agressif, de ses impulsions meurtrières ? Si ce comportement, ces impulsions, ont été la rançon initiale de cette intelligence technique, ne pourrait-on concevoir qu'un moment vienne où l'homme parviendra à se libérer de cette rançon ?

La possibilité d'une réponse affirmative à ces questions ne saurait être catégoriquement exclue, car le fait que le sujet, en naissant à la conscience de soi, ait dû subir passivement l'empreinte des notions élaborées par l'intelligence technique, et se soit appliqué à lui-même, sans discernement, les procédés qu'elle avait forgés à l'intention des choses, ne prouve pas qu'il persistera toujours dans cette passivité et dans cette confusion.

Encore mal éveillé, mais impatient déjà de se découvrir, de se saisir, dans le miroir conceptuel que lui tendait l'intelligence technique, le sujet a pu, au départ, se former de sa condition réelle, et des conduites que cette condition lui imposait pour sa propre sauvegarde, une image déséquilibrante et dangereuse. Mais il ne s'ensuit pas pour autant qu'il restera indéfiniment incapable de reconsidérer sa notion initiale de lui-même, et d'adopter, consécutivement à cet examen critique, un comportement nouveau ne présentant plus la structure intrinsèquement agressive qui était propre à l'ancien.

10.- *Position plus précise du problème. Rôle de la «spatialisation» de la conscience.*

Anticipant quelque peu sur des développements qui ne seront pas donnés ici, nous allons nous efforcer de préciser davantage les données du problème et de délimiter, en quelque sorte, le périmètre logique à l'intérieur duquel sa solution positive pourrait s'inscrire.

Ainsi que nous l'établirons dans un autre volume, c'est le phénomène que nous avons appelé «spatialisation de la conscience» qui est à l'origine du comportement cruel et désastreux que présentent, en dehors de toute nécessité physiologique immédiate, les individus humains.

Et le point de départ de cette «spatialisation», c'est, nous l'avons vu, le fait que le sujet conscient se sente lié à son corps propre par une sorte d'ombilication permanente et irrémédiable. Nous avons d'ailleurs pu, en étudiant l'image que le sujet se forme de lui-même, nous rendre compte que, sous une forme manifeste ou voilée, les éléments d'origine somatique jouent dans l'économie de cette image un rôle fondamental.

11.- *La liaison entre la conscience et le corps ne peut être détruite, mais certains de ses effets pourraient être éliminés par l'apparition d'un nouveau type de conscience.*

Que la liaison éprouvée par le sujet conscient existe, ce n'est pas douteux, mais a-t-elle vraiment le caractère irrémédiable qu'il lui prête ? En d'autres termes, pourrions-nous jamais, tant que nous vivrons, espérer affranchir totalement notre conscience de son assujettissement au corps ? Pourrions-nous jamais obtenir qu'elle puisse, en permanence, faire abstraction de la présence de ce corps et devenir insensible à tout ce qui l'affecte, c'est-à-dire à tout ce qui porte la marque de l'espace-temps ?

Il semble bien que non, et que, même chez les «spiritualistes» les plus acharnés (on pourrait dire les plus «décharnés»), on trouve des résidus, des séquelles du souci et de l'influence du corps (conception des corps subtils chez les Indiens ou, dans le christianisme, notions de la résurrection de la chair, du corps glorieux; d'une façon générale, l'être humain ne peut s'empêcher de faire correspondre au sentiment de son existence individuelle une contrepartie physique ou supra-physique). En tout cas, il paraît impossible d'administrer la preuve scientifique d'une dissociation effective, totale et permanente, chez un vivant, entre la conscience et le corps propre. Dans certains états, proches de la condition du somnambule, un sujet peut croire en toute bonne foi, et affirmer passionnément, qu'il a cessé de s'identifier à son corps, de quelque manière que ce soit, mais c'est invérifiable, et ce que l'on peut observer du comportement d'un pareil sujet va bien souvent à l'encontre de ses prétentions verbales.

S'ensuit-il que l'homme ne pourra jamais échapper aux conséquences, dont certaines nous apparaîtront funestes, de cet assujettissement de la conscience à un corps propre pris dans les griffes de l'intelligence technique?

Cette conclusion ne semble pas inévitable. Car, nous aurons l'occasion plus tard d'y insister, si nous ne pouvons pas détruire le fait de cette sujétion, nous pouvons peut-être l'interpréter autrement, et de telle sorte qu'il n'exerce plus sur notre conduite effective une pernicieuse influence; qu'il cesse de nous entraîner, tant dans l'ordre privé que dans l'ordre social, à des actes inhumains.

Plusieurs étages de fonctionnement psychologique s'étant déjà succédé et superposés sur une même base organique - à des moments différents d'un développement anatomo-physiologique dont nous ignorons s'il est parvenu à son terme phylogénétique - il n'est pas outrancier d'admettre qu'une nouvelle superstructure psychologique puisse encore se manifester, en donnant naissance, par son entrée en activité, à une forme insolite et supérieure de comportement.

Même s'il était vrai que toute attitude humaine fût implacablement liée à des conditions organiques, il resterait à prouver que l'homme a effectivement épuisé toutes les possibilités «neuro-psychologiques», actives ou latentes, de son corps actuel.

Le surgissement d'un nouveau type de conscience humaine n'est donc pas nécessairement impossible, et son éventualité ne doit pas être exclue.

12.- Au nouveau type de conscience devrait logiquement correspondre un nouveau type d'intelligence technique.

S'il est vrai que la forme présente de la conscience humaine est psychogénétiquement liée à une certaine forme d'intelligence technique, on doit prévoir que l'avènement de ce nouveau type de conscience irait de pair avec des transformations imprévisibles dans la structure actuelle de l'intelligence technique, avec une réorientation neuve et surprenante de l'axe des recherches, une refonte plus ou moins complète de ses méthodes. Selon toute vraisemblance, notre vision scientifique des choses, déjà si souvent remaniée depuis quelques décades, subirait un bouleversement total.

De quelle nature serait ce bouleversement ? Les recherches actuelles sur les hyperespaces à courbure ou à torsion, sur la relativité du temps, sur le continu et le discontinu, sur les conditions d'apparition et d'évanouissement de la «matière», sur les logiques à trois valeurs, etc., en seraient-elles une préfiguration? Conduirait-il l'humanité à une condition analogue à celle dont G. de Pawlowki nous brossait le tableau dans les derniers chapitres de son *Voyage au pays de la quatrième dimension* ? Devrions-nous en attendre une réconciliation de la pensée occidentale et de la pensée asiatique ?

Toute conjecture en pareille matière serait aventureuse, et nous ne ferons aucun pronostic. Une seule chose est pour nous certaine, c'est que, de toute manière, nous n'échapperons pas vivants à la nécessité d'inventer d'urgence une nouvelle civilisation.

26 décembre 1953.

NOTE 1

SUR LA « CONSCIENCE DE LA CONSCIENCE »

Strictement, il n'y a pas de « conscience de la conscience », tout au moins dans le sens où l'on saisirait la conscience dans son opération vive.

En réalité, c'est par la considération des états ou opérations de la conscience dans le passé que l'on se forme une prétendue « conscience de la conscience » qui n'est que la conscience des souvenirs d'une opération ancienne identifiée à l'opération actuelle.

En d'autres termes, la conscience ne peut être consciente d'elle-même que dans la mesure où le souvenir d'un acte se confond avec l'acte même dont il est le souvenir.

C'est l'imprécision et, pourrait-on dire, la fourberie du langage qui dans l'expression « conscience de la conscience » permet d'identifier abusivement la conscience qui appréhende et la conscience appréhendée, et de traduire par la répétition d'un mot unique deux notions distinctes dont l'une est vive et l'autre morte, dont l'une s'attache à une opération présente et l'autre au résidu, au squelette d'opérations antérieures.

Mais, tandis que, dans son opération présente, la conscience est intérieure à elle-même, elle n'atteint, dans la conscience de son opération antérieure, que le souvenir d'une intériorité, souvenir auquel son recul dans le temps confère, par rapport à la conscience présentement active, cette extériorité qui en fait l'observé d'une observation, le contenu d'un acte de conscience.

Autrement, il est impossible que la conscience soit en même temps l'intuition immédiate de sa propre intimité et l'observateur externe de son propre spectacle. Autant vaudrait demander à l'oeil de se voir lui-même, d'être en même temps et sous le même rapport spectateur et spectacle. Ou encore, autant vaudrait attendre d'un fleuve que, dans un mouvement unique, il sorte de sa source et y rentre à la fois.

Se détacher d'un état ou d'un acte de conscience présent, pour en faire l'objet d'un nouvel acte de conscience, c'est donc le plonger dans un passé pour l'observer du point de vue d'un nouveau présent, c'est le soumettre à un recul non seulement psychologique mais encore chronologique. Au surplus, l'opération, comme toute autre opération mentale, demande du temps.

Le processus de substitution par lequel un état vécu devient un état observé est évidemment sans terme. C'est une récurrence susceptible de fournir un équivalent mathématique de l'infinité.

Tout d'abord, par exemple, j'observe un objet. Cela implique un certain observateur. Mais la perception simple et directe de l'objet n'entraîne pas l'évocation effective d'un sujet distinct faisant fonction d'observateur. En conséquence, dans cette première expérience, l'observateur reste implicite et n'est pas psychologiquement perçu, mais simplement imposé, dans l'énoncé de l'expérience, par la structure analytique du langage.

Si, maintenant, je prétends observer cet observateur implicite, il deviendra distinct, comme l'était initialement l'objet observé. Or, l'observation, présente et exclusive, de cet observateur devenu distinct suppose, à son tour, l'existence d'un second observateur, encore implicite. Mais, dès que ce second observateur entre en fonction, le premier cesse d'être une présence vivante. Ce n'est plus qu'un souvenir, une image inactive, la trace, dans la conscience de l'observateur présent, de l'opération ou de l'attitude interne qui avait conféré au sujet son caractère d'observateur initial.

En résumé, j'observe d'abord; et le «je» sujet du verbe «observer» désigne un observateur présentement actif. Puis, j'observe que j'observe et, dans la phrase qui exprime cette nouvelle situation, le premier «je» est maintenant seul actif et présent. Le second est passif et passé.

En poursuivant, j'arrive à une troisième étape caractérisée par la phrase : «J'observe que j'observe que j'observe », dans laquelle le premier «je» est encore seul vivant et actuel, les autres n'étant que des souvenirs de plus en plus estompés, et même, à la limite, des mots que j'articule effectivement ou mentalement.

Je pourrais ainsi construire, de proche en proche, une phrase infinie par la même loi de génération qui m'a servi à former les précédentes. Dans cette phrase, le premier «je» serait toujours le seul élément actif, en admettant que la phrase ainsi construite pût traduire une expérience vécue et ne fût pas une simple litanie.

La vision spatiale des termes hiérarchisés d'une pareille régression infinie, l'évocation en ligne droite de cette suite interminable d'observateurs échelonnés dont chacun enveloppe les précédents, dans une sorte d'emboîtement télescopique, ne serait que l'intégration d'instantanés successifs dont chacun figure l'appréhension par un acte de conscience d'un acte de conscience antérieur, devenu état par cette appréhension même.

Ainsi, cette «régression à l'infini» se réduit à juxtaposer indéfiniment à lui-même, le long de l'axe des temps, l'intervalle minimum qui rend séparable un acte de conscience passé d'un acte de conscience présent, et permet à celui-ci de devenir l'objet de celui-ci.

Il convient de ne pas confondre une telle « régression à l'infini », qui est d'ordre temporel, avec la « régression à l'infini », d'ordre spatial, invoquée par J.W. Dune dans son ouvrage *An experiment with time* et combattue par Raymond Ruyer dans son ouvrage *Néo-Finalisme*.

DEFINITIONS POUR SERVIR À L'ETUDE DE LA PHYSIOLOGIE DU «MOI»¹

Il peut sembler étrange que le terme «physiologie» soit ici employé à propos d'une réalité d'ordre essentiellement psychologique. Si l'on y réfléchit, pourtant, on ne tardera pas à reconnaître que le moi est, sinon un organisme, du moins une véritable organisation qui surgit au sein de la conscience. Cette organisation, dotée, comme les organismes matériels, d'un fonctionnement spécifique, a une naissance, une maturité, un déclin et même, dans quelques cas exceptionnels, une sorte de mort par mutation qui peut précéder de beaucoup le décès de l'individu physiologique.

Il est donc permis, en un sens, de parler de physiologie du moi, et les définitions qui vont suivre tendent à préciser le sens de certains termes, dont quelques-uns d'usage commun, qui reviennent sans cesse dans l'étude de cette physiologie.

Ces définitions, auxquelles nous nous efforcerons de donner toute la rigueur possible, seront conçues, délibérément, en vue de l'étude de la physiologie du moi, et constitueront déjà en elles-mêmes, les premiers éléments de cette étude. On pourra, en effet, y découvrir non seulement une esquisse de la structure du moi, mais encore des indications ou propositions premières sur le fonctionnement organique de cette structure.

En formulant nos énoncés, nous ferons nôtre la conception commune qui voit dans nos *impressions sensorielles* les témoignages, sinon irrécusables du moins irrésistibles, de l'existence d'objets extérieurs à nous-mêmes, et constituant avec leurs mutuelles relations ce que l'on est convenu d'appeler le *monde*.

Au spectacle d'un tel monde, la réflexion classificatrice, opérant sur les données de la perception sensible, a dégagé la notion d'espèces animales, groupant des *individus séparés* dont les caractères physiques ne s'écartent que faiblement de ceux attribués à un certain *type moyen*.

INDIVIDU HUMAIN.- Utilisant le langage de ce réalisme (réalisme est pris ici pour l'opposé de solipsisme) nous appellerons *individu humain* un représentant singulier de *l'espèce humaine*.

Un tel individu apparaît comme un organisme matériel conscient, spatialement distinct des autres organismes ; une source d'actions extérieures en même temps que le siège d'impressions, de représentations, de sentiments, de vouloirs, d'idées, etc. Ainsi envisagé, l'individu est un centre naturel de conscience et d'action. Nous dirons qu'il constitue *un centre conscient et agissant*, unique en son genre.

¹ Ce texte remonte à 1948. Il nous a paru utile de le reproduire ici car, bien qu'antérieur au présent volume, il en précise ou en résume certaines parties, en même temps qu'il amorce des développements qui formeront la matière d'un autre volume.

Il n'y a normalement pas de communication directe, de contact immédiat entre les consciences individuelles. Elles ne peuvent entrer en rapport que par le moyen d'actes extérieurs qui prennent la valeur de signes. C'est dire que la relation entre ces consciences s'établit par l'intermédiaire du monde.

L'incommunicabilité en p r o f o n d e u r des consciences individuelles, contribue à renforcer chez l'individu, la notion d'un isolement qui déjà s'impose à lui du fait que son organisme, bien que ne subsistant qu'au prix d'échanges avec le milieu, lui apparaît comme un système clos, le seul système matériel clos auquel sa conscience soit liée de façon immédiate (l'«objet immédiat» de Schopenhauer).

MOI.- Sous sa forme primitive, la conscience individuelle est totalitaire, exclusive de la notion d'un objet et d'un sujet distincts l'un de l'autre, bien qu'en rapports mutuels. Mais une sorte d'organisation surgit lentement dans cette conscience primitive et y fait apparaître un centre. Plus exactement, parmi les états de conscience primitifs, se glisse un état de conscience nouveau qui s'approprie, se subordonne tous les états de conscience antérieurs, les considère comme autant d'attributs ou de modes de ce sujet d'inhérence dont il assume la fonction. Au terme de ce processus de focalisation et d'appropriation, la conscience se trouve ainsi pourvue d'une sorte de centre que nous appellerons le « moi ». Et tous les états de conscience qui étaient auparavant donnée simple et immédiate, qui ne se référaient qu'à eux-mêmes, deviennent les états de conscience du moi, dont on peut dire qu'il est le lieu spirituel des états de conscience.

Le moi est alors la notion que l'individu se fait de lui-même, la conscience qu'il a de « soi », ce à quoi il pense quand il dit: « moi ». Il constitue la synthèse idéale des contenus successifs qu'enveloppe la conscience d'avoir conscience de soi (ou *soi-conscience*).

Le moi n'est donc pas l'individu, saisi dans la totalité et la vérité absolues de son être, de ses ressources, de ses rapports¹ mais l'image, paradoxalement objective, que cet individu se forme de son être au coeur même de sa conscience. En d'autres termes, le moi n'est pas le centre conscient et agissant, ci-dessus défini, tel qu'il apparaîtrait à une intuition qui en épuiserait le contenu et les rapports, mais la représentation intime, empirique et actuelle que ce centre se forge de lui-même dans le champ clair ou, à la limite, dans les zones marginales de sa conscience de veille².

¹ Par cette mention « de ses rapports » se trouve réservée la question de savoir si l'individu humain, envisagé dans sa totalité, constitue une réalité effectivement isolée. L'isolement individuel n'est un fait, d'ailleurs approximatif, qu'au niveau de l'analyse sensorielle, niveau qui n'est évidemment pas le seul auquel on puisse, métaphysiquement, se placer.

² Dans cette conscience de veille, nous entendons inclure les réminiscences des états de rêve, ainsi que les notions, sur des êtres directement inaccessibles, qui sont déduites logiquement des résultats de l'observation sensible.

L'image qui se découvre ainsi à la conscience de soi ou, mieux, qui constitue cette conscience, est une image solitaire, exclusive et dont les contours ne se dessinent que sur le fond d'une opposition au monde et à autrui.

AUTRUI.- En même temps, en effet, qu'une polarisation dégage, au sein de la conscience primitive, la notion d'un centre qui est le moi, une distinction s'établit entre les états de conscience qui ont le moi pour sujet et pour objet (c'est-à-dire qui, contenus dans le moi, ne se réfèrent qu'à lui) et ceux qui ayant le moi pour sujet n'ont pas le moi pour objet (j'appelle ici « objet » ce à quoi l'attention s'applique, ce qui sollicite l'intérêt, ce qui est présent à la conscience). Les états de la seconde sorte, qui représentent dans le moi ce qui est hors du moi, constituent une saisie du monde ou d'autrui. Autrui est donc ce qui, connu dans le moi, n'est pas connu comme partie intégrante du moi.

Ainsi, pendant que se dégage la notion d'un centre de conscience auquel tous les états se trouvent rapportés, un classement bipartite des états de conscience s'opère, à la saveur duquel se trouve établie la nature, la définition du centre nouvellement surgi. Ce centre reçoit un contenu spécifique. On saura ce qu'il est, c'est-à-dire soi, et ce qu'il n'est pas, c'est-à-dire autrui.

INDICATIONS COMPLEMENTAIRES

Nous avons déjà dit que l'image qu'est le moi est une image paradoxalement objective. Le paradoxe tient dans le fait que l'individu a le sentiment de s'apercevoir lui-même, de s'observer comme s'il se tenait à distance de soi. Tout se passe comme s'il incluait en lui-même un point de vue qui lui serait extérieur ; comme si, en quelque sorte, sa conscience se survolait elle-même, condition qui, au regard d'une logique formelle, dont on a justement dit qu'elle était calquée sur notre géométrie des solides, apparaît totalement incompréhensible¹.

Mais le moi n'est pas seulement image et représentation, il n'est pas seulement vision partielle et passive de l'individu total.

Le centre conscient est aussi un centre d'action et comme, d'évidence, il agit en fonction de la notion qu'il se fait de lui-même et de sa situation dans le monde, dans un monde où existe autrui, le moi ne se réduit pas à une pure image mais devient *principe et norme d'action*. Or, en même temps qu'il inspire l'action, il en résume et en éprouve la signification intime. C'est-à-dire qu'il est consolidé par l'action même dont il constitue la règle. Action et moi se suscitent, s'engendrent mutuellement, s'édifient l'un par l'autre. Ainsi, le

¹ On voit par là que, même si l'on admet que la conscience est un produit de la matière, elle n'en possède pas moins des caractères spécifiques et des lois profondément différents de ceux que la science attribue à la matière-objet.

moi est une image inséparable d'un comportement et prenant, grâce à ce comportement, une valeur concrète ; trouvant en lui une base organique. On peut dire que le moi acquiert la durée même et la consistance du comportement auquel il s'identifie. Il n'est donc pas une image flottante qu'un souffle suffirait à écarter, mais l'interprétation qui se dégage naturellement et irrésistiblement d'un comportement qui dure et que cette interprétation même avait, à l'origine, inspiré ; à moins qu'elle ne se fût bornée, dans les cas où il lui était antérieur et pouvait alors être dit «inconscient», à le traduire en termes de conscience.

Si, à partir d'une certaine conscience de moi-même, j'ai conçu puis adopté une attitude, qui s'est ensuite durcie en habitude, tous les actes que j'accomplirai dans le cadre de cette habitude tendront à rappeler et renforcer en moi l'attitude et la conscience de moi-même qui furent au principe de l'habitude dont il s'agit. C'est dire que le moi est rappelé à lui-même par chacun des actes qu'il a inspirés, actes qui, en s'organisant en habitudes, en conduites, se sont graduellement chargés d'énergie potentielle et de durée.

Ainsi donc, par association avec des conduites, un comportement, qui lui confèrent une assise fonctionnelle, organique, l'image-moi acquiert une existence sensible et s'enracine dans la durée. Elle cesse d'être pure représentation et devient réalité solidifiée, substantialisée en quelque sorte.

Privilegiée, incomparable, unique, chargée d'émotion latente ou manifeste, cette image ne ressemble à aucune autre et constitue, dans le champ de la conscience, un centre suprême d'intérêt en même temps que le lieu d'une intense concentration d'énergie et de sensibilité.

Dotée d'un relief saisissant, elle apparaît comme la mesure évidente ou secrète de toutes les autres représentations, comme l'élément qui les ordonne à partir de soi, les apprécie et leur confère une valeur. Persistante, et ne cessant de s'évoquer elle-même, elle se connaît comme le principe même de cette mémoire dans laquelle elle subsiste, devient, et qui alimente cette perpétuelle auto-évocation. Nous retrouvons, d'ailleurs, à quelque degré, dans le cas de la mémoire, l'absurdité logique rencontrée tout à l'heure à propos de la conscience : une certaine donnée paraît contenir ce en quoi elle est, elle-même, contenue.

Nous avons vu que le moi résultait d'une ségrégation opérée au sein d'états de conscience qui étaient originellement dans une condition totalitaire, exclusive de la distinction entre sujet et objet. Le moi apparaît ainsi, d'un certain point de vue, comme *une structure particulière, de la conscience propre à l'individu humain*. Cette structure, qui n'est pas primitive, ne saurait présenter un caractère nécessaire. Elle constitue simplement un type d'organisation parmi d'autres possibles, connus ou inconnus, passés, présents ou à venir. Chacun de ces types d'organisation de la conscience est lié à un comportement spécifique. Il peut être précédé ou suivi de phases confuses où les matériaux effondres d'une structure périmée s'enchevêtrent avec les premières ébauches d'une structure naissante, phases analogues à

celles que l'on observe au cours de la métamorphose des insectes et que les biologistes ont dénommées «histolyses».

L'organisation égoïque de la conscience individuelle étant caractérisée par une bipartition quasi-permanente des états de conscience, nous dirons qu'elle constitue une *dissociation relative du centre conscient et agissant*, envisagé sous son aspect conscience. Cette dissociation est relative parce que la coupure entre les deux catégories d'états conscients ne saurait être absolue, lesdites catégories, de contenu sans cesse variable, restant comprises au sein d'une même conscience. Toute opération rétablissant la continuité qualitative rompue par l'apparition du moi sera appelée *intégration*.

On observe que le centre conscient et agissant conserve dans tous les cas son caractère d'unicité. Intégré ou dissocié, il reste un processus original et vivant, processus dont la condition égoïque ne marque qu'un moment, si long soit-il. Le moi n'est ainsi qu'une forme particulière et temporaire de la conscience individuelle, cette conscience étant dans sa notion totale beaucoup plus vaste que le moi et ne cessant, par ses possibles, de le transcender.

SUJET.- Nous avons déjà rencontré la notion de sujet à propos du moi. Mais la définition la plus générale et la plus naturelle du sujet est la définition grammaticale : *le sujet est ce qui fait l'action*. Il nous faut toutefois préciser cette définition.

Par action nous entendrons l'*acte total*¹, c'est-à-dire l'acte considéré à la fois de l'intérieur et de l'extérieur, dans son double aspect psychologique et matériel, subjectif et objectif (nous utilisons toujours le langage du réalisme).

Cette notion d'acte total inclut toute l'extériorité de l'acte, tous ses caractères objectifs, avec toutes les significations qu'ils comportent, toutes les intentions qu'ils révèlent (que ces significations et intentions soient connues ou ignorées de l'individu agissant), et toute l'intériorité de l'acte, non seulement celle qui est saisie par l'individu au niveau de sa conscience claire mais encore celle qui reste marginale ou inconsciente.

Ayant ainsi défini l'acte total, nous appellerons *sujet réel* le sujet de l'acte total.

On serait tenté de dire que, par opposition au sujet réel, le moi constitue un *sujet apparent*. Ce langage ne va pas sans péril. Nous pensons, pour notre part, qu'il n'y a pas deux sujets dont l'un serait dissimulé derrière l'écran de l'autre. Il n'y a qu'un seul sujet psychologique mais qui peut se former soit une juste notion soit une fausse notion de lui-même. Il est vrai que, de toute manière, l'action du sujet est suspendue à la notion qu'il se fait de soi. En conséquence, le sujet parvenant à une notion exacte ou réelle de lui-même agira autrement qu'il n'agissait quand il ne se formait de lui-même qu'une

¹ On aura soin de ne pas confondre cette notion d'acte total avec celle d'acte complet que nous étudierons plus tard.

notion apparente et illusoire¹. Et dès lors qu'il agira autrement, il apparaîtra autre. Il ne fera pourtant que réaliser sa vraie nature.

CONSCIENCE DE SOI.- L'expression «conscience de soi», quand elle ne signifie pas simplement l'opposé de l'inconscience psychologique, est susceptible de deux interprétations profondément différentes, et même mutuellement exclusives, qu'il convient de préciser.

Par « conscience de soi », on peut entendre une pure présence à soi-même; une conscience vive, une saisie authentique des contenus personnels et intimes de la conscience.

Une telle conscience de soi est purement contemplative, dissociée de tout élément d'affirmation individuelle. Elle est connaissance claire et impartiale de soi.

Cette connaissance est pareille à une lumière qui, soumettant nos états intérieurs à un éclairage intense et précis, nous en révélerait la nature véritable en même temps que les lointaines implications. Elle diffère de la connaissance intellectuelle en ce qu'elle commence par être son objet, quitte à s'en détacher ensuite pour prendre sur lui des perspectives et le « connaître ». Elle implique le fait initial d'éprouver profondément les sensations ou émotions que l'on éprouve ; de penser sans restriction, de penser jusqu'au bout les pensées que l'on pense.

On pourrait dire qu'elle est intuition, puis réflexion sur le contenu de cette intuition, les deux mouvements ou opérations pouvant devenir si rapidement successifs, si intimement enchevêtrés, qu'ils paraissent indissociables, qu'ils semblent converger en un acte unique et indécomposable.

A sa limite, le genre de conscience de soi que nous venons de définir s'achève en une lucidité qui nous rend transparents à nous-mêmes, qui nous fait saisir en quelque sorte l'essence éternelle de nos agissements, de nos émotions ou intellections ; c'est-à-dire qui nous en fait réaliser synthétiquement toutes les possibilités et toutes les significations.

Dans cette lucidité, l'opération de la conscience reste mystérieuse.

D'une part, en effet, elle s'identifie totalement à son objet s'abîme en lui jusqu'aux dernières profondeurs, s'en revêt absolument, en épuise et en assume les nuances les plus subtiles, les ramifications les plus déliées. Elle le pénètre complètement par l'intérieur, s'infiltré littéralement au travers de sa masse, la rendant ainsi d'une transparence parfaite.

D'autre part, et simultanément, elle semble survoler l'objet même auquel elle s'identifie, puisqu'elle s'en donne une vision véritable et objective, puisqu'elle domine en quelque sorte l'état qu'elle saisit, ce dernier perdant ainsi tout pouvoir de l'investir et de l'aveugler.

Par là, la conscience (non-affirmative) de soi, parvenue à son sommet, se révèle comme un dépassement concret des démarches contradictoires de la vision et de l'identification, de l'intuition et de la conscience réflexive. On pourrait dire qu'elle consiste en une saisie impersonnelle des données les

¹ On saisit ici l'action transformante d'une connaissance authentique de soi.

plus personnelles de la conscience. C'est cette conscience que l'on a communément en vue quand on dit de quelqu'un qu'il a une profonde connaissance de lui-même.

Mais l'on peut entendre par conscience de soi tout autre chose, à savoir la conscience spécifique d'être un moi, c'est-à-dire un individu qui se sent distinct et séparé des autres individus ; avec tout ce que cette conscience implique d'opposition à autrui et au monde, d'affirmation personnelle et agressive, de solitude et d'intime contradiction. C'est cette conscience de soi que l'on évoque quand on dit de quelqu'un qu'il est « très conscient de lui-même ». On entend par là très conscient de son importance personnelle, très conscient de ne pas se confondre avec les autres, etc.

D'une telle « conscience de soi », nous avons dit plus haut qu'elle était « conscience d'avoir conscience de soi » et nous l'avons appelée « soi-conscience »¹. D'après les indications données sur le genre de conscience de soi que nous avons considéré en premier lieu, on peut voir combien différent les deux espèces de conscience de soi. Il est même possible de montrer, mais nous ne le ferons pas ici, que l'approfondissement du premier type de conscience de soi conduit à la ruine, à l'abolition de la conscience de soi deuxième manière.

¹ Cette expression est celle par laquelle Carlo Suarès a traduit le terme « I-Consciousness » dont use Krishnamurti. Ce dernier, quand il parle de la « conscience de soi », a généralement en vue la conscience de soi que nous avons premièrement définie. On ne s'étonnera donc pas que Krishnamurti ait pu dire de la conscience de soi qu'elle était l'opposé même de la soi-conscience. En effet, selon son enseignement, c'est en agrandissant inlassablement la conscience de soi (entendue comme connaissance de soi) que l'on peut parvenir à l'effacement total de la soi-conscience, qui est affirmation de soi.

DU MEME AUTEUR:

KRISHNAMURTI: L'Homme et sa pensée. Editions « Etre Libre », Bruxelles, 1948 (épuisé).

KRISHNAMURTI: The man and his teaching (traduction anglaise du précédent par M. M. Frydman). International Library, Chetana Ltd, Bombay, 1952 (4e édition).

La Pensée de Krishnamurti. Editions « Etre Libre », Bruxelles, 1951 (épuisé).

Disciplines, Ritualisme et Spiritualité. Edition de « La Colombe », Paris, 1960.

Divers articles parus dans les Revues :

- « **Spiritualité** », Bruxelles.
- « **La Tour de Feu** », (Nos 36-37 et 38), Jarnac
- « **Synthèses** » (Nos 119-120), Woluwé-Saint-Lambert-Bruxelles.